

PAUL
MÉTADIER

BALZAC

au
petit
matin



LA PALATINE

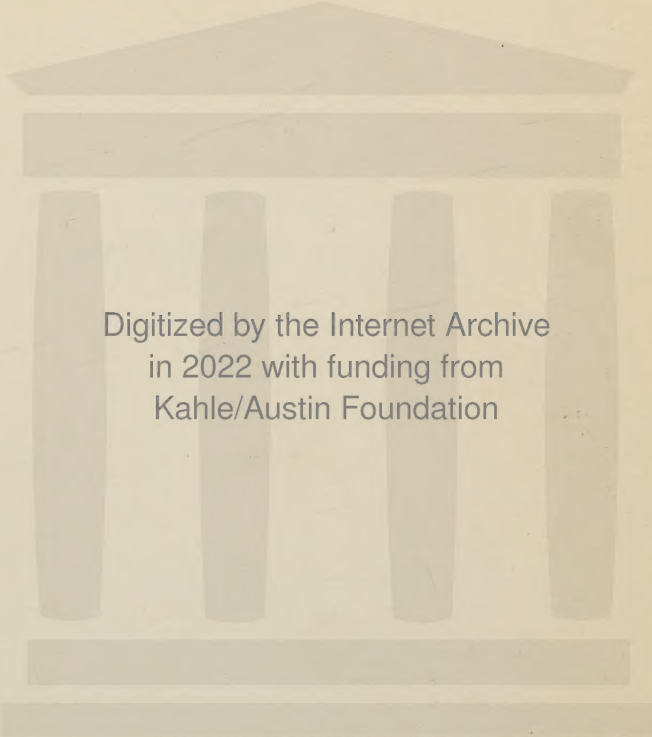
KING'S COLLEGE LIBRARY



3 2160 00020039 8



WITHDRAWN FROM THE
CARDINAL CARTER LIBRARY
KING'S UNIVERSITY COLLEGE
King's College
Library
London, Canada
PG 2178
M4P3



Digitized by the Internet Archive
in 2022 with funding from
Kahle/Austin Foundation

PAUL METADISE

BALZAC

BALZAC
AU PETIT MATIN

PAR M. DE LA PALATINE

(L'ÉPIQUE)

PAR M. DE LA PALATINE

ANDRÉ MALTON

de l'Académie Française

WITHDRAWN FROM THE
CARDINAL CARTER LIBRARY
KING'S UNIVERSITY COLLEGE

LA PALATINE

DU MÊME AUTEUR

BALZAC A SACHÉ

Préface d'André BILLY

CALMANN-LÉVY

PAUL MÉTADIER

BALZAC
AU PETIT MATIN

Note liminaire par
ANDRÉ MAUROIS
de l'Académie française

WITHDRAWN FROM THE
CARDINAL CARTER LIBRARY
KING'S UNIVERSITY COLLEGE

LA PALATINE

note liminaire

« Ne doit-on pas, a écrit Balzac, révéler les vicissitudes des hommes causées par les maladies ? » M. Paul Métadier, à qui les balzaciens doivent amitié et reconnaissance parce qu'il a conservé avec piété le château de Saché et la chambre qui fut le lieu de naissance de tant de chefs-d'œuvre, a écrit une pathologie de Balzac, ou plus exactement une étude clinique du plus illustre des patients.

Balzac avait hérité de son père un tempérament sanguin, de sa mère un tempérament nerveux. Il avait à la fois une prodigieuse résistance (« Je fais partie de l'opposition qui s'appelle la vie »), une incroyable puissance de travail et des moments de prostration, causés à la fois par ses excès et par ses maladies chroniques. Ses points faibles n'étaient que trop nombreux. Dès l'adolescence, ses dents se gâtaient et tombaient; ses rhumes violents, tournaient en bronchites; surtout des travaux surhumains l'épuisaient. M. Métadier décrit et explique le coup de sang de 1836.

Balzac mourra, comme tous ceux qui ont abusé de leurs forces, très jeune, ayant, comme le héros de sa Peau de chagrin, dévoré sa propre substance. « Je me consume » disait-il vers la fin, et en effet, comme Bernard Palissy, il avait jeté, au feu de la création, sa chair et son sang. Nul ne peut animer trois mille personnages sans y laisser sa propre substance. M. Métadier a composé l'histoire du malade avec un respect constant pour le créateur.

ANDRÉ MAUROIS,
de l'Académie française.

Il est midi. Je viens de prendre une forte tasse de café. Je me remets aux *Paysans* pour la dixième fois et tous les muscles de ma face jouent comme ceux d'un singe. La nature a assez de travail, elle regimbe. Ah! pourquoi ai-je des dettes, pourquoi me faut-il travailler bon gré mal gré!

(Lettre à Mme Hanska, 10 mars 1845.)

CHAPITRE PREMIER

OBSERVATION ET INTUITION

Peu de temps après la mort de Balzac, précisément à son sujet, Taine a inauguré une nouvelle méthode de critique littéraire. Dans celui des *Nouveaux Essais* consacré au romancier disparu, il a fixé ces principes :

Les œuvres d'esprit n'ont pas l'esprit seul pour père. L'homme entier contribue à les produire : son caractère, son éducation et sa vie, son passé et son présent, ses passions et ses facultés, ses vertus et ses vices, toutes les portions de son âme et de son action laissent leur trace dans ce qu'il pense et dans ce qu'il écrit. Pour comprendre et juger Balzac, il faut connaître son humeur et sa vie. L'une et l'autre ont nourri ses romans.

C'est à la volonté indomptable de Balzac que nous devons son œuvre. Pour accomplir en moins de vingt ans, et à travers des obstacles sans cesse renouvelés, une tâche presque surhumaine, il lui a fallu déployer une prodigieuse énergie.

La Comédie humaine a comporté près d'une centaine de volumes au temps de leur publication. Ce monument est difficilement imaginable quand on songe au nombre si limité des années de pleine production littéraire.

On pourrait penser à l'étonnante facilité d'un auteur écrivant au fil de la plume, sans se reprendre et atteignant d'emblée

la plénitude de l'expression. Pourtant on sait qu'il n'en est rien et combien de corrections, de retouches, de remaniements et d'additions séparent le premier jet de l'œuvre définitive. Il suffit de se pencher sur les épreuves successives d'un même ouvrage pour mesurer l'ampleur de cette pénible ascension vers l'accomplissement.

Mais chaque fois que Balzac dressait son programme de travail, il ne pouvait manquer de se demander : « Ma santé y suffira-t-elle ? » Car il avait éprouvé trop souvent, par ses maladies, la diminution, l'anéantissement de ses forces.

Ses forces, elles lui étaient doublement nécessaires car c'est de lui-même, de sa propre expérience certes, mais de son propre tempérament surtout, que Balzac tire la force vive qui anime ses personnages. Leur souffle vital, c'est le sien. Balzac engendre la vie avec sa propre vie.

Curtius en a fait magistralement l'analyse :

La vision énergétique du monde a pour centre l'âme même de Balzac. L'énergétisme de Balzac ne résulte pas de la combinaison de plusieurs systèmes métaphysiques, il se révèle à lui comme la substance de sa propre vie. Ce qui s'agitait au plus profond de son être, c'était une énergie créatrice. La poussée et la pression de cette énergie, c'est là toute l'histoire de son existence. C'est cette énergie amassée et latente, pesant en lui sans pouvoir trouver sa forme, qui assaille, torture ou paralyse sa jeunesse. C'est cette énergie jaillissante et créatrice, multipliant les formes dans une lutte inlassable, qui remplit toute sa maturité. Et c'est cette même énergie qui l'a consumé, ouvrant devant lui une tombe prématurée... Ainsi, sa vie entière est un drame de l'énergie... L'art de Balzac lui-même n'est pas autre chose qu'une grandiose transformation d'énergie. Il a reporté sur son œuvre toutes les puissances passionnées de sa vie. L'énergétisme habite sa vie comme son œuvre.

Balzac a enfanté des êtres vivants et, comme tels, ils ont subi l'influence de leur créateur. Nombreux sont les balzaciens qui ont déployé leur ingéniosité à percer cette forme d'hérésie que, depuis Minerve, sortie du cerveau de Jupiter, on retrouve chez les personnages auxquels la fiction confère réalité.

On voit combien sont étroits les liens entre l'auteur et son œuvre. D'où cette étude sans cesse renouvelée de Balzac lui-même pour mieux comprendre son œuvre.

Mais, en dehors de toute littérature, la pathologie de Balzac nous fournit une masse immense d'observations, dont l'intérêt ne paraît pas encore avoir été dégagé.

C'est ce à quoi nous nous attacherons pour mettre en lumière une figure peu connue, celle d'un homme éprouvé par la maladie qui nous éloignera du portrait conventionnel.

On a dit trop souvent que Balzac était lui-même le plus étonnant personnage de *La Comédie humaine*.

Cette image exprime certes ce qu'il y a de légendaire dans le personnage de Balzac. Mais précisément sa vanité, ses extravagances, ses soucis financiers, l'infinie variété des caricatures qui l'ont représenté ont fait un peu trop oublier l'homme, dans sa chair et dans ses sentiments.

C'est à cet aspect de la personne même du « Géant des Lettres » que nous devons nous attarder. Les travers de sa vie si tourmentée s'estompent d'eux-mêmes en le suivant dans sa lutte contre la souffrance et la maladie.

Ainsi, oubliant les anecdotes, nous ne verrons plus qu'un patient et courageux labeur, qu'un immense effort qui inspire un immense respect.

Balzac, contraint d'être Balzac par ses obligations et ses engagements, a « bon gré mal gré » dû surmonter l'adversité.



Balzac lui-même nous a invités à nous pencher sur ses tourments. Certain jour qu'une fâcheuse indisposition ne cessait d'interrompre son travail, il a écrit :

Il y a quelque chose d'humiliant à penser qu'une petite inflammation de quelque viscère de bas étage empêche l'exercice de nos facultés les plus élevées.

Réflexion faite en passant sans doute, mais dont le caractère pourtant se retrouve dans son œuvre, pour commander au destin de ses personnages.

A propos du notaire Roguin auquel il faut beaucoup d'argent pour assouvir ses passions et qui, sa caisse vide, passe en Belgique, ruinant ainsi Birotteau, Balzac écrit :

Ne doit-on pas révéler quelques-unes des vicissitudes des hommes si souvent causées par la maladie ? Le mal physique, considéré dans ses ravages moraux, examiné dans ses influences sur le mécanisme de la vie, ne doit pas être passé sous silence.

Des « vicissitudes des hommes causées par la maladie », Balzac est un émouvant exemple. Nous voyons aussi par cette remarque toute la richesse de son observation.

Dès ses débuts, Balzac nous dit :

Chez moi, l'observation était déjà devenue intuition, elle pénétrait l'âme sans négliger le corps, ou plutôt elle saisissait si bien les détails extérieurs qu'elle allait sur-le-champ au-delà.

Pour Balzac, créer des vivants, c'est la plus haute manifestation de l'esprit. Il a écrit sur son *Carnet intime* : « Il y a

des auteurs qui ne sont point vivipares. » Il l'a été au plus haut degré. Les personnages sortis de son esprit sont restés si vivants que, par leur survie dans la mémoire des générations, il bénéficient de l'immortalité.

Il faut ici nous arrêter sur les voies du génie balzacien : l'observation et l'intuition. Ces procédés, bien plus que l'imagination, nécessitent une pleine possession de toutes les facultés pour que l'attention et la perspicacité soient toujours en éveil.

On mesurera mieux, après avoir pénétré la méthode de Balzac, combien la maladie a pu être pour lui une épreuve dramatique, non seulement en paralysant son travail, mais encore en limitant la source même de son inspiration.

L'observation, suivie de l'intuition des caractères, est à la base de toutes ses créations.

Dès sa jeunesse, Balzac nous fournit des exemples remarquables de la finesse de son regard et de son jugement, malgré l'affectation des manières.

Ainsi par exemple, au moment des fiançailles de sa sœur Laurence, il a jugé immédiatement son futur beau-frère de Montzaigle qui sera le plus déplorable des maris. Il écrit à sa sœur Laure, alors à Bayeux :

Le futur a une figure ni laide, ni jolie; sa bouche est veuve des dents d'en haut et il n'est pas à présumer qu'elle contracte de secondes noces, car la mère nature s'y oppose; ce veuvage le vieillit considérablement. Du reste, il est plutôt mieux que bien, pour un mari s'entend. Il fait des vers, est un des plus forts tireurs au fusil et, sur vingt coups à la chasse, il abat vingt-six pièces de gibier. Il n'a été qu'à deux fêtes et il a eu deux prix. Il est un des plus forts au billard; il tourne, il chasse, il tire, il conduit, il... il... il... Et tu sens que toutes ces sciences, poussées au dernier degré dans un homme, lui donnent une grande présomp-

tion; c'est ce qu'il a jusqu'à un certain point, et ce certain point, je crains qu'il ne soit le dernier degré du thermomètre de l'amour-propre. Comme nous en sommes tous assez bien pourvus dans notre céleste famille, et que notre numéro est assez haut, on ne s'en aperçoit guère et on l'excuse en disant que, quand on fait tout bien, on peut avoir de l'assurance... Maman trouve que le futur gendre se conduit très bien. Il embrasse toujours maman et n'a encore embrassé Laurence que le jour du parrainage...

Le mois suivant, Balzac développait son portrait :

Comment veux-tu que je te raconte cette foule de petites babioles qui se font ici ? Quand on se lève, on dit que la journée est trop courte; le troubadour vient et déjeuner et dîner, et faire une cour assidue. Néanmoins, je t'avouerai que je ne découvre dans toutes ses démarches, sourires, paroles, actions, gestes, etc. rien qui marque de l'amour comme je l'entends.

Laurence partie, Balzac nous fait un tableau de la « Maison » à Villeparisis :

Mme Balzac a un pied à Paris et l'autre à la campagne; elle se fatigue à courir après la fortune, et ne court pas encore assez vite. Papa est immuable comme un roc. Bonne maman dit qu'il est bien heureux de se bien porter, qu'il a le cœur froid et l'estomac bon, car il mange trop, rit de tout. Papa dit que bonne maman est une méchante femme, en outre habile comédienne qui connaît la valeur d'un pas, d'un coup d'œil, et la manière de tomber sur un fauteuil.

Lorsque ses premiers romans lui valent une réputation qui l'introduit dans la société mondaine, Balzac ne manque pas d'occasions de voir et de juger. En juin 1836, chez Berryer, il dîne avec l'abbé de Lamennais.

Je voyais l'abbé pour la première fois. J'ai été épouvanté par

l'atroce figure de l'abbé de Lamennais; j'ai tâché de saisir un seul trait auquel on pût s'attacher, mais il n'y a rien (*Etr.*, 1, 333).

En février 1838, il passe trois jours au château de Nohant.

J'ai trouvé le camarade George Sand dans sa robe de chambre, fumant un cigare après le dîner, au coin de son feu, dans une immense chambre solitaire. Elle avait de jolies pantoufles jaunes ornées d'effilés, des bas coquets et un pantalon rouge. Voilà pour le moral. Au physique, elle avait doublé son menton, comme un chanoine. Elle n'a pas un seul cheveu blanc, malgré ses effroyables malheurs; son teint bistré n'a pas varié; ses beaux yeux sont tout aussi éclatants; elle a l'air tout aussi bête quand elle pense, car, comme je lui ai dit, après l'avoir étudiée, toute sa physionomie est dans l'œil... Enfin, c'est un homme, et d'autant plus un homme qu'elle veut l'être, qu'elle est sortie du rôle de femme, et qu'elle n'est pas femme. La femme attire, et elle repousse, et, comme je suis très homme, si elle me fait cet effet-là, elle doit le produire sur tous les hommes qui me sont similaires; elle sera toujours malheureuse.

Tout aussi bien venu le portrait de Stendhal :

J'avais rencontré deux fois M. Beyle dans le monde, en douze ans, jusqu'au moment où j'ai pris la liberté de le complimenter sur *La Chartreuse de Parme* en le trouvant au boulevard des Italiens. Chaque fois sa conversation n'a point démenti l'opinion que j'avais de lui d'après ses ouvrages. Il conte avec cet esprit et cette grâce que possèdent, à un haut degré, MM. Charles Nodier et de Latouche. Il tient même de ce dernier pour la séduction de sa parole, quoique son physique — il est très gros —, s'oppose au premier abord à la finesse, à l'élégance des manières; mais il en triomphe à l'instant. Il a un beau front, l'œil vif et perçant, la bouche sardonique; enfin, il a tout à fait la physionomie de son talent.

Voici le dernier exemple d'une abondante galerie de por-

traits. Balzac a eu la franchise méritoire de s'attaquer à la difficile Mme Hanska. Il est vrai que c'était dans cette phase intermédiaire qui va des amours terminées de Genève aux nouvelles espérances suscitées par le veuvage de 1841. Sur la vue de son buste par Bartolini, il lui écrit :

Je n'ai pas osé vous dire du mal de votre buste, parce qu'il m'a donné trop de joie. Quant à la bouche, ne vous plaignez pas de Bartolini; il l'a faite belle et vraie. Votre bouche est une des plus suaves créations que je sache... Sans votre bouche, votre front serait d'un hydrocéphale. Il y a là la balance exacte entre les sensations et les idées, entre le cœur et le cerveau; il y a surtout dans l'expression reprochée, une incroyable noblesse et une infinie douceur... Ce n'est que chez Daffinger (peintre viennois) que j'ai trouvé dans les lèvres quelques légers symptômes de fureur cruelle... Mais ces mouvements sont réprimés par la bonté. Vous avez quelque chose de violent dans le premier moment, et puis la réflexion, la bonté, la douceur, la noblesse, reviennent aussitôt... Si vous étiez exclusivement bonne, vous seriez un mouton, ce qui est trop fade.

Ces extraits de la correspondance de Balzac montrent l'usage qu'il faisait, dans sa vie privée, de son don d'observateur. La spontanéité et le naturel en font aussi le prix.

*
**

Dès les romans du début de la « littérature alimentaire », Balzac avait eu la préoccupation d'une psychologie fondée sur la morphologie. En 1882, était entrée dans sa bibliothèque une belle édition illustrée de Lavater, en dix volumes. Désormais, une grande place est faite à la « physiognomonie ». Parmi les personnages balzaciens, il nous suffira de citer les types les plus

accusés pour souligner l'équilibre et l'unité de leur construction morpho-psychologique.

Voici d'abord Vautrin.

Il avait les épaules larges, le buste bien développé, les muscles apparents, des mains épaisses, carrées et fortement marquées aux phalanges par des bouquets de poils touffus et d'un roux ardent. Sa figure, rayée par des rides prématurées, offrait des signes de dureté que démentaient ses manières souples et liantes... Accompanyées de cheveux rouge brique et courts qui leur donnaient un épouvantable caractère de force mêlée de ruse...

D'après ces indications, on attribuerait aujourd'hui à Vautrin un type athlétique, au squelette et à la musculature très développés : tronc large, peu ou point de graisse, ventre musclé sur des hanches étroites, jambes robustes, relativement courtes par rapport au tronc, mains en battoir. Sur un cou puissant, à nuque étroite, il porte un crâne de périmètre modeste : front assez bas, arcades sourcilières et pommettes saillantes, face charnue, spécialement les lèvres, masque large, peau épaisse et résistante, velue, grasse, fortement pigmentée. Balzac sait mettre le détail typique en évidence : « Voyez quelle palatine il a sur l'estomac. »

Pour Gobseck, Balzac a précisément développé les traits de sa physionomie, au fur et à mesure qu'il en a parlé. Ce passage est significatif :

Les traits de son visage paraissent en bronze. Jaunes comme ceux d'une fouine, ses yeux n'avaient presque point de cils et craignaient la lumière. Son nez pointu était si grêlé dans le bout que vous l'eussiez comparé à une vrille. Il avait les lèvres minces. Cet homme parlait bas, d'un ton doux et ne s'emportait jamais.

L'analyse morpho-psychologique inspirée par M. Francis Baud en serait aujourd'hui :

Lèvres minces et serrées l'une contre l'autre : maîtrise de soi, l'activité est retenue, il y a économie de gestes et de paroles; le contrôle de la conduite se fait en vue d'un intérêt personnel. Volonté d'autodomination pour aboutir à des buts, soit matériels sous l'influence de l'avidité (cela est tout à fait remarquable dans le cas de Gobseck), soit immatériels si la volonté intervient.

Nez pointu (que l'on suppose partiellement rétracté, puisque le bout est si apparent) : pas d'extériorisation affective; intériorisation, maîtrise de l'activité qui se dissimule sous un masque de froideur (attitude de Gobseck vis-à-vis de ses amis). Dureté et sécheresse de cœur. Le sujet n'oublie rien; ne pardonne jamais.

Yeux petits (et enfoncés : Balzac nous dit « qu'ils craignent la lumière ») : intelligence orientée vers le pratique : observation aiguë et critique, sensibilité de défense; les choses sont examinées au point de vue strictement personnel; attention à soi; maîtrise de soi.

Ainsi Gobseck appartient au tempérament bilieux dont les caractéristiques sont les suivantes : organisateur, actif, autoritaire, maître de soi. Il a des décisions nettes et une adaptabilité polyvalente. Il est habile, agile et résistant (Balzac fera vivre Gobseck jusqu'à plus de quatre-vingt-dix ans). A signaler à la fois sa force physique, son agilité, son adresse, sa rapidité de décision et son énergie persévérante.

Le portrait en pied du juge *Popinot* ne manque pas non

plus de pittoresque. En 1840, Balzac, dans les significations, ne pouvait guère dépasser Lavater. Pour nos actuels morphopsychologues, les lèvres, vestibule sensoriel de l'étage inférieur du visage, ne peuvent traduire l'intelligence qui relève du front. Mais les autres indices sont justes :

Ses gros genoux, ses grands pieds, ses larges mains contrastaient avec une figure sacerdotale qui ressemblait vaguement à une tête de veau, douce jusqu'à la fadeur... Un seul trait recommandait ce visage au physionomiste. Cet homme avait une bouche sur les lèvres de laquelle respirait une bonté divine. C'étaient de bonnes grosses lèvres rouges, à mille plis, sinueuses, mouvantes, dans lesquelles la nature avait exprimé de beaux sentiments; des lèvres qui parlaient au cœur et annonçaient en cet homme l'intelligence, la clarté, le don de seconde vue, un angélique esprit... Sa vie répondait à sa physionomie; elle était pleine de travaux secrets et cachait la vertu d'un saint.

Le portrait du marquis d'Espard est remarquable. Il explique le personnage qui renonce à une énorme fortune, renonce à la société de sa femme, compromet l'avenir de ses enfants, pour réparer une spoliation remontant à la révocation de l'Edit de Nantes.

Voici le marquis d'Espard :

Son nez aquilin, tordu dans le bout, de gauche à droite, légère déviation qui n'était pas sans grâce; ses yeux bleus, son front haut assez saillant aux sourcils pour former un épais cordon qui arrêtaient la lumière en ombrant l'œil, indiquaient un esprit droit, susceptible de persévérance, une grande loyauté, mais donnaient en même temps un air étrange à sa physionomie.

En voilà maintenant le commentaire morpho-psychologique d'après les données modernes :

Des bosses sub-orbitaires prononcées, on peut diagnostiquer une intelligence reposant sur les données des sens et mise au service de l'action; flair, intuition, peu de goût pour la réflexion. Tout problème doit pouvoir être résolu immédiatement par un acte ou bien abandonné. Le sujet n'aime pas « couper les cheveux en quatre » et « perdre son temps » dans des discussions : il préfère agir que raisonner. L'imagination, entraînée par l'impétuosité, déforme les faits. De tels sujets ne sont pas conformistes : ils ont besoin de mouvement pour leurs idées.



Le docteur Hirsch a détaché de *La Comédie humaine* des personnages s'inscrivant dans un système dont la signification morphologique est *endocrinienne* : leurs sécrétions internes ont imprimé leur constitution et leur tempérament. Ces personnages ont été choisis pour jalonner la courbe endocrinienne de la sexualité, envisagée non dans sa signification génétique, mais au point de vue morphologique, psychologique et social.

Pour l'hyper-virilité, nul n'est mieux désigné que Vautrin. La féminité, en son plus bel épanouissement, est représentée par la baronne du Guénic. Entre les deux, peuvent se placer une foule d'hommes normalement virils et de femmes de féminité très nuancée, aussi des intersexuels, tant parmi les femmes que parmi les hommes.

« Muscles aux saillies singulières » caractérisant les hyper-virils. Très accusés chez Vautrin :

Son buste d'athlète, sa carrure, ses fortes épaules, appartenaient

à ces cariatides que les architectes du Moyen Age ont employées... Un torse velu, d'une puissance cyclopéenne. C'est l'Hercule Farnèse de Naples.

Pour la simple virilité, voici le général de Montriveau :

Sa tête grosse et carrée rappelait parfaitement le général Kléber, auquel il ressemblait par la vigueur de son front, par l'espèce de fougue qu'exprimaient ses traits saillants. Il était petit, large de buste, musculeux comme un lion... Quand il marchait, sa pose, sa démarche, le moindre geste imposaient quelque chose de despotique.

Du côté féminité, Mme du Guénic :

a quarante-deux ans, cet août chaudement doré, une main frappée de fossettes, à doigts retroussés... Epaules d'un contour magnifique... Une riche poitrine que la nourriture d'un fils unique n'avait pu déformer... Ses bras noblement arrondis... Sa peau tendre et lustrée... Les contours avaient acquis leur plénitude.

L'intérêt de l'endocrino-morphologie s'accroît dans la série des intersexuels.

Prenons un type caractéristique, Lucien de Rubempré :

Mince, de taille moyenne... A voir ses pieds, un homme aurait été d'autant plus tenté de le prendre pour une jeune fille déguisée que, semblable à la plupart des hommes fins, pour ne pas dire astucieux, il avait les hanches conformées comme celles d'une femme. Indice rarement trompeur.

Et maintenant le même type « féminin », Camille Maupin :

cet être amphibie qui n'est ni homme, ni femme... Front plein, large, renflé aux tempes, illuminé par des méplats. La saillie des pommettes est plus accentuée que chez les autres femmes et com-

plète l'ensemble de force exprimée par la fatigue. Nez mince et droit, continue bien le front... Le dessous du nez est légèrement estompé par un duvet plein de grâce... Le buste est large... Le corsage est mince et suffisamment orné... Les hanches ont peu de saillie... Au lieu de se creuser à la nuque, le cou forme un contour renflé qui lie les épaules à la tête sans sinuosité, le caractère le plus évident de la force... Elle n'éprouve que du dégoût pour les soins de la maternité. Les enfants lui sont insupportables.

A l'occasion de Minoret-Levrault, avec « le brutal développement de la chair », Balzac aborde la clinique endocrinienne pure. Dans ce « cou plissé par la graisse, quoique très court », ce « double menton », cette « voix grêle et clairette », il y a de l'hypothyroïdien et de l'adiposo-hypogénital.

Ainsi, dans la description de ces personnages, on touche à la pathologie endocrinienne qui exprime les variations morphologiques. La courbe psychologique s'inscrit entre les caractères de domination et ceux de soumission. Rien de plus conforme aux vues de Balzac pour qui les plus puissants mobiles humains sont la vanité et le besoin de domination.

Dans cet aperçu de morpho-psychologie endocrinienne, dont les éléments sont puisés dans *La Comédie humaine*, le don d'observation de Balzac se révèle encore plus évident. Balzac était entré, avec son intuition, dans un domaine dont il ne pouvait soupçonner les développements.

*
**

Balzac ne s'est pas borné à créer, dans ses romans, des personnages qui témoignent d'un sens aigu de l'investigation psychologique. De la théorie morphologique, alors à peine esquissée,

sée, il est passé à une application systématique dont le ton souvent plaisant ne rend pas négligeables les observations didactiques.

En 1853 a paru un petit livre de quatre-vingt-dix-huit pages, sous le titre : *Théorie de la Démarche*. La couverture porte cette mention équivoque : « Cet ouvrage est inédit en librairie. » Mais il avait paru, vingt ans auparavant, dans une revue : *L'Europe littéraire*. La veuve de Balzac avait épousé un moribond qui lui laissait un héritage important à exploiter. Ce petit livre en fut l'une des premières manifestations.

Dans sa *Chasse aux idées*, Balzac a la prétention d'avoir trouvé un sujet inédit.

N'est-il pas réellement bien extraordinaire de voir que, depuis le temps où l'homme marche, personne ne se soit demandé pourquoi il marche, comment il marche, s'il peut mieux marcher, ce qu'il fait en marchant, s'il n'y aurait pas moyen d'imposer, de changer, d'analyser sa marche.

L'autorité de Lavater est invoquée.

Lavater a bien dit, avant moi, que tout étant homogène dans l'homme, sa démarche devait être au moins aussi éloquente que l'est sa physionomie : la démarche est la physionomie du corps.

Mais Lavater a négligé d'en développer la théorie, programme que reprend Balzac : « La démarche est, selon moi, le prodrome exact de la pensée et de la vie. »

Pour mener à bien son enquête, Balzac se comporte en observateur scrupuleux. Toutes les inventions humaines procèdent d'une observation analytique dans laquelle l'esprit procède avec une incroyable rapidité. La démarche étant prise « comme

l'expression des mouvements corporels », il peut en sortir une « physiologie humaine ». Les observations faites prendront toute valeur par

l'intuition qui nous a valu plus de conquêtes que tous les sinus et les cosinus de la science... Tout mouvement a ses lois... Pourquoi donc la science a-t-elle dédaigné de rechercher les lois d'un mouvement qui transporte à son gré, la vie dans telle ou telle portion du mécanisme humain et qui peut également le projeter en dehors de l'homme ? Dès que le mouvement cesse, il devient muet. Le repos est le silence du corps.

Il fallait passer des principes à l'application.

J'allai m'asseoir sur une chaise du boulevard de Gand (des Italiens) afin d'y étudier la démarche de tous les Parisiens qui, pour leur malheur, passaient devant moi pendant la journée.

Le programme à remplir était large :

Trouver en quoi péchaient les démarches vicieuses, trouver les lois à l'exacte observation desquelles étaient dues les plus belles démarches; trouver les moyens de faire mentir la démarche, comme les courtisans, les ambitieux, les gens vindicatifs, les comédiens, les épouses légitimes, les espions, font mentir leurs traits, leurs yeux, leurs voix.

Programme difficile mais qui ne dépassait pas les facultés de son auteur :

L'esprit d'observation psychologique veut impérieusement et l'odorat du moine et l'ouïe de l'aveugle. Il n'y a pas d'observation possible sans une éminente perception des sens et sans une mémoire presque divine... Souvent l'homme doué de ce *microscope moral*, indispensable pour ce genre d'étude, manque de la puissance de bien voir,

De ces deux déficiences Balzac ne souffre pas. Il se sent prêt à aborder le sujet le plus délicat de tous les sujets psychologiques, resté vierge sans être intact. Il voulait et trop de science et trop de frivolité peut-être. Placer la science dans un décor de frivolité, rien ne convenait mieux à Balzac, installé dans son poste d'observation du boulevard des Italiens.

Le spectacle que s'offrait Balzac pouvait ne jamais finir.

Autant d'hommes, autant de démarches. Tenter de les décrire complètement, ce serait vouloir rechercher toutes les désinences du vice, tous les ridicules de la société, parcourir le monde dans ses sphères basses, moyennes, élevées. J'y renonce. Sur deux cent cinquante personnes et demie (car je compte un monsieur sans jambes pour une fraction) dont j'analysai la démarche, je ne trouvai pas une personne qui eût des mouvements gracieux et naturels. Surtout chez les femmes, tout est composition artificielle. En marchant, les femmes peuvent tout montrer, mais ne rien laisser voir.

Descendu jusqu'aux « grimaces de l'homme », Balzac lui oppose la nature des animaux. On ne se trompe jamais en interprétant les gestes d'un chat : on voit s'il veut jouer, fuir ou sauter. Chez l'homme, au contraire, tout mouvement a une expression qui lui est propre et qui vient de l'âme, mais cette expression est rarement sincère et spontanée. Les mouvements faux tiennent essentiellement à la nature du caractère; les mouvements gauches viennent des habitudes. « *Le mouvement humain est comme le style du corps*; il faut le corriger beaucoup pour l'amener à être simple. »

La *Théorie de la démarche* n'est pas une simple fantaisie, une manifestation négligeable de l'esprit boulevardier. Toute la faculté d'observation de Balzac s'y donne libre cours. Elle sait

découvrir les facteurs psychologiques qui animent les pantius de la société parisienne qu'il fait défiler sous ses yeux.



Un autre exemple de cette remarquable pénétration nous est encore fourni par le début de son étude de *La Revue parisienne* du 25 septembre 1840. Balzac y fait une classification des écrivains. Il distingue :

1° *La littérature des images*, lyrisme, épopée, propre aux esprits méditatifs, « contemplateurs » qui se prennent aux images, aux vastes spectacles de la nature, « qui les transportent en eux-mêmes ». Dans cette catégorie il met Chateaubriand, Lamartine, Vigny, Hugo.

2° *La littérature des idées*, propre aux âmes actives qui aiment la rapidité, le mouvement, la concision, les chocs et l'action, qui fuient la discussion, « qui n'aiment pas la rêverie », à qui plaisent les résultats. Pour lui, Stendhal, Musset, Mérimée sont représentatifs de cette littérature.

3° *L'éclectisme littéraire* qui demande naturel et stricte observation. C'est la représentation du monde comme il est, images + idées. Sont susceptibles d'entrer dans cette catégorie les esprits complets, « qui embrassent tout », qui veulent le lyrisme et l'action, le drame et l'ode, qui croient que la perfection exige « une vue totale des choses ». C'est dans cette catégorie qu'il se place, avec Walter Scott et George Sand.

Sauf peut-être Victor Hugo qui serait mieux placé dans la troisième catégorie, les écrivains que cite Balzac sont assez bien groupés et si la définition qu'il donne de ces trois genres litté-

raires est floue, les écrivains, eux, correspondent à des types caractériels bien déterminés.

- 1° Les sentimentaux.
- 2° Les nerveux cérébralisés.
- 3° Les actifs exubérants.

Balzac a saisi les traits de caractère qui les distinguent :

- 1° Méditatifs.
- 2° Observateurs, concis, précis.
- 3° Actifs, intégrés au monde.

Cette classification des genres et des écrivains est à la fois nouvelle en 1840, hardie et malgré son imprécision (on sent que Balzac n'a pas approfondi) parfaitement exacte.

L'intuition de Balzac est donc sûre. Son originalité est d'avoir tenu compte des rapports psycho-morphologiques. C'est une innovation dans la littérature de la première moitié du XIX^e siècle. Il souligne l'influence du milieu physique et social, jusque dans le détail du cadre intime où se forment les habitudes. Bien davantage, il découvre les liens existant entre les états physiques et les états mentaux. De cette méthode investigatrice, il fait une branche de la « physiologie », terme dont il use souvent et parfois abuse quand, par exemple, il croit pouvoir fonder une sorte de typologie à l'aide de classifications relevant des sciences naturelles. Les observations morphologiques abondent dans *La Comédie humaine*. Elles révèlent des éléments que l'on retrouve dans la structure des caractères.

Sainte-Beuve, qui se donnait comme un spécialiste des « autopsies morales », a mis en relief cette particularité dans le premier article qui a suivi la mort du grand romancier :

M. de Balzac se piquait d'être physiologiste et il l'était certaine-

ment, bien qu'avec moins de rigueur et d'exactitude qu'il se l'imaginait; mais la nature physique, la sienne et celle des autres, joue un grand rôle et se fait sentir continuellement dans ses descriptions morales... M. de Balzac avait la prétention de la science, mais ce qu'il avait surtout, c'était une sorte d'intuition physiologique. Il excelle à poser *les caractères : il les fait vivre, il les creuse d'une façon indélébile*. Il y a du grossissement, il y a de la minutie, qu'importe? Ils ont en eux de quoi subsister. On fait avec lui de fines, de gracieuses, de coquettes et aussi de très joyeuses connaissances; on en fait, à d'autres jours, de très vilaines; mais une fois faites, ni les unes ni les autres, on est bien sûr de ne les oublier jamais.

Dans son oraison funèbre du Père-Lachaise, avant que la tombe ne se referme, Victor Hugo a aussi devancé le jugement de la postérité.

Balzac va droit au but, il saisit corps à corps la société moderne; il arrache à tous quelque chose, aux uns l'illusion, aux autres l'expérience, à ceux-ci un cri de passion. *Il creuse et sonde l'homme, l'âme, le cœur, les entrailles, le cerveau, l'abîme que chacun a en soi.*

Sous le patronage de Victor Hugo et de Sainte-Beuve, Balzac occupe une place privilégiée parmi ceux qui, depuis, par l'analyse des caractères, se sont efforcés de découvrir la réalité intérieure de l'homme.



Dans l'époque romantique, Balzac indiscutablement se distingue.

De la contemplation de la nature, il est en effet passé à l'observation et de cette attitude il tire une dynamique qui lui

est propre. A l'expectative romantique, Balzac oppose l'observation critique.

Imbibé de réalité, il va plus loin. De cette nature, il fait l'analyse, il la fractionne, puis en recompose les éléments. Le sens critique, toujours en éveil, donne du ton aux impressions qui colorent ces matériaux.

Ainsi, ses héros ne sortent pas d'une froide imagination, mais de personnages pris sur le vif qu'il groupe avec une étonnante harmonie dans l'action.

Tout est observation dans la création balzacienne. Cette observation d'une étonnante pénétration lui fait entrevoir les ressorts les plus secrets de l'action. Elle lui fait aussi retenir les mille détails de la morphologie et de la physiologie qui donnent aux tempéraments leur forme visuelle. Cette observation est servie par une prodigieuse compréhension de la réalité intérieure et par une juste appréciation de la valeur des impressions reçues. Chez Balzac, c'est le sensoriel qui l'emporte.

Cette affinité s'exprime également par l'exubérance habituelle de Balzac. Mais loin de lui faire perdre contact, cette exubérance le sert au contraire en facilitant ses rapports avec le milieu. Balzac fait de son comportement un atout précieux dans sa quête perpétuelle d'observations.

Il utilise tous les sentiments humains, non seulement dans leur aspect statique, mais dans leur évolution dynamique. En observateur attentif, Balzac saisit les mécanismes sociaux dont il fait les ressorts psychologiques de son action. Le déterminisme de son œuvre le sépare du romantisme.

Stefan Zweig a dégagé en quelques lignes son originalité :

Le charme de Balzac, c'est cette force qui émane de sa personne, comme de son œuvre. Chez lui toutes les fonctions s'accomplissent

avec une intensité dix fois plus grande que chez les autres... Tout chez lui est un objet de jouissance, de passion, en tout il dépasse la mesure. Rien n'est plus étranger à son caractère que l'esprit mesquin. Balzac a la bonhomie et la naïveté enfantine des géants... Cette conscience de sa force repose chez Balzac sur son corps, sur son cerveau, sur son énergie. C'est pour ainsi dire une conscience dirigée dans le sens de la vie tout entière et non pas fondée, par exemple, sur la gloire ou le succès... Sa *vitalité* ne résulte pas d'un concours approfondi, d'une introspection et pas davantage du jugement des autres. Elle est élémentaire. Il a conscience de sa richesse intérieure et jouit de cette abondance sans l'analyser ni la décomposer sous une anxieuse critique... Que les autres réfléchissent là-dessus, qu'ils admirent ou qu'ils raillent, il va son chemin, le front haut, plein de vaillance et de sérénité, sans soucis, à travers les obstacles et les tourments avec l'indifférence d'un élément.



Des manuscrits de Balzac aujourd'hui jaunis, c'est encore la vie qui sourd, une vie mêlée d'élan et de contradictions, d'impulsions et de passions. On sent passer à travers certaines feuilles comme des décharges électriques qui brouillent la vue. Elles symbolisent les tendances contradictoires et les pulsions divergentes de cette nature compliquée, douloureuse, mais puissante, qui de ses contradictions a tiré une force créatrice.

Même sans son énergie, Balzac eût été un être à part.

Certes, la plénitude de ses moyens ne s'est révélée qu'assez longtemps après son adolescence puisque nous voyons plutôt en lui, dans les premières années, un lymphatique.

Mais à vingt-cinq ans, son caractère est définitivement fixé. Son activité, son ambition le portent désormais sans cesse à créer.

Sa plasticité lui permet d'épouser la réalité avec toutes ses finesses, ce qui explique son don pour la restituer.

Le monde de ses personnages, plus de deux mille, exprime l'ébullition de son imagination.

A la dispersion de ses penchants, s'oppose la continuité remarquable de sa production, l'obsession de son œuvre.

Le perpétuel renouvellement de son énergie ne va pas cependant sans des effondrements, aussi profonds que ses périodes de pleine activité. Balzac est un cyclothymique, et ce caractère dominant, nous le retrouvons tout au long de son existence, dans son œuvre, dans les formes de son énergie, dans son système vital même.

Avec l'âge, avec la maladie, les périodes d'effondrement prennent de plus en plus d'importance par rapport aux moments d'activité et son œuvre en souffre jusqu'au moment où ses facultés créatrices s'estompent presque définitivement, lorsque la production d'énergie n'arrive plus à compenser les pertes.

Cette diminution de ses facultés, nous la suivons d'une manière poignante dans ses dernières années.

Le chapitre de la pathologie chez Balzac est d'une étendue et d'une complexité qui ne laissent pas d'étonner.

Soit par des dispositions congénitales, soit par accident fortuit, soit par l'effet d'une hygiène déplorable, Balzac a dû, dès la trentaine, compter avec la maladie.

Les épisodes aigus ont apporté des perturbations qui ont pu n'être que temporaires. Les maladies chroniques au contraire ont rendu sa santé déficiente en permanence.

A l'âge de cinquante ans, l'organisme de Balzac est usé par des agressions répétées au cours des vingt années précédentes.

Quelles sont ces maladies ? Jusqu'à présent, le problème a été à peine abordé. A l'occasion d'une méningite chronique, le meilleur biographe de Balzac, André Billy, nous dit : « Nous sommes en plein mystère. » Cependant, le mystère n'est pas impénétrable. Bien des éléments existent pour faire la lumière. Il suffit de les réunir et de les examiner.

Rarement, un malade s'est présenté avec un exposé aussi complet. Depuis son adolescence, Balzac a tenu un véritable journal de sa santé. Il suffisait de le reconstituer en puisant dans sa correspondance et, exceptionnellement, dans les témoignages de son entourage.

CHAPITRE II

DEBUTS ET MATURITE

Sur la période de l'enfance de Balzac, nous ne pouvons recourir à la méthode qui consiste à lui laisser la parole. Mais son entourage nous apporte quelques constatations qu'il faut retenir.

Nous sommes tenus à une certaine réserve en ce qui concerne son hérédité. Les théories générales ouvrent bien des hypothèses. Dans le cas particulier, les références aux ascendants sont sommaires. Du côté paternel, une lignée de paysans sur les confins du Tarn et de l'Aveyron. A l'entrée du hameau de Cazenac, une « pierre plantée » porte cette inscription : « Sur ces collines, les ancêtres de Balzac ont labouré la terre. » Du côté maternel, des bourgeois parisiens administrateurs et commerçants.

Sur son père et sa mère, nous ne possédons que quelques renseignements qui nous éclairent sur leur tempérament. Leur santé, mesurée à leur longévité, dut être assez satisfaisante puisque Bernard Balzac est mort, en 1829, à l'âge de quatre-vingt-trois ans et sa femme Anne Salambier, en 1854, à l'âge de soixante-quinze ans. A retenir l'énorme différence d'âge entre les deux époux : trente-deux ans. Elle eut pour conséquence

de donner à Honoré un frère adultérin, Henri, héritier de M. de Margonne.

Laure Surville nous a dit de son père :

Il avait une idée prédominante. Cette idée, chez lui, était la santé. Il s'arrangeait si bien de l'existence qu'il voulait vivre le plus longtemps possible. Il avait calculé, d'après les années qu'il faut à l'homme pour arriver à « l'état parfait » que sa vie devait aller à cent ans et plus.

Il était en bonne voie pour atteindre ce but lorsqu'il fut renversé par une voiture dans une rue de Paris.

Un peu de lumière nous vient des appréciations que les Balzac se livraient mutuellement. Bernard François avait conservé une rancune tenace contre sa belle-mère « collectionneuse invétérée de maladies imaginaires, excessivement nerveuse et difficile ». Cette instabilité nerveuse se retrouve chez sa fille, et Honoré, en 1821, écrit de Villeparisis, à sa sœur Laure :

Je te dirai très confidentiellement que cette pauvre maman tourne à être comme bonne maman, et pis. J'espérais que l'époque où elle se trouve pourrait influer sur toute sa machine et changer son caractère; il n'en sera rien. Oh! Laure, prends garde à toi, prenons garde à nous. Nous sommes nerveux et, dans sa jeunesse, on se fait des illusions. Ce n'est que petit à petit que l'on entre dans cette maladie-là.

Le tableau est repris par petites touches dans sa correspondance ultérieure : « Maman suit l'exemple de la nature. Elle est massacrante pendant cinq heures, et gaie, affable un moment. » Encore : « Elle change de sentiments avec la rapidité de l'éclair, ne se souvient que de ce qui est favorable à l'opinion qu'elle soutient momentanément. Et les exagérations? »

On ne saurait donc mettre toutes celles de Balzac au compte de ses origines méridionales.

L'état de santé des frères et des sœurs pourrait retenir l'attention, mais nous en savons bien peu de chose. Un premier garçon, né en 1798, meurt peu après sa naissance. La mortalité infantile était alors si fréquente que l'hérédité est probablement hors de cause. Le seul décès anormal est celui de Laurence, née en 1802, morte en 1825, après trois ans de mariage, laissant deux enfants. Honoré fait allusion à la pâleur du teint de la « grosse Laurence ». Henri meurt à l'âge de cinquante et un ans. Mais il n'était qu'un demi-frère. En 1858, l'état sanitaire devait laisser à désirer à Madagascar et à Mayotte où il passa ses dernières années. Sa sœur Laure, devenue Mme de Surville, rappelait beaucoup Honoré physiquement. Elle eut deux filles, d'une excellente santé. Elle fut moins éprouvée que son frère par la maladie, mais elle n'a pas subi ses conditions d'existence déplorables.

Il est assez curieux de voir la mère elle-même de Balzac faire appel à l'hérédité pour expliquer une anomalie survenue dans le traitement de la maladie de cœur de son fils, en Ukraine, peu avant sa mort :

Tu n'avais donc pas dit à ton médecin que ta grand-mère, ta mère et toi n'avaient jamais pu supporter le citron ? Tu ressembles à ton père pour l'esprit et le moral, mais je crois que tu as beaucoup de ma constitution. J'ai aussi une affection au cœur et malheureusement les épreuves dont ta vie a été remplie, tes excès de travail, ton abus du café, tes épouvantables veilles, des émotions trop violentes, ont dû développer énormément le germe de cette maladie que tu avais peut-être par héritage.

La mère de Balzac nous apporte un fait précis. Cependant sa

sœur Laure, après avoir évoqué les souvenirs laissés par son père et sa mère, en tire des déductions qui ne rencontrent pas une approbation unanime :

Les qualités de l'auteur de *La Comédie humaine* sont certainement la conséquence logique de celles de ses parents : il avait l'originalité, la mémoire, l'esprit d'observation et le jugement de son père, l'imagination, l'activité de sa mère, de tous les deux enfin, l'énergie et la bonté.

Depuis cette opinion émise en 1858, nous en sommes restés à peu près au même point. Sur des bases aussi inconsistantes, il était difficile d'élever une construction sérieuse.

En fait, on n'y a guère réussi à en juger par ces conclusions d'un médecin et d'un critique. Le docteur Cabanes nous dit : « La mère de Balzac était une nerveuse, le père un sanguin : le tempérament d'Honoré était nervoso-sanguin. » C'est bref et péremptoire. Voici maintenant l'opinion de Stefan Zweig : « De même que Balzac hérite de son père la vitalité et « le besoin d'inventer des histoires », Honoré de Balzac hérite de sa mère la sensibilité... Elle présente, sous toutes les couleurs miroitantes de l'hystérie, le type déplaisant de la femme toujours offensée ». L'hystérie est vraiment une explication sommaire qui évite de pousser les investigations.

Balzac n'a reçu de ses parents qu'un bien maigre patrimoine. En revanche, il aurait été comblé, dans son corps et dans son âme, par des « héritages » fastes ou néfastes, sur lesquels on n'a pas fini d'épiloguer. La discussion restera longtemps ouverte sur la part qui revient à ses ascendants dans la formation de son tempérament et de son caractère. Nous trouvons heureusement des éléments moins décevants dans l'étude directe du personnage qui se dresse devant nous avec un si étonnant relief.



Sur le séjour de Balzac au collège de Vendôme, nous possédons cette inscription du registre des entrées, à la date du 22 juin 1807 : « Honoré de Balzac, âgé de huit ans et cinq mois; a eu la petite vérole, sans infirmité; caractère sanguin, s'échauffant facilement; est sujet à quelques fièvres de chaleur. » Ce n'est pas *de visu*, le jour même de son arrivée, que le directeur du collège a pu établir ce diagnostic. Les renseignements avaient été fournis par les parents.

Après sept ans d'internat, il est renvoyé dans sa famille pour maladie, et sa sœur, Laure Surville, nous donne les informations suivantes :

Mon frère avait quatorze ans quand M. Mareschal, le directeur du collège, écrivit à notre mère, entre Pâques et les prix, de venir en hâte chercher son fils. Il était atteint d'une espèce de « coma » qui inquiétait d'autant plus ses maîtres qu'ils n'en voyaient pas les causes. Mon frère était pour eux un écolier paresseux; ils ne pouvaient donc attribuer à aucune fatigue intellectuelle cette espèce de maladie cérébrale. Devenu maigre et chétif, Honoré ressemblait à ces somnambules qui dorment les yeux ouverts; il n'entendait pas la plupart des questions qu'on lui adressait et ne savait que répondre quand on lui demandait brusquement : « A quoi pensez-vous ? Où êtes-vous ? »

Cet état surprenant, dont plus tard il se rendit compte, provenait d'une espèce de « congestion d'idées », pour répéter ses propres expressions; il avait lu, à l'insu de ses professeurs, une partie de la riche bibliothèque du collège, formée par les savants Oratoriens. C'était dans le cachot où il se faisait mettre journellement qu'il dévorait ces livres sérieux qui avaient développé son esprit aux dépens de son corps, dans cet âge où les forces physiques doivent être au moins aussi exercées que les forces intellectuelles.

Personne dans la famille n'avait oublié l'étonnement que la vue d'Honoré causa lorsque notre mère le ramena de Vendôme. — Voilà donc, disait douloureusement notre grand-mère, comment le collège nous renvoie les jolis enfants que nous lui envoyons!

Mon père, fort inquiet de l'état de son fils, fut bientôt rassuré en voyant que le changement de pays, le grand air et le contact bien-faisant de la famille suffisaient à lui rendre la vivacité et la gaieté de l'adolescence qui commençait pour lui.

C'est le seul document que nous possédons sur cet épisode. Evidemment le mot « coma » est excessif. Pas de maladie aiguë et pas davantage de maladie organique puisqu'il suffit de quelques promenades sur les bords de la Loire pour restaurer sa santé. Un succès pour Bernard Balzac qui évitait systématiquement de recourir aux médecins.

Les faits nous éclairent suffisamment sur la portée exacte de l'événement. Au cours de sept années d'internat, Balzac n'avait jamais pris de vacances, même pas quelques jours d'absence. Il avait reçu deux fois la visite de sa mère. Cet enfant robuste, classé sanguin à son arrivée, avait fait exactement sept ans de prison. Encore ce régime ne fut-il pas jugé suffisamment rigoureux puisque Honoré était mis « journallement » au cachot. Quelle santé aurait résisté à un pareil traitement? C'est un terrible acte d'accusation contre les collèges de l'époque et l'indifférence des familles.

Il est difficile de partager cette opinion du docteur Cabanes : « Le jeune Balzac était victime de ce que nous avons nommé depuis le surmenage cérébral. » Le surmenage aurait pu résulter des excès de travail d'un fort en thème qui vise aux premières places. Mais Balzac ne cherchait pas à se distinguer par des succès scolaires. Les « lectures » même prolongées n'ont

jamais provoqué de surmenage, sinon pour les yeux dans un local mal éclairé. Tout s'explique suffisamment par la réclusion ininterrompue de sept ans, et par le cachot plusieurs heures par jour.

Il faut user avec précaution des récits de ses romans où l'on veut le reconnaître. Mais certaines constatations résultent certainement de souvenirs personnels. Ainsi, dans *Louis Lambert*, le collégien de Vendôme se plaint « des exhalaisons de l'air corrompu... de la privation de l'air pur et parfumé des campagnes ». Les locaux scolaires sont répugnants de malpropreté : « Cette espèce d'humus collégial, mêlé sans cesse à la boue que nous rapportions des cours, formait un fumier d'une insupportable puanteur. »

*
**

Désormais, les témoignages des parents et des amis n'interviennent plus qu'accessoirement. C'est Balzac lui-même qui, année par année, tient le journal de sa santé, à compter du jour où elle laisse à désirer.

A en juger par le portrait de Balzac à dix-huit ans qui est à Saché, par celui de Devéria qui nous montre Balzac à vingt-deux ans, Honoré était un jeune homme resplendissant de santé. On le sent en pleine offensive devant la vie.

Dans sa mansarde de la rue Lesdiguières — un paradis à côté du « cachot » de Vendôme — il a cependant quelques désagréments.

En septembre 1819, il écrit à sa confidente Laure :

Je commence à passer assez gentiment les nuits, mais le froid me pipe (c'est un mot de papa) et je ferai l'acquisition d'un vieux fauteuil de bureau qui me garantira au moins les côtés et le dos

du froid et mon pauvre derrière des hémorroïdes. Ne dis rien à ma chère bonne mère des travaux nocturnes et ne m'en parle pas non plus. Je suis décidé, dussé-je crever, de venir à bout de *Cromwell* et de finir quelque chose avant que maman ne me vienne demander compte de mon temps.

Et pourtant, l'élaboration de cette tragédie n'alla pas sans rencontrer quelques obstacles :

Quelle forte tête il faut ! Et l'ai-je comme il faut, la mienne, toute fêlée, meurtrie de maux de dents affreux. Plains-moi ! Envie-moi ! Pense à moi ! et ne me plains cependant pas trop.

Fin octobre :

Ma fluxion est bien désenflée ce matin, et l'abcès diminue. Hélas ! dans deux ou trois années peut-être, je ne mangerai plus que de la mie, de la bouillie et les mets des vieux. Il faudra ratisser des radis comme bonne maman. Tu auras beau dire : Fais arracher ! Il faut arracher tout. J'aime autant laisser la nature ; les loups ont-ils des dentistes ?

En novembre, revanche des dentistes négligés :

Ah ! Laure soror ! que j'ai de peines et de tribulations... Je ne peux, en conscience, me faire arracher toutes les dents ; *toutes* me font souffrir l'enfer... Comment dormir, comment manger... Juge si j'ai eu à me creuser la tête (pour *Cromwell*) pendant que mes dents se creusent de leur côté... Je te quitte pour dormir, j'ai passé la nuit à souffrir mort et passion.

Les menus, souvent froids, improvisés sur sa table de travail, n'étaient guère réconfortants pour un jeune homme de bon appétit. Heureusement, son stage littéraire terminé, il rejoint sa famille à Villeparisis, en pleine campagne, où il bénéficie d'une alimentation solide.

Puis ce sont ensuite les années d'épreuve de l'imprimerie, rue des Marais-Saint-Germain. Il en sort amaigri et il fait alors, à l'automne de 1828, un séjour de plusieurs semaines à Fougères, chez le général de Pommereul, ami de sa famille. Il étudie le cadre de son prochain roman : *Les Chouans*.

Madame de Pommereul écrit à une amie : « Quand il nous arriva, il était plutôt maigre et parut affamé... Il dévorait, le pauvre garçon. » Mais, chez ce robuste jeune homme de trente ans, le moral était si bon que Mme de Pommereul en fut impressionnée :

Il y avait dans tout son ensemble, dans ses gestes, dans sa manière de parler, de se tenir, tant de confiance, tant de bonté, tant de naïveté, tant de franchise, qu'il était impossible de le connaître sans l'aimer... une bonne humeur tellement exubérante qu'elle en devenait contagieuse. En dépit des malheurs qu'il venait de subir, il n'avait pas été un quart d'heure au milieu de nous, nous ne lui avions pas encore montré sa chambre, et déjà il nous avait fait rire aux larmes, le général et moi.

Rentré à Paris, Balzac s'empresse de manifester sa reconnaissance à ses amis de Bretagne :

Hélas! cet embonpoint et cette fraîcheur qui me faisaient trembler de n'être plus compté parmi les amoureux et les gens à sentiment, ont disparu, comme par magie, en trois jours passés à Paris. Donnez-vous donc la peine d'engraisser un Parisien! Si Mme de Pommereul me voyait, je crois qu'elle serait capable de renoncer à son surnom de lady Bourrant.

En mai 1832, Balzac est victime d'un grave accident de voiture en revenant, dans son tilbury, de Saint-Cyr où il avait rencontré des officiers, survivants de l'épopée impériale, pour la

documentation de *La Bataille*. Le cheval s'était abattu à grande allure, et le conducteur avait été projeté violemment au-devant de la voiture.

De cet accident, Balzac rendit compte immédiatement, le 31 mai, à son amie Mme Emile de Girardin, qui l'avait attendu pour dîner :

Nous étions, madame, destinés l'un et l'autre à connaître les effets du tilbury dans tous leurs développements; et, non loin de ce même endroit où vous fûtes si indélicatement traitée, j'ai été mis en contact avec les héroïques pavés de juillet. Cette tête, cette belle tête, enfin cette tête que vous connaissez, a porté de la manière la plus malheureuse, et je ne sais si quelque rouage de la mécanique ne s'est pas détraqué dans mon cerveau.

Le lendemain 1^{er} juin, il donna des renseignements plus précis à la très chère Zulma Carraud, exilée depuis un an à la poudrerie d'Angoulême :

J'avais remis à vous répondre au moment où je vous enverrais, à la fois, mes *Contes drolatiques* et mes *scènes de la Vie privée*; mais voici que je suis tombé de tilbury; j'ai échappé à la mort comme par miracle. Cependant, je suis au lit, saigné, à la diète, et sous la défense la plus sévère de lire, d'écrire et de penser! J'avais vu notre bon et grand et cher capitaine (Périolas); j'ai peur qu'il ne vous alarme, et je vous écris à la dérobée... au risque d'aggraver mes douleurs, car ma tête a porté sur le pavé de juillet d'une rude manière, et je suis resté, pendant vingt minutes, sans pouvoir rassembler mes idées.

Le choc pouvait avoir des conséquences à plus ou moins longue échéance. Balzac demanda donc l'hospitalité de M. de Margonne pour hâter sa convalescence. Le 10 juin, dès son arrivée à Saché, il écrivit à sa mère :

Je suis arrivé à bon port; cependant, je me sens encore de quel-

ques contusions, principalement au bras gauche. Il y a certains mouvements qu'il m'est impossible de faire.

Cependant, Balzac s'attache à continuer ses travaux, non sans éprouver quelques difficultés d'ailleurs. Douze ans après, il n'en a pas perdu le souvenir. Il écrit, en janvier 1845, à propos d'une maladie de Villemain que l'on avait dit fou :

Il n'est pas plus fou que nous. Il a eu quelques hallucinations qui ont porté sur les idées, comme j'en ai eu sur les mots, en 1832, à Saché; je vous les ai racontées; je prononçais des mots, involontairement.

Le 16 juillet, Balzac quitte Saché pour continuer sa villégiature chez les Carraud, à la poudrerie d'Angoulême. Il écrit à sa mère, le 19 juillet :

Je suis arrivé avant-hier soir ici; hier je me suis reposé, parce que la route, par cette chaleur, m'avait horriblement fatigué, car j'avais fait à pied, à midi, le chemin de Saché à Tours.

M. de Margonne, ayant voiture et chevaux, aurait pu, semble-t-il, épargner à un convalescent cette marche de vingt et un kilomètres, à l'heure la plus chaude d'un jour de juillet.

Le lendemain il donne encore de ses nouvelles à sa mère :

Je suis mieux depuis huit jours; j'ai retrouvé ces inspirations qui, depuis ma chute, m'avaient abandonné. Je travaille beaucoup; le café ne me faisait plus rien, mais il me réussit maintenant. Seulement ma chasteté me gêne un peu et m'ôte le sommeil.

Par la suite, Balzac ne retrouva que lentement son ardeur au travail. Il écrit à sa sœur, le 20 juillet :

Je n'ai besoin que d'un ou deux mois d'assurés (pour parfaire *Louis Lambert*), car j'ai enfin, ce matin, retrouvé toute cette énergie qui m'a fait surmonter les entraves de ma vie, et ce n'est pas au moment d'être à la tête des intelligences de l'Europe que je m'arrêterai. Mais, vois-tu, pendant le mois de Saché, j'ai fait un trop violent effort pour Gosselin (son éditeur). J'ai voulu me surpasser pour faire voir des progrès de talent, et cela m'a abattu.

Quelques jours après, il n'est pas rétabli, comme en témoigne cette lettre à sa mère, le 13 août :

Je ne puis pas t'écrire encore aujourd'hui en détail. Il est onze heures du soir, je suis extrêmement malade, par suite d'un travail excessif, et si je n'avais pas craint de t'alarmer, je t'eusse fait écrire par Mme Carraud.

Impatient de retrouver la duchesse de Castries à Aix-les-Bains, où il connaîtra une cruelle déception, il quitte cependant Angoulême le 22 août. Il en informe, le 21 août, sa mère qui attend le manuscrit :

Lambert est une bien belle chose et qui fera sensation. J'attends Lyon pour donner le dernier coup de peigne à cette grande œuvre.

Louis Lambert sera un demi-échec devant la critique, et l'amour entrevu de la duchesse de Castries un échec complet.

*
**

A peine remis de l'accident du tilbury, Balzac, au cours de

son voyage d'Angoulême à Aix-les-Bains, en août, constata que l'usage des diligences exigeait une agilité dont il était dépourvu. Il avait admiré le panorama que découvre la descente des Dômes sur la Limagne et il se proposait de revenir à Tours par cette belle route. Trente ans avant lui, Chateaubriand, aussi admiratif, avait fait le même parcours.

Thiers est une ville étrange par son site. Les voyageurs ne manquent pas de s'arrêter sur la terrasse qui domine de très haut la plaine fermée par une longue chaîne de montagnes. Balzac se conforma à la tradition, mais de Lyon il écrivit à sa mère, le 25 août :

Quel admirable voyage et quel malheur de l'avoir fait en courant! La France a manqué de perdre un bien grand homme en ma personne. J'avais choisi l'impériale pour demeure. A Thiers, dans le Puy-de-Dôme, le pied m'a glissé sur le marchepied d'en haut, et le fer m'a fait un petit trou à l'os de la jambe droite. Comme il faudra rester tranquille, la jambe étendue, j'aime mieux être à Aix où je serai mieux soigné que par des mains étrangères, si ce bobo devenait quelque chose. Ce n'est rien pour le moment; la plaie s'est fermée en route. J'ai seulement la jambe enflée, et marche difficilement. Ne t'inquiète en rien; si c'était quelque chose, je te le dirais, foi d'Honoré... Ne parle pas de ma gambille à Mme de Berny. Le voyage m'a un peu reposé.

Il s'étend davantage dans une lettre à Zulma Carraud du début de septembre :

Je suis arrivé à Aix, mais non pas sans accident. A Thiers, j'ai failli périr. En montant sur l'impériale, au moment où j'avais lâché les cordons de cuir à l'aide desquels on se hisse, les chevaux sont partis, et je suis tombé; mais, en tombant, j'ai ressaisi une lanière et je suis resté suspendu. Le coup par lequel j'ai frappé la voiture,

par suite de ce poids de quatre-vingts kilogrammes que nous avons constaté, a été violent, et le fer d'un marchepied m'a ouvert le tibia. Le pantalon, la botte, la blouse, tout a été coupé. Je ne me suis fait panser qu'à Lyon; aujourd'hui, je ne suis pas encore guéri; mais l'escarre s'est formée après quatre bains; je marche, et, grâce aux soins des conducteurs, qui m'ont toujours fait un lit sur leurs impériales, j'irai bien dans deux jours. J'ai déjà pu aller au lac du Bourget en voiture... j'ai fait un magnifique voyage dont je suis très content... La plaine de la Limagne opposée à la vallée de Royat, c'est sublime.

Le 1^{er} septembre, à Aix, il tient sa mère au courant des suites de l'accident :

Deux, trois bains pris ici ont supprimé la suppuration de ma jambe et une escarre y est venue que je respecte. Plus d'inquiétudes; encore trois ou quatre jours et je marcherai.

Mais Balzac avait trop présumé de l'efficacité des eaux d'Aix. Trois semaines après, le 23 septembre, il écrit à Mme Carraud :

Voici un mois que ma jambe est ouverte; elle n'est pas fermée. Le médecin des eaux croit que l'os a été brisé, déprimé légèrement sur la crête du tibia, et qu'il faut que de petites esquilles en sortent. J'en ai pour quinze jours encore; mais il m'assure qu'il n'y a point de danger. Je suis encore ici pour jusqu'au 6 octobre.

La veille, Balzac avait écrit à sa mère :

J'ai une mauvaise nouvelle à t'apprendre; mais n'en dis rien à Mme de Berny. Hier, ma jambe s'est rouverte, le trou s'est agrandi, j'ai été obligé de consulter le médecin des Eaux. Il m'a dit qu'il n'y avait pas de danger; mais il m'a ordonné quinze jours de repos





absolu, et il va s'occuper de fermer cette plaie... Voici un mois que cela dure et que cela m'empêche d'aller. Il est vrai que j'ai fait une imprudence en gravissant le mont du Chat.

Le lendemain, il ajoute :

La jambe a de l'onguent de la Mère et j'en souffre moins.

Le 10 octobre, Balzac pouvait quitter Aix pour Genève où l'attendait une autre blessure, celle que va lui infliger la duchesse de Castries appelée à devenir la duchesse de Langeais.

De l'accident de diligence, Balzac gardera une grande faiblesse d'une jambe et nous le verrons plusieurs fois trébucher et se fouler la cheville.



Un an après, fin 1833, aux accidents de voiture succèdent des troubles qui annoncent de plus sérieuses perturbations. Cependant, dans l'âge de la vie, trente-quatre ans correspondent au plein épanouissement.

Nous sommes désormais informés des moindres incidents survenus dans la santé de Balzac par la longue correspondance adressée à Mme Hanska.

On ne peut que s'étonner de la sincérité avec laquelle Balzac révèle ainsi ses moindres misères physiologiques. On comprend certaines confidences, mais Balzac ne reculera devant aucun détail.

Les premières informations sont du 12 novembre 1833, dans la période d'exaltation qui sépare la rencontre de Neuchâtel des nuits de Genève. Balzac écrit à cette date :

Il me faut dormir cinq heures. Mon docteur que j'ai vu ce matin,

et qui me connaît depuis l'âge de dix ans (c'était l'ami de la maison), a toujours des craintes en voyant mes travaux. Il m'a menacé de l'inflammation du tégument de mes nerfs cérébraux. « Oui, docteur, lui ai-je dit, si je faisais excès sur excès; mais depuis trois ans, je suis chaste comme une jeune fille, je ne bois jamais ni vin, ni liqueurs, mes aliments sont pesés et la recrudescence de ma névralgie apaisée venait moins du travail que du chagrin. » Il a fait un haut-le-corps et, en me regardant, il a dit : « Que votre talent coûte cher! C'est vrai, l'on n'a pas un regard flamboyant comme est le vôtre en s'adonnant aux femmes. » Voilà, mon amour, un certificat bien authentique de sagesse.

Il est évident que, en sa présentation tout au moins, cette consultation est assez fantaisiste. Elle avait surtout pour objet de détourner les soupçons d'une femme jalouse. « Je refuse toutes les invitations, je m'oursonne parfaitement, et la femme la plus ambitieuse d'amour n'aurait rien à me reprocher. » Balzac n'avait pas encore renoncé à la vie d'un dandy et si, devant ses camarades de la loge infernale, il avait loué sa chasteté et sa sobriété, les protestations auraient été beaucoup plus accusées que le « haut-le-corps » du bon docteur Nacquart. Mais ce qu'il faut retenir de cette déclaration c'est que, déjà, certains troubles préoccupaient Balzac. « Depuis deux jours j'ai encore quelques ressentiments de ma névralgie cérébrale; mais c'était peu de chose, et vu mes travaux, je dois me tenir pour heureux de n'avoir que cela. »

En février 1834, à son retour de Genève, Balzac est plus optimiste.

Le docteur s'est mis à rire de mes craintes. Mais il y a néanmoins quelques bains à prendre et quelques précautions, « fruits de mes travaux excessifs », a-t-il dit. « Tant que vous mènerez

vosre chaste vie monacale et que vous travaillerez douze heures par jour, prenez tous les matins une infusion de pensée sauvage. » Son ordonnance n'est-elle pas drôle ?

Mais le rôle de patient n'est pas toujours « drôle ». Le 3 avril, Balzac écrit :

Du 30 mars jusqu'à ce soir, j'ai été couché sur mon grabat, sans pouvoir écrire, ni lire, ni travailler, ni faire quoi que ce soit. Une prostration de toutes mes forces m'a donné les plus vives inquiétudes. Aujourd'hui, je suis tout à fait bien et vais aller pour huit jours, au Pavillon, dans la forêt de Fontainebleau. Je vais aller prendre l'air et travailler à un seul ouvrage. Je viens de beaucoup souffrir, mais, Dieu merci, tout est passé.

La villégiature à Fontainebleau est devenue un repos complet à Frapesle, auprès de l'excellente Mme Carraud. Le 10 avril, Balzac écrit longuement à Mme Hanska en donnant des détails sur la crise des jours précédents :

Depuis que je n'ai eu le plaisir de vous écrire, j'ai été bien malade. Mes travaux de nuit, mes excès, tout cela s'est payé. Je suis tombé dans un anéantissement qui ne m'a permis ni de lire, ni d'écrire, ni d'écouter même un raisonnement suivi : ma faiblesse corporelle équivalait à la faiblesse intellectuelle. Je ne pouvais me remuer. Ce qui m'a le plus effrayé, c'est que, depuis environ deux ans, ces atonies ont été croissantes. D'abord, après un mois de travail, je me suis senti une ou deux heures de faiblesse; puis, cinq heures, puis un jour. Puis la faiblesse a été plus intense; puis elle a duré deux jours, trois jours que je suis en convalescence. Le docteur a ordonné le changement d'air, le repos absolu, nulle occupation et une nourriture abondante. Me voici donc, pour une dizaine de jours, en Berry, à Issoudun, chez Mme Carraud.

Aujourd'hui, 10 avril, me voilà mieux; je puis vous écrire, vous mander ma petite agonie, mon désespoir, car, en ne me sentant plus ni force, ni pensée, je pleurais comme un enfant. Mais aujourd'hui, je reprends courage; *passato pericolo, gabboto il santo*. Je vais me moquer du docteur qui me disait : « Vous mourrez comme Bichat, comme Beclard, comme tous ceux qui ont abusé, par le cerveau, des forces humaines, et ce qu'il y aura d'extraordinaire en vous, c'est que vous, vous le plus énergique interdicteur du mouvement, vous l'apôtre qui prêchez l'absence de pensée, vous qui prétendez que la vie s'en va par les passions, et par les mouvements du cerveau plus encore que par les mouvement corporels, vous serez mort pour avoir oublié les formules que vous formuliez. »

Les propos de médecin doivent être bienfaisants, donc édulcorés. Dans l'exposé de Balzac ne sont à retenir que les constatations, par exemple celle-ci : les atonies ont été croissantes depuis environ deux ans, c'est-à-dire exactement depuis le traumatisme crânien de l'accident du tilbury.

D'autre part, Balzac a tendance à assombrir le tableau pour apitoyer Eve Hanska dont la versatilité commence à l'inquiéter. Il a formé « le beau et bon dessein d'opposer à chaque mois de travail un bon mois de distraction ». Il l'emploiera à rejoindre Mme Hanska pour un voyage en Italie. Mais cette avance demeure sans écho. Il en est de même en juin, « son médecin est assez d'avis des eaux de Baden ». Le médecin ne fait que traduire le désir de son malade, Mme Hanska, en juillet, devant être à Vienne. A ces petites habiletés, la belle Etrangère reste insensible. Balzac ne quittera pas la France en cette année 1834.

Pour l'apitoyer, Balzac force la note au point même de présenter un amant peu désirable. Il écrit, le 1^{er} juillet :

Ah! madame, la nature se venge bien de mon dédain pour ses

lois; malgré ma vie un peu trop monastique mes cheveux tombent à poignées; ils blanchissent à vue d'œil; la profonde inaction de mon corps me fait grossir outre mesure; je reste souvent vingt-cinq heures assis. Non, vous ne me reconnaîtrez plus! Les instants de désespoir et de mélancolie sont plus fréquents. Les chagrins d'aucune sorte ne me manquent.

Dans une lettre antérieure, il avait déjà parlé de « cette tranquillité constante du corps qui me *monachise* ». Ne serait-ce pas dans le « cachot » de Vendôme qu'il aurait acquis cette faculté de longue immobilité? Toutefois, cette inactivité corporelle est assez relative. Comme il fait des personnages de ses romans des êtres vivants, il éprouve en quelque sorte les douleurs de l'enfantement : « Hier, mon fauteuil, mon compagnon de veilles, s'est cassé. C'est le second fauteuil que j'ai eu tué sous moi depuis le commencement de la bataille que je livre. » Balzac n'était pas un hôte de tout repos pour M. de Margonne ou Mme Carraud.

Les « atonies croissantes » révélées en avril se renouvellent à nouveau en août, comme en témoigne une lettre relative aux difficultés qu'il rencontre dans l'élaboration de *Séraphita* :

Je suis abattu par mes travaux. Trop est trop. Voici trois jours que je suis pris par d'invincibles sommeils, qui annoncent le dernier degré de la fatigue cérébrale. Je n'ose vous dire quel effort je fais pour vous écrire. J'ai une plumophobie qui va jusqu'à la souffrance. J'espère néanmoins avoir terminé pour le 15 août ma troisième livraison. Elle aura beaucoup coûté. Aussi, ai-je peur de quelque lourdeur dans le style et dans la conception. Vous en jugerez.

La « fatigue cérébrale » du 1^{er} août était un avertissement. Le 19 août, une nouvelle crise éclate. Balzac écrit le 20 :

J'ai eu hier une inflammation au cerveau, par suite de mes trop grands travaux; mais, par le plus grand des hasards, j'étais chez ma mère qui a une fiole de baume tranquille et qui m'en a baigné le front. J'ai horriblement souffert pendant neuf ou dix heures. Je suis mieux aujourd'hui. Le docteur voulait que je voyageasse deux mois. Mes malheureuses affaires ne me permettent que vingt jours... Ne m'en veuillez pas de la concision de ce billet. C'est la seule chose que j'aurai écrite, car je suis dans les ressentiments nerveux de ce mal qui m'a envahi hier. Tout le monde me menaçait de cela. Je comptais sur ma force et sur une santé que la sobriété et les autres vertus du solitaire font si riche; mais le monde avait raison. Un docteur me disait que Broussais et Dupuytren meurent pour avoir trop travaillé, et l'on me pronostiquait des choses funestes. Je vais être un peu plus sobre de travail.

Il ajoute le 25 août :

Je suis cerné par des travaux obligés, énormes, et par des affaires d'argent... Il faut pour tout cela un crâne de fer, comme disait mon médecin. Malheureusement, le cœur peut faire éclater le crâne... J'ai à payer cinq cents ducats, et quand nous fouillons le sol avec une plume, elles sont rares les pièces d'or. Enfin, le travail suffira. Je serai libre dans quelques mois, si l'abus de l'étude ne me tue pas. Je commence à le craindre.

Craintes fondées car, avant douze mois, le cœur sera sur le point de « faire éclater le crâne ».

Il va chercher à Saché un peu de répit. Il écrit à Mme Hanska le 18 octobre :

Je suis allé passer quinze jours à Saché, en Touraine. Après

l'Absolu, M. Nacquart m'a trouvé si abattu, que ne voulant pas, suivant sa louangeuse expression, que je meure sur le dernier gradin, il m'a ordonné l'air natal en m'enjoignant de ne rien écrire, ni rien lire, ne rien faire et ne penser à rien, si je pouvais, m'a-t-il dit en riant. Je suis allé en Touraine, mais j'y ai travaillé... J'y ai commencé une grande œuvre, le *Père Goriot*.

Dans ces conditions, le séjour à Saché ne pouvait pas produire grande amélioration. Aussi, en décembre, Balzac allège son programme :

Les médecins ont obtenu que je changeasse ma vie. Je vais maintenant me coucher à minuit, me lever à dix heures du matin, travailler depuis six heures du matin jusqu'à trois heures après midi. J'aurai de trois heures à cinq heures pour mes plaisirs et je vous écrirai un petit mot. Puis il m'est ordonné d'aller et venir et me distraire de six heures à minuit.

Mais, entre le programme et sa réalisation, il y a des nécessités inéluctables. Quinze jours après, Balzac écrit :

La semaine dernière, je n'ai pas pris en tout dix heures de sommeil. Aussi, hier et aujourd'hui, ai-je été comme un pauvre cheval fourbu, sur le flanc, dans mon lit, ne pouvant rien faire, rien entendre... Pardonnez-moi donc l'irrégularité de ma correspondance. Aujourd'hui, un flot, demain, un autre m'emportent. Je me brise contre un rocher, je me relève et vais à un autre écueil. Ce sont de ces luttes que vous ne pouvez jamais apprécier. Personne ne sait ce que c'est que de changer de l'encre en or.

Il y a là, certes, quelques exagérations car Balzac voudrait revoir Mme Hanska :

Il y a des jours où le souvenir de l'île Saint-Pierre me donne des frénésies; j'ai soif d'un voyage; je me débats dans mes chaînes.

Mais la comtesse polonaise affecte de ne pas comprendre et les lamentations continuent :

Sandeau (son secrétaire) est épouvanté. Il dit que la gloire ne peut pas payer ces travaux-là, qu'il aimerait mieux mourir que de s'y livrer. Il ne me porte pas d'autre sentiment que celui de la pitié que l'on accorde aux malades.

Cependant, l'année 1835 est marquée d'une accalmie. Balzac peut passer à Vienne, auprès de Mme Hanska, la plus grande partie du mois de mai. Cinq jours à l'aller, autant au retour, dans une calèche louée chez Panhard. Il avoue à son retour qu'il est « horriblement fatigué ». Cependant, le voyage n'a pas éprouvé sa santé. Il en tire cette déduction :

On n'est jamais malade que quand on n'est pas heureux; je me laisse aller au bonheur de vivre, et cela est si rare chez moi que, quand les choses sont ainsi, je ne sais pas ce qui pourrait m'atteindre.

C'est le retour à Paris, qui est pénible après les plaisirs d'amour et la gloire littéraire de Vienne. Il écrit, le 1^{er} juillet :

Me voici, ce soir, bien triste. Le vent d'est souffle, je n'ai aucune force. Je n'ai pas encore retrouvé la puissance de travail; je n'ai ni inspiration, ni rien de fécondateur. Cependant, la nécessité est extrême. Je vais me remettre au café. Quand on n'a aucune illusion sur la gloire et que l'on a mis ailleurs ses récompenses, il est bien chagrinant d'être seul avec son travail.

Il revient, le 23 août, sur ces considérations mélancoliques :

Les champs de bataille intellectuels sont plus fatigants à labourer que les champs où l'on meurt et les champs où l'on sème du grain, sachez-le bien. La France boit des cervelles d'hommes comme elle coupait autrefois de nobles têtes.

CHAPITRE III

PREMIERES ALARMES

L'écrivain vit sous la dépendance de ses fonctions intellectuelles. C'est pourquoi cet étage noble tient ici la première place que lui assignent d'ailleurs les troubles ressentis à partir de 1832. Nous n'avons pas fini d'en suivre les manifestations.

D'autres soucis inquiètent aussi Balzac, autour de la trentaine. La magnifique forme physique qu'il tenait de la nature est déjà compromise par une hygiène déplorable.

C'est d'abord l'appareil respiratoire; au début rien de grave; de minimes indispositions auxquelles personne n'échappe.

Après le voyage d'Aix-les-Bains et la rebuffade de la duchesse de Castries, il est revenu assez mal en point. Il est allé se reposer à la Bouleaunière, près de Nemours, chez Mme de Berny, d'où il écrit à Zulma Carraud, le 26 octobre 1832 :

Oui, j'irai à Angoulême mais je n'y puis pas être avant le 1^{er} décembre. Le changement de climat, si brusquement fait, m'a donné un gros rhume de poitrine, et je me sens assez malade pour ne pas me mettre en route. Je resterai ici pour le guérir; puis j'irai à vous.

L'année suivante, Balzac commence la série de ses voyages hors de France à la poursuite de Mme Hanska. Neuchâtel, à l'automne,

et Genève, en plein hiver, ne vont pas sans quelques accrocs. C'est d'abord une simple allusion à une « douleur de côté ». Il y revient, le 12 octobre, dans une lettre à sa sœur :

Ma douleur au côté persiste, mais j'ai si peur des sangsues, du cataplasme et d'être entravé de manière à ne plus pouvoir achever ce que je tiens, que j'ajourne. Si cela devenait trop fort, nous y verrions, moi et le docteur, ou le magnétisme.

Trois mois après, en janvier, son séjour à Genève est contrarié par de nouvelles atteintes.

J'ai si besoin de guérir mon rhume que, si je sors, ce ne serait que ce soir. Je suis levé, je ne puis plus me coucher; je suis ainsi trop mal. Il me faut ou causer ou être occupé. L'inaction me tue... Je suis ce matin comme un homme qui a eu la fièvre.

Deux jours après, Balzac est de nouveau inquiet :

Je suis si souffrant que je ne sais pas ce que j'ai. Peut-être est-ce la fièvre du rhume. Je suis incapable de me lever; je suis brisé.

Il doit garder la chambre et il écrit :

Je ne pourrai pas venir parce que je suis plus indisposé que je ne m'y attendais, et qu'une sortie pourrait me faire tort. Si vous aviez la bonté de me renvoyer un peu d'orgeat, vous me rendriez bien service car je ne sais que boire et j'ai une soif dévorante. J'ai passé bien tristement ma journée, voulant travailler et m'en trouvant incapable. Aussi je crois que je me coucherai dans quelques heures.

Cette immobilisation forcée lui vaut une visite de Mme Hanska, celle-là approuvée et même recommandée par le mari. Aussitôt, il exprime sa reconnaissance :

N'était que je m'impatiente et que je souffre de tant de temps

perdu, soit pour ce qui me plaît, soit pour mes travaux, je suis ce matin parfaitement et comme un homme qui a eu la fièvre. Je ne sais s'il faut que je sorte ou que je garde la chambre, mais j'avoue franchement que, seul, je me tourmente horriblement.

Mille gracieux remerciements pour vos bons soins et pardonnez-moi, hier, d'avoir été plus surpris que reconnaissant de votre visite, qui m'a touché profondément quand vous avez été partie... Que je suis bête de vous avoir inquiétée pour si peu de chose, et que je suis heureux d'avoir appris que vous aviez pour moi autant d'amitié que j'en ai pour vous.

Ces malaises de Genève ont fait plus d'impression que ne le laissent croire ses propos optimistes, leur réapparition empêche aussi de les oublier. Balzac y revient, en janvier 1836, écrivant de sa maison de Chaillot :

Je suis en proie, en ce moment, à cette horrible coqueluche que j'avais à Genève, et que, depuis cette année-là, j'ai eue tous les ans à la même époque. M. Nacquart m'a déclaré que je devais faire attention à cela, que j'avais gagné quelque chose qu'il ne définissait pas, dans mon passage à travers le Jura. Et le bon docteur va m'étudier la poitrine. Cette année, je souffre sensiblement plus. Si l'année prochaine je suis, à cette époque, à Wierzchownia, vous aurez infailliblement en moi un vieillard à soigner.

Deux mois après, en mars 1836, Balzac n'est pas remis :

Je suis dans un état d'affaiblissement moral et physique dont je ne puis vous donner d'idée. J'ai même des souffrances excessives. Chaque soir, une inflammation aux yeux, à la gorge, m'avertit que j'ai outrepassé mes forces et jamais je n'en ai eu plus besoin... Mon gros rhume m'a repris. Ame et corps, tout est tenaillé.

En octobre 1835, l'appareil digestif entre en scène. Jusque-là, seulement quelques allusions à des « coliques » auxquelles les

épidémies meurtrières de choléra font accorder quelque attention. Le 26 octobre, Balzac écrit à sa sœur :

Travailler en littérature et faire le financier, c'est trop. Aussi, tes fatales prévisions de foie sont justes. Je vais voir M. Nacquart demain. Je souffre dans le dos, dans la poitrine et j'ai de continuels étourdissements.

Le bon docteur de famille intervient aussitôt et Balzac reprend confiance en écrivant à Mme Hanska :

J'aurai d'ici sept mois accompli de grands travaux... Il m'en coûte un peu de mal au foie. M. Nacquart m'a mis à trois heures de bain par jour, à dix livres de raisin, et ne veut pas que je travaille, mais je passe toutes les nuits.

Malgré une réduction de travail, les troubles digestifs augmentent en mars 1836. Il en est fait rapport à Mme Hanska :

Ma santé est, en ce moment, gravement altérée. M. Nacquart a porté un arrêt auquel il faut obéir. Le café est supprimé. Tous les soirs on me met sur l'estomac un cataplasme de graine de lin. Je suis à l'eau de poulet; je ne mange que des viandes blanches. Je bois de l'eau de gomme et on emploie les sédatifs intérieurs. Il faut suivre ce régime pendant dix jours, et aller en Touraine, un mois, reprendre la vie et la santé. Toutes les muqueuses sont violemment enflammées; je ne digère pas sans d'horribles souffrances.

Ainsi, au cours de ces quatre années de 1832 à 1836, Balzac doit compter avec l'altération précoce de sa santé qui ne cesse d'entraver l'éclosion de son génie, alors en pleine maturité.



Par un étrange paradoxe, Balzac, venu à Saché, le plus souvent pour refaire ses forces, a vu se manifester là les maladies les plus graves. C'est lui-même qui a associé le nom de Saché au « coup de sang » de 1836, à « l'inflammation de la poitrine » en 1837, l' « l'hypertrophie du cœur », en 1848. Il est vrai que, pour y prendre un repos nécessaire, il attendait le dernier moment. En 1836, notamment, M. Marcel Bouteron nous le présente arrivant « à moitié mort ».

Les mois de mai et juin 1836 avaient été particulièrement pénibles. Balzac écrit, le 12 juin, à Mme Hanska :

Ah! vous ne pourrez jamais savoir combien ma vie été ardente pendant ce mois! J'étais seul pour tout; harcelé par les gens du journal (sa revue) qui me demandaient de l'argent; harcelé par mes paiements à faire, sans que j'eusse d'argent, puisque je n'en gagnais d'aucun côté; harcelé par le procès; harcelé par mon livre, dont il fallait corriger jour et nuit les épreuves! Non, je m'étonne d'avoir survécu à cette lutte. La vie est trop pesante; je ne vis pas avec plaisir... Le 20, je pars pour Saché. Il faut y aller faire, dans le calme et le silence, deux volumes in-octavo afin d'éteindre cette pesante obligation du traité Béchet... Oui, dussé-je y crever, il faut en finir avec les obligations.

Voici le récit que Balzac a donné lui-même de ce qu'il a nommé son « coup de sang », dans une lettre du 2 juin à Emile Regnault, le gérant de sa revue *La Chronique de Paris* :

Tout a bien été jusqu'à hier au soir. En me promenant dans le parc, j'ai eu un coup de sang, dont je ne suis pas encore bien

remis; j'ai des bruissements dans la tête. Je suis arrivé lundi à Saché; je me suis reposé mardi, mercredi; on m'a fait faire une partie de campagne et la Touraine m'avait si bien ravitaillé que jeudi, vendredi, samedi et dimanche, j'ai conçu les *Illusions perdues* et j'en ai écrit les quarante premiers feuillets. Ce torrent de travail a porté sans doute le sang à la tête; mais, en ce moment, je vais beaucoup mieux. J'aurai, suivant toute probabilité, terminé les *Illusions perdues* pour samedi prochain.

Mme Hanska en est également informée :

Les affaires de la *Chronique* m'ont saisi à Saché, chez M. de Margonne, où j'étais par un mouvement de sage, plongé dans un épouvantable travail, voulant en finir avec cette odieuse Béchet (son éditeur). J'avais entrepris de faire en dix jours les deux volumes qui m'étaient réclamés, et, en huit jours, j'avais inventé, composé *Les Illusions perdues*, et j'en avais écrit le tiers! Jugez de ce que c'était qu'un pareil travail! Toutes mes facultés étaient tendues; j'écrivais quinze heures par jour; je me levais avec le soleil et, j'allais jusqu'à l'heure du dîner, sans prendre autre chose que du café à l'eau.

Un jour, après dîner, que je faisais naturellement substantiel, les lettres arrivent et je lis celle où l'on m'annonce les événements de la *Chronique* (en liquidation). Je sors avec M. et Mme de Margonne dans le parc, et je tombe, foudroyé par un coup de sang, au pied d'un arbre. Je ne pouvais plus écrire un mot; je voyais toutes mes affaires perdues. Je me disais qu'il ne me restait plus qu'à m'aller cacher à Wierzychownia et à amasser assez de travaux et d'argent pour revenir un jour payer tout ce que je devais. Enfin, j'étais abasourdi. Le courage m'est revenu. J'ai volé à Paris, j'ai lutté et tout est survenu coup sur coup. J'avais été à Saché, après le *Lys* paru et mon procès gagné (avec Buloz). La Touraine m'avait guéri de mes fatigues et restitué le cerveau. J'avais pu y faire un dernier effort.

C'est seulement en août que Balzac a donné ces détails à



Mme Hanska. Leurs relations passaient par une période critique. La jalousie de la comtesse avait été excitée par des racontars venus de la colonie polonaise de Paris. Il était présenté comme « un joueur et un débauché ». Exagération manifeste, car il n'y avait assurément ni jeu ni débauche. Mais nous étions loin cependant de la chasteté tant prônée. Balzac avait alors une maîtresse, la comtesse Guidoboni-Visconti, pour laquelle avait été aménagé le luxueux petit appartement de la rue des Batailles, à Chaillot. Elle venait, fin mai, de lui donner un fils adultérin. Pendant l'époque de l'accouchement, le « chaste » Balzac avait pris une autre amie, Mme Marbouty, à laquelle, déguisée en homme, il avait offert un voyage à Turin, en quittant Saché. Mais, avant de partir pour Saché, il avait passé avec elle trois nuits consécutives, et le dimanche 26 juin, c'est-à-dire immédiatement avant « le coup de sang », il écrivait à Zulma Carraud :

J'étais mort à moitié en me mettant en voiture... Ma santé compromise par mes derniers travaux, mon procès, mes soucis, m'a jeté en Touraine où l'air natal vient de me remettre... Je voulais aller chez vous (à Frapesle), le médecin Nacquart a voulu l'air natal.

Cette lettre, de fort bonne humeur, annonçait qu'il était remis, au moment même où il allait être terrassé. Pour le mois de juin, la température était exceptionnelle. Balzac se plaint de « la chaleur excessive ». Il situe l'accident, au sortir de la salle à manger, sous le coup de l'impression produite par la lecture, non seulement des nouvelles déplorables de sa revue, mais d'une seconde lettre, celle-là de Mme Hanska, qui notifiait une bru-

taie rupture en termes méprisants. Il est difficile de savoir quelle est la lettre qui a produit la plus violente émotion. A en juger par la place occupée dans la vie de Balzac par Mme Hanska — à laquelle ne saurait prétendre la revue —, on pencherait pour celle venue de l'Ukraine.

D'ailleurs, dès la fin de juin, dans un plaidoyer en réponse à ce réquisitoire, Balzac le met en cause avec la discrétion qu'impose le souci de ne pas aggraver la situation :

Je commençais à reprendre vie et courage ici, où j'étais depuis cinq jours. De toutes les lettres qui pouvaient me venir, j'avais dit en partant : « Ne m'envoyez que celles de Russie » et *voire lettre m'a plus accablé* que tout ce que l'envie et les calomnies, mon procès et les affaires, ont jeté de lourdes niaiseries sur moi. Ma sensibilité est ici une preuve d'amitié; il n'y a que les personnes que nous aimons qui peuvent nous faire souffrir.

Sur les effets que peut produire la réception d'une lettre, il revient en septembre :

Les lettres sont douées d'une fatale puissance. Elles possèdent une force qui se trouve en raison des sensations au milieu desquelles elles nous surprennent. Je voudrais qu'entre deux amis bien sûrs d'eux-mêmes, il y eût des signes convenus pour qu'à l'aspect d'une lettre chacun d'eux sût si la lettre est d'une expansive gaieté ou d'un gémissement plaintif. On aurait le choix du moment pour la lire.

N'est-ce pas là une bien précieuse suggestion ?

La controverse reste ouverte sur les prodromes et la nature exacte du « coup de sang » du 28 juin. Balzac nous a laissé cette appréciation sur les contrariétés : « Ce sont des coups

d'épingle dans la moelle épinière. » Mais, devant l'adversité il ne courbe pas le front. Il écrit, le 30 septembre :

Je suis abattu, mais non sans courage. La persistance à la Coligny, à la Pierre-le-Grand est la base de mon caractère; l'intrépide foi dans l'avenir... Je n'ai que le travail en perspective pour me reposer; mais le travail est un beau suaire.



Malgré l'alerte de Saché, Balzac n'avait pas hésité à franchir les Alpes et à faire un séjour à Turin en plein mois de juillet. Mais soucieux de ne pas alerter la jalousie de Mme Hanska, il expurge du paysage sa compagne en qui l'on voulait voir George Sand.

Il n'est pas défendu à ceux qui souffrent d'aller respirer un air embaumé... Il m'a été impossible d'écrire, de penser. Je ne pouvais que me laisser entraîner par une voiture, conduit par une main inoffensive, guidé comme un mourant.

Le tableau est par trop poussé au noir.

Oh! chère, quelle vie! L'apathie m'a sauvé. Si j'avais tout bien senti, je me serais jeté dans quelque torrent du Simplon.

Balzac vient de quitter la rue Cassini pour la rue des Batailles à Chaillot. Un élégant salon-boudoir, aux tonalités blanches de velours et de soie, a été aménagé pour recevoir la comtesse Guidoboni. Sa table de travail est reléguée dans un angle en retrait, qu'il dépeint comme une « mansarde » à Mme Hanska.

Malgré l'amélioration procurée par ce voyage, Balzac continue à éprouver des symptômes dont la gravité ne se révélera que plus tard. Il écrit, de Chaillot, le 1^{er} octobre 1836 :

Je n'ai pas abandonné la rue Cassini sans douleur... Le sentiment de l'abandon et de la douleur où je suis me poigne. Il n'y a rien d'égoïste dans ma vie; il faut que je rapporte mes pensées, mes efforts, tous mes sentiments à un être qui ne soit pas moi, sans cela je n'ai point de force. Je ne voudrais pas d'une couronne s'il n'y avait point de pieds où je puisse mettre tout ce que les hommes auraient mis sur ma tête. Quel long et triste adieu j'ai fait à ces années perdues, englouties sans retour, sans bonheur complet, sans malheur entier, qui m'ont fait vivre, glacé d'un côté, brûlé de l'autre! Je suis entré dans la mansarde où je suis avec la conviction d'y mourir épuisé de travail. J'ai cru que je la supporterais mieux que je ne fais. Voici un mois entier que je me lève à minuit et me couche à six heures, que je me suis déterminé à la plus stricte nourriture qu'il faille pour vivre, afin de ne pas envoyer la fatigue d'une digestion au cerveau; eh bien, non seulement je sens des faiblesses que je ne puis décrire, mais tant de vie communiquée au cerveau amène de singuliers troubles. Je perds parfois le sens de la verticalité, qui est dans le cervelet. Même dans mon lit, il me semble que ma tête tombe à gauche ou à droite, et je suis, quand je me lève, emporté par un poids énorme qui serait dans ma tête. Je comprends comment la continence absolue de Pascal et ses immenses travaux l'ont amené à voir un abîme à ses côtés et à ne pouvoir se passer de deux chaises de chaque côté de la sienne.

En novembre 1836, Balzac revient à Saché afin d'y reprendre la cure alternée de repos et de travail, interrompue par sa défaillance de juin. Il en rend compte à Mme Hanska, le 23 novembre :

Après les grandes luttes que je viens de soutenir (avec ses édi-

teurs) et dont vous êtes la seule confidente, mais surtout après la victoire (procès du *Lys* gagné), j'ai senti le besoin de revenir dans la cara patria, me reposer comme un enfant sur le sein de sa mère.

Mais la chance ne le sert pas. Rentré à Paris, dès le 1^{er} décembre, il écrit :

J'ai été bien malade. Toutes ces angoisses, ces discussions, ces travaux et les fatigues m'ont causé, à Saché, une révolution nerveuse et sanguine. J'ai été tout un jour à la mort. Le sommeil abondant et les bois de Saché pendant trois jours m'ont remis.

Aussi, dans sa retraite de la rue des Batailles, il devra prendre beaucoup de précautions :

Je ne puis plus guère vous dire grand-chose de nouveau sur ma vie, car ma vie, c'est dix-huit heures de travail dans la mansarde où il y a un lit (je n'en sors pas) et six heures de sommeil. Ma santé va exiger de grands soins, car elle commence à s'altérer grandement par le travail et par les inquiétudes auxquelles j'ai été en proie, et ce que je dis repose sur des faits graves. Il faut se soumettre à la médecine, humblement, sans quoi je serais promptement détruit.

Nous ignorons quels sont les « faits graves » auxquels il fait allusion, mais cette profession d'humilité devant la médecine nous autorise à croire qu'il se sentait sérieusement touché. L'année 1837 commence mal. A la lettre du 27 décembre succède celle du 18 janvier où il est dit :

L'interruption de cette lettre s'explique assez facilement. J'ai été

tout ce temps malade. A la fin, j'ai eu ce que je paraissais chercher, une inflammation d'entrailles, qui est à peine apaisée aujourd'hui; je souffre encore, mais c'est peu de chose. J'ai constamment souffert et je craignais beaucoup pour ma pauvre cervelle, une si douloureuse année, douloureuse à tant de titres, si pénible de travail, si cruelle d'émotions, pleine de tant d'ennuis! Cette maladie n'a rien d'étonnant. Enfin, quoique je ne digère encore que du lait, tout va mieux, et je vais reprendre mes travaux.

Au lieu de l'amélioration espérée, c'est une aggravation. Balzac écrit, le 10 février 1837 :

Presque tout mon mois de janvier a été occupé par une cholérine très intense, qui m'a privé de toute énergie et de toutes mes facultés. Puis, au sortir de cette maladie quasi ridicule, j'ai été pris par la grippe, qui m'a tenu dix jours au lit... J'ai cru que l'une de ces deux petites maladies consécutives me sauverait de l'autre; mais il n'en a rien été. Je suis même encore très souffrant. La toux est pour moi d'une horrible difficulté; elle me tue et me brise.

Cependant, quinze jours après, Balzac part pour l'Italie d'où il ne reviendra que le 3 mai, après un séjour de plus de deux mois à Milan, Venise, Gênes et Florence. Le motif en est le règlement de la succession Guidoboni, mais il a pu consacrer les longs loisirs que lui laissait cette affaire aux relations mondaines. Dans la Lombardie et la Vénétie autrichiennes notamment, la haute aristocratie et l'élite intellectuelle se disputent l'honneur de le recevoir. Balzac a savouré la gloire d'avoir été « reconnu par des inconnus ».

Ces déplacements ont été favorables à sa santé. Il est cependant difficile d'expliquer à Mme Hanska comment le grand malade de janvier a pu franchir les Alpes, fin février, donc en

plein hiver. Aussi, le 10 avril, à Florence, après un silence de deux mois, il revient sur le passé au lieu de s'étendre sur le présent :

Aussitôt la publication de la dernière livraison des *Etudes de Mœurs* finie, mes forces sont tombées tout à coup. Il a fallu se distraire et je prévois qu'il en sera ainsi tous les quatre ou cinq mois. Ma santé est détestable, inquiétante et je ne le dis qu'à vous. Mon esprit s'en ressent. J'ai la crainte de ne pouvoir achever mon œuvre. Partout le manque de bonheur me poursuit et m'ôte le goût des choses les plus belles.

De cette santé « inquiétante », Mme Hanska n'a pas dû avoir le reflet en lisant ce récit du franchissement du Saint-Gothard — 2 114 mètres — aux derniers jours d'avril. Assurément, on sent la collaboration du Tartarin qui sommeillait en Balzac. Le voyage était quand même un risque pour un convalescent de fraîche date.

J'ai fait un voyage horriblement beau; il est bon de l'avoir fait. Mais c'est comme notre déroute de Russie : heureux qui a vu la Bérésina et se trouve sur ses jambes, sain et sauf! J'ai passé le Gothard avec quinze pieds de neige sur les sentiers par lesquels je l'ai traversé, attendu que la route n'était même pas visible dans la personne des hauts piquets qui l'indiquent; que les ponts jetés sur les torrents ne se voyaient pas plus que les torrents eux-mêmes. J'ai failli périr plusieurs fois, malgré onze guides. J'ai monté le Saint-Gothard à une heure du matin, par une lune sublime; j'ai vu le lever du soleil dans les neiges. Il faut avoir vu cela dans sa vie. Je l'ai descendu si rapidement, qu'en une demi-heure je suis passé de vingt-cinq degrés de froid qu'il faisait au sommet à je ne sais combien de degrés de chaleur dans la vallée de la Reuss. J'ai eu les honneurs du pont du Diable et, vers quatre heures, je traversais le lac des Quatre-Cantons. Je suis revenu par Lucerne et Bâle.

Enfin, il peut écrire de Paris, le 10 mai :

Me voici revenu. Je suis d'une santé parfaite et le cerveau s'est rafraîchi si bien qu'il me semble n'avoir jamais rien écrit... Ce voyage, en me rafraîchissant la cervelle, m'a rajeuni, m'a redonné de la force; il en faut pour accomplir mes derniers travaux.

Cependant cette euphorie se dissipe rapidement au contact des réalités.

Voici huit jours que je suis ici, et voici huit jours que je fais de vains efforts pour reprendre mes travaux. Ma tête se refuse à tout travail intellectuel; je la sens pleine d'idées et rien ne peut en sortir. Je suis incapable de fixer ma pensée, de la contraindre à considérer un sujet sur toutes ses faces et d'en déterminer la marche. Je ne sais quand cette imbécillité cessera, mais peut-être est-ce l'accoutumance qui me manque. Quand un ouvrier a laissé ses outils pendant quelque temps, sa main a fait divorce. Il faut qu'il recommence cette fraternité due à l'habitude, et qui lie la main à l'outil, autant que l'outil à la main.

Fin mai, cette paresse intellectuelle est aggravée d'une dépression morale :

J'ai trente-huit ans, je suis criblé de dettes, je n'ai qu'incertitude dans ma position; à peine ai-je pris deux mois pour me reposer la tête, que je m'en repens comme d'un crime en voyant tout ce qui arrive de malheurs par mon inaction. Cette vie précaire, qui peut devenir un ressort dans la jeunesse, devient, à mon âge, un épuisant fardeau. Ma tête se couvre de cheveux blancs, et quelque chose agréable que l'on puisse dire à cet égard, il est clair que je dois perdre toute espérance.

En août, il a compté sur Saché pour remonter la pente, mais

c'est une nouvelle déception. Il écrit le 25 août à Mme Hanska :

J'ai fini par avoir une inflammation de poitrine et suis venu en Touraine par ordonnance du médecin qui m'a recommandé de ne pas travailler, de me distraire et de me promener. Me distraire est impossible. Il n'y a plus que les voyages qui puissent être opposés à mes travaux; ne pas travailler, c'est impossible encore, car pour avoir écrit le peu de lignes que voici, j'éprouve une intolérable douleur dans le dos, entre les deux épaules; me promener, c'est encore impossible, car je tousse si *vieillardement*, que je dois justement redouter, par la chaleur qu'il fait, de passer d'un endroit chaud à un endroit frais, ni de faire arrêter une sueur en parvenant sur un plateau aéré. J'ai cru que la Touraine me ferait du bien. Mon mal y a empiré. Ce sont les travaux excessifs auxquels je me suis livré qui m'ont donné cette maladie. J'ai tout le poumon gauche entrepris, et je retourne à Paris pour me soumettre à un nouvel examen. Or, comme il faudra, dans quelque état que je sois, reprendre mes travaux, sortir du régime lacté et doux pour rentrer dans les excitants, je suis sûr que les travaux m'emporteront.

J'en suis arrivé à un point où je ne regrette plus la vie; les espérances sont trop éloignées et la tranquillité est trop laborieuse... Ne me querellez pas trop pour le peu de temps que j'ai à vivre... Les moments où mon énergie m'abandonne deviennent plus fréquents et, dans ces terribles phases, il est impossible de répondre de soi. Il n'y a ni raisonnement, ni sentiments, ni doctrine qui puisse dompter les excès de cette crise, où l'âme est pour ainsi dire absente... Je pars demain 26 pour Tours, avec M. de Margonne, et, le 28, pour Paris, où m'appellent mes déplorables affaires. Je quitte toujours à regret ce vallon solitaire.

Informé de ce retour précipité, le bon docteur Nacquart est un peu vexé du fiasco de l'ordonnance : « Touraine, air natal. » Il répond immédiatement :

Cette Touraine serait-elle devenue ingrate, elle qui hésiterait à payer en santé ce qu'elle doit en célébrité à son peintre, à son histo-

rien ? Ce Saché même n'aurait-il pas dû s'enorgueillir de son grand prêtre littéraire ?

*
**

Balzac, volontairement ou non, avait exagéré la gravité de « l'inflammation de poitrine » dénoncée à Saché. Trois jours seulement après son retour, le 1^{er} septembre 1837, il écrit à Mme Hanska :

Cara, je me hâte de vous apprendre que cette inflammation a tourné en une bronchite qui est maintenant guérie... Ma poitrine n'avait pas la moindre chose... Mais il faut que je reprenne mes travaux, et Dieu sait ce qui va m'arriver par suite de l'excès nouveau.

Le 26 octobre, il ne rappelle l'alerte de Saché que pour se draper dans une attitude stoïque :

Je dois vous avouer que quand je me suis trouvé si malade à Saché, j'avais une sorte de tranquillité voluptueuse à ressentir mes sourdes douleurs car je ne vis que par devoir.

En novembre, c'est encore d'une dépression morale dont se plaint Balzac :

Je suis dans un moment de profonde tristesse. Le café ne me fait rien; il ne fait pas surgir l'homme intérieur qui reste dans sa prison de chair et d'os... Je ne travaille pas avec facilité. Je ne crois pas à ce qu'on appelle mon talent. Je passe mes nuits à me désespérer... Adieu. Il faut se jeter dans un travail inopiné qui peut me donner une arachnitis.

Ce mot rébarbatif employé par le docteur Nacquart a impres-

sionné Balzac pour qui il reste un cauchemar. Il reprend, le 20 décembre :

Je viens de terminer en vingt-deux jours *César Birotteau*. J'ai fait en même temps *La Maison Nucingen* pour *La Presse*. C'est assez vous dire que je suis abattu, dans un état d'anéantissement inexprimable... Pendant cinquante jours, je n'ai dormi que quelques heures; j'ai été bien souvent à un cheveu de l'apoplexie et je ne recommencerai plus pareil tour de force.

Un mois après, le 20 janvier 1838, il complète ces informations :

Je n'ai pas quitté Paris après avoir fini *César Birotteau*. Comme j'avais été vingt-cinq jours sans dormir, je suis, depuis un mois, occupé à dormir quinze à seize heures par jour, et à ne rien faire pendant les huit heures de veille. Je me refais la cervelle pour la dépenser bientôt.

Nulle part le repos ne pouvait être plus agréable et plus réparateur qu'auprès de l'exquise Zulma Carraud. Balzac passe un mois à Frapesle, en mars. De là, il écrit à Mme Hanska :

Cara contessina, je suis ici sans avoir rien fait qui vaille; je suis un peu remis, voilà tout. J'ai été malade d'une maladie dont l'amour a horreur, et qui était causée par la qualité des eaux qui contiennent du calcaire en dissolution; de-là, dissolution complète de mes forces cérébrales, mises en pleine déroute par la licence excessive de mes tubes. Pauvre nous! A quoi tient la gloire, les créations de la pensée. Mme Carraud a prétendu que j'évitis une maladie, mais à coup sûr, j'ai évité de faire une comédie ou un mauvais roman.

A vrai dire, la visite à Frapesle était quelque peu intéressée.

Balzac préparait son expédition de Sardaigne. A la suite d'une conversation l'année précédente à Gênes, il avait la conviction que l'exploitation des mines de plomb argentifère, abandonnée par les Romains, pouvait être reprise. Le commandant Carraud, de formation scientifique, aurait pu l'accompagner utilement pour l'aider de ses conseils.

Balzac revint à Paris pour se procurer les fonds nécessaires. Il écrit le 2 mars à Mme Hanska :

Il faut aller en Sardaigne et priez bien Dieu que je réussisse, car, si je réussis, ma joie me portera jusqu'à Wierzychownia. J'aurai la liberté, plus de soucis, plus d'ennuis matériels, je serai riche!

Riche, ce sera pour demain. Aujourd'hui, il est en quête des quelques centaines de francs indispensables. Parents et amis, indifférents à ces immenses perspectives, ouvrent chichement leur bourse. Finalement, Balzac n'a recueilli que quatre cents francs. Aussi, le voyage s'effectue au prix d'énormes privations qui s'ajoutent aux fatigues d'une expédition audacieuse. Sur la diligence qui l'emporte de Paris, il vit de lait durant cinq jours. A Marseille, chambre d'hôtel à O, fr. 75, dîner à 1 fr. 50; de Toulon en Corse, traversée dans la société des matelots.

En mars, à l'équinoxe, la mer fut mauvaise. Il a « horriblement souffert » mais c'étaient les « douleurs maritimes ». Pas de service régulier entre la Corse et la Sardaigne. Après plusieurs jours d'attente à Ajaccio, il prend passage sur une « gondole de corailleurs qui vont en Afrique ». Cinq jours de navigation pour le petit parcours d'Ajaccio à Alghiero.

J'ai connu les privations des marins; nous n'avions à manger que le poisson que nous pêchions et que l'on faisait bouillir pour

faire une exécrable soupe. Il a fallu coucher sur le pont et se laisser dévorer par les puces qui abondent, dit-on, en Sardaigne.

Une fois débarqué, le voyage devint une exploration. « L'Afrique commence ici. » Aussi, son récit du 17 avril est le pendant, sous un climat tout différent, du passage du Gothard, l'année précédente.

Je viens de faire toute la Sardaigne et j'ai vu des choses comme on en raconte des Hurons et de la Polynésie. Un royaume entier désert, de vrais sauvages, aucune culture, des savanes de palmiers sauvages, des cistes... J'ai fait des dix-sept à dix-huit heures de cheval, moi qui n'avais pas monté à cheval depuis quatre ans, sans rencontrer d'habitation. J'ai traversé des forêts vierges, perché sur le cou de mon cheval sous peine de vie, car, pour les traverser, il fallait marcher dans un cours d'eau couvert d'un berceau de lianes et de branches qui vous auraient éborgné, emporté les dents, cassé la tête. C'est des chênes verts gigantesques, des arbres à lièges, des lauriers, des bruyères de trente pieds de haut. Rien à manger.

Tout cet effort pour aboutir à rien. Les scories des mines d'argent existaient bien, mais la concession en avait été accordée quelques semaines auparavant à un Italien par le gouvernement sarde.

Plusieurs sociétés en ont depuis lors assuré l'exploitation qui a donné des résultats importants, en métaux divers, durant la première guerre mondiale. L'idée était donc excellente. Heureusement Balzac, à la fois imaginaire et réaliste, ne se faisait pas trop d'illusions. De Corse, avant de mettre le pied en Sardaigne, il écrivait à Mme Hanska :

Quand vous aurez ma lettre en votre possession, dans cette jolie chambre et ce beau Wierzchownia, je serai un sot ou un homme

d'esprit; peut-être ni l'un ni l'autre, mais un ambitieux déçu dans une ingénieuse espérance.

Le tempérament de Balzac s'accommodait fort bien d'une vie active puisqu'il a mieux supporté les fatigues de son expédition que les longues stations dans son cabinet de travail. Il resta en Italie tout le mois de mai, notamment à Gênes et à Milan, Nulle inquiétude sur sa santé. Uniquement, dans une lettre à sa sœur, fin mai, cette appréciation sur le climat :

J'ai beaucoup souffert dans mon voyage, surtout du climat. C'est une chaleur qui relâche toutes les fibres et qui rend incapable de quoi que ce soit. Je me surprends à désirer nos nuages et nos pluies françaises; la chaleur ne va qu'aux faibles.

Balzac se rangeait donc parmi les forts.

*
**

Depuis trois ans, à chaque printemps, un voyage en Italie. Il y aurait donc quelque exagération à s'en tenir uniquement à la légende du Balzac attaché à sa table de travail seize heures par jour. Il est vrai que ces repos étaient suivis d'un surcroît de travail. Avant de repasser les Alpes, le 1^{er} juin 1838, Balzac en fait le décompte.

Je crois que jamais je n'aurai revu la France avec plus de plaisir, quoique mes affaires doivent y être très embrouillées par ma trop longue absence. Si je suis six jours en route, cela fera trois mois, et, en tout, sept mois d'inaction littéraire. Il faut huit mois de travaux consécutifs pour réparer tout ce dommage. J'entrerai dans ma petite maison pour y demeurer bien des nuits à travailler.

Cette « petite maison », c'est le chalet d'une architecture fantaisiste, qu'il fait construire aux Jardies, à proximité de Ville-d'Avray. Il s'y installera à l'automne de 1838 et passera là trois des plus heureuses années de sa vie. Sa santé recevra une amélioration certaine de cette existence moins confinée; les bois de Ville-d'Avray et le parc de Saint-Cloud lui offrent de belles promenades. Au bas de sa propriété, une station, appelée alors « embarcadère », du chemin de fer de Versailles dont on fête l'inauguration.

Au début d'août, Balzac fait un tableau idyllique de sa nouvelle installation à Zulma Carraud :

Je suis moins chèrement et plus près de Paris que je ne l'étais partout où j'ai habité. Dix minutes et dix sous m'y conduisent à tout moment. Je ne crains plus ni visites, ni dérangements, et suis chez moi. *Là, tout est bonheur.* Aussi, ai-je puisé dans cette manière de vivre une énergie nouvelle car je veux être ainsi, isolé, mais tranquille à tout prix. Tout est préparé pour une vie médiocre comme pour une vie élégante, pour la vie des amis et l'éloignement des faux sentiments. A cinq cents pas des Jardies commencent les bois de Versailles où je vais à pied en me promenant. Vous ne sauriez croire combien tout est frais, joli, et combien tout sera gracieux autour de moi en quelques années; mais il faut énormément gagner d'argent.

C'était la condition la plus difficile à réaliser. Faute de 50 000 francs, Balzac a dû vendre les Jardies, en 1841, avant d'en avoir pu terminer l'aménagement. Il laissera derrière lui le plus étonnant drame balzacien du XIX^e siècle dont on peut lire le récit dans un livre de Léon Daudet : *Le Drame des Jardies*. Au dernier jour de l'année 1882, un aréopage de grands médecins entoure le lit de Gambetta, impuis-

sant devant une péritonite aiguë, fatalement mortelle. Quelques jours auparavant, il avait eu la main transpercée par une balle de revolver en disputant cette arme à sa maîtresse Léonie Léon qu'il était sur le point d'épouser et qui tentait de se suicider. L'homme d'Etat qui s'était fait l'apôtre de « la revanche » venait d'apprendre qu'il était l'amant d'une espionne au service de Bismarck. Balzac était l'objet de railleries pour tout ce qui manquait dans sa maison : on ne soupçonnait pas qu'il y avait introduit le Destin. Et pas seulement au figuré : le petit journal satirique qui a déchaîné le drame des Jardies s'appelait *Bilboquet*, le surnom donné à Balzac dans la famille Hanski.

Dans le cadre alors charmant des Jardies, Balzac reçut la visite de gais compagnons. Prendre le train à Saint-Lazare pour la vraie campagne était un plaisir dans toute sa nouveauté. Une gravure de Paul Chardin nous représente Balzac et ses amis déguisés en paysans, une aquarelle de Théophile Gautier rend étonnamment vivants Balzac, Frédéric Lemaître et Gautier lui-même. Un autre jour, vint Victor Hugo. A ces réunions où l'on faisait assaut d'esprit, Léon Gozlan a consacré tout un livre.

L'écueil était désormais d'être envahi par la paresse. Peu après son installation, en août 1838, Balzac écrivit à Mme Hanska :

Il m'est fort difficile de reprendre ma vie de travail, de me lever à minuit et de travailler jusqu'à cinq heures après-midi. Voici la première matinée que je passe sans sommeiller entre six heures et huit heures. Six mois d'interruption ont fait bien des ravages; il y a des forces qui viennent de l'habitude, et quand l'habitude est rompue, adieu la force. J'espère rester trois ou quatre mois à travailler, afin de réparer les brèches qu'a faites mon absence, et si les pièces de théâtre réussissent, peut-être aurais-je, au-dessus de mes dettes, gagné le capital nécessaire à l'eau de ma table et à mon pain, à mes fleurs et à mes fruits. Le reste viendra peut-être.

Allons, *addio cara*, je ne saurais vous dire combien ma maison d'opéra-comique, ce pavillon qui s'avance sur le théâtre et où les amants se donnent toujours rendez-vous, a réveillé d'idées bourgeoises et ménagères. On serait si heureux là! Tous les avantages de Paris et aucun de ses inconvénients. Je suis là comme à Saché, avec la possibilité d'être à Paris en quinze minutes, le temps de réfléchir à ce qu'on y va faire.

Au cours de ces trois années des Jardies, Balzac n'éprouva que quelques malaises, « une espèce de cholérine », au milieu de l'été 1840, mais aucune manifestation grave. Au premier rang de ses inquiétudes « les soucis d'argent deviennent pour moi ce qu'étaient les Furies pour Oreste. Les obstacles que je suis habitué à vaincre grandissent démesurément et m'épouvantent ». Dans cet ordre d'idées, l'échec de *Vautrin*, devenu un événement politique, lui infligea une profonde secousse morale et physique.

Si la maladie l'épargnait momentanément, le temps inexorable lui donnait de l'âge et, s'il ne flatta pas son portrait physique, c'était beaucoup pour suggérer à Mme Hanska les bienfaits d'une visite en Ukraine :

Vous me trouverez bien changé, mais physiquement, horriblement vieilli, les cheveux blancs, et, enfin, vieux bonhomme. « Vous avez l'air de porter tous vos lauriers », me disait l'autre jour M. de Beauchêne, que mon changement frappait. Quoique exagéré, le mot est joli. Je suis sûr que, de l'autre côté du Rhin, je redeviendrai jeune.

Cette lettre est du 14 avril 1839. Balzac a exactement quarante ans.

La maladie réapparaît un an après, au moment de son départ des Jardies. Il est revenu malade d'un séjour de deux semaines

en Bretagne, en mai 1841, où il est allé retrouver, à Guérande, une admiratrice, une jeune veuve de trente ans, Hélène de Vallette, qui sera, un temps, sa maîtresse. Aux Jardies, pendant ce temps, la comtesse Guidoboni s'était installée dans une annexe avec sa famille.

Le 1^{er} juin 1841, Balzac écrit à Mme Hanska, sans lui donner, bien entendu, les raisons exactes de son absence :

A mon retour de Bretagne, M. Nacquart m'a condamné à un bain de trois heures par jour, à boire quatre pintes d'eau, à ne pas me nourrir, attendu que mon sang se coagulait. Je sors de ce traitement barbare, mais héroïque, le teint clair, rafraîchi et prêt à de nouvelles luttes.

Au passif des Jardies, un seul accident, d'ailleurs sans gravité. Le terrain de la propriété était sur une pente abrupte. Les orages emportaient parfois les murs de soutènement chez le voisin, d'où des frais de réfection et des indemnités pour dommages. Quand l'acteur Frédéric Lemaître venait en visite, il disposait alternativement deux grosses pierres devant ses pieds pour constituer un escalier provisoire. Balzac n'avait ni assez de patience, ni assez de méthode, pour prendre de telles précautions. Aussi, le 2 juin 1839, il écrit à Mme Hanska :

Je viens de manquer, heureusement, de me casser la jambe, en allant voir ici les dégâts produits par un orage. Le pied m'a glissé; j'ai fait porter le poids de mon corps sur le pied gauche, qui s'est tordu sous la masse, et tous les muscles qui enveloppent la cheville se sont violemment écartés et ont craqué avec un grand bruit. La masse de volonté que j'ai émise pour me soutenir m'a causé une douleur d'une violence extraordinaire au plexus solaire; j'ai plus souffert là qu'à la cheville, quoique la douleur m'ait fait croire que j'avais la jambe cassée. Le chirurgien et médecin en chef de

l'hôpital de Versailles est venu; j'en ai pour quinze jours à garder le lit.

Cette description est tout à fait caractéristique de la manière de Balzac. Le mois suivant, il peut annoncer :

Je suis guéri. L'accident qui m'a mis au lit quarante jours sans pouvoir remuer, n'a pas laissé d'autres traces qu'une souffrance dans les muscles.

Au total, l'œuvre accomplie dans le décor favorable des Jardies est considérable. Rien que dans la dernière année de son séjour, Balzac dit avoir « écrit douze volumes, et quels volumes! » »

Là a été signé le contrat qui prépare l'édition d'ensemble de l'œuvre appelée désormais *La Comédie humaine*.

CHAPITRE IV

BALZAC ET LES SIENS

Les treize années qui viennent de s'écouler sont celles de la grande fécondité littéraire. Après les Jardies, après la mort du comte Hanski, Balzac aborde le tournant de son existence. Nous avons vu, dans ces premières années, un Balzac jeune, luttant déjà contre lui-même. Désormais, la poursuite de son œuvre va appeler des efforts héroïques. Balzac doit compter avec la dégradation de sa santé qu'aggravent les incertitudes de ses projets matrimoniaux.

Quel contraste entre les Jardies et la rue Basse à Passy, d'où part une première lettre en septembre 1841! Un appartement minuscule au dernier étage d'une maison dont les étages inférieurs sont encadrés dans la roche. Ils sont occupés par une blanchisserie dont les émanations humides empoisonnent l'atmosphère. A proximité, des enfants jouent en criant. Devant la porte de son cabinet de travail, une courette où poussent difficilement quelques violettes. Pour s'élever de la « Rue Basse », des escaliers bien pénibles pour celui qui, demain, sera un cardiaque.

Au moment même où le décor de son existence s'enlaidit et s'attriste, Balzac voit s'ouvrir une ère nouvelle avec la mort du comte Hanski, survenue le 10 novembre 1841. Mais les pers-

pectives d'une fortune grandiose se transforment, selon son aveu, en « un triple martyr, celui du cœur, celui de la tête, celui des affaires ». Combien il eût été préférable d'en rester à la situation de 1841 ! L'exaltation des journées amoureuses de Neuchâtel et de Genève est tombée. Le rendez-vous de Vienne, en 1835, aboutit à une déception réciproque. Les relations entretenues par une correspondance de plus en plus rare, sous l'effet inévitable des six années passées, finissent par toucher à l'indifférence.

Balzac est-il seul désormais ? On peut se le demander, car à ce moment pénible de ses relations avec Mme Hanska, correspond une passe difficile dans ses affections familiales.

Pour expliquer les rapports de Balzac avec les siens, il faut se rappeler que son caractère le portait à composer. Un « colérique Vénus », dit M. E. Caille, va vers les autres avec sympathie. Il distribue largement son affection surtout s'il est tendre et souffre s'il n'est pas payé de retour. Sans doute restait-il un colérique : impulsif, instable, toujours en mouvement. Mais il met dans ses entreprises une douceur de manières et s'il est en outre, large, il devient encore plus conciliant. Il cherche alors à rassembler ses affections dans un vaste mouvement protecteur.

Aussi Balzac était-il, plus qu'un autre, sensible au sentiment de frustration affective des siens.



Les relations de Balzac avec sa sœur Laure offrent un modèle d'affection fraternelle. Tout enfants, ils avaient connu ensemble

la disgrâce d'être relégués par leur mère, chez la femme d'un gendarme, à Saint-Cyr-sur-Loire. L'aîné d'un an, Honoré prenait l'attitude d'un protecteur. Il se précipitait pour l'aider à descendre quelques marches. Rentré dans la maison de famille, rue Nationale, il lui arrivait de se laisser punir pour sa sœur : « N'avoue donc rien, lui disait-il, j'aime à être grondé pour toi. »

Durant leurs années de jeunesse, Laure fut la confidente de ses premières ambitions littéraires. Toute la correspondance de la rue Lesdiguières et de Villeparisis témoigne de leur vive affection. A Laure également seront confiées ses amours. Après le succès merveilleux de Neuchâtel, il éprouve immédiatement le besoin de la tenir au courant, en confidence :

C'est à toi, ma bonne sœur, l'ancienne compagne de nos misères et de nos larmes, que j'ai voulu conter ma joie, afin qu'elle meure au fond de ton souvenir.

Mais quand chacun, dans la vie, a pris son chemin, les sentiments ne s'accordent plus toujours. Surville se révéla jaloux. De plus, il était mécontent de la liberté que prenait trop souvent Balzac de domicilier chez lui des traites dont il n'avait pas assuré le paiement. En octobre 1836, Balzac écrivit à Mme Hanska :

Hier, ma sœur s'est donné pour sa fête le plaisir excessif de me venir voir, car nous ne nous voyons que très peu. Les affaires de son mari vont lentement et sa vie aussi; elle s'écoule dans l'ombre et ses belles forces s'épuisent dans une lutte inconnue, sans gloire. Quel diamant dans la boue! Le plus beau diamant que je sache en France. Pour sa fête, nous avons échangé nos pleurs! Et, la pauvre petite, elle tenait sa montre à la main; elle n'avait que

vingt minutes. Son mari est jaloux de moi. Venir voir son frère en partie fine!

Chose curieuse, si, du côté de Surville, il y avait jalousie, du côté de Balzac, à l'égard de sa sœur, il y eut aussi une sorte de rivalité. Au temps de la littérature alimentaire, anonyme, il avait eu recours à elle pour fournir de la copie. L'éditeur s'était déclaré satisfait. Aussi Balzac ne demandait qu'à voir continuer cette collaboration, surtout lorsque voulant faire du théâtre tenu par lui pour une production secondaire, intéressante seulement pour ses recettes, il constitua des équipes de « nègres » du type Lasailly. Laure finit par prendre cette collaboration au sérieux et songea à faire de la littérature pour son compte, ce qui ne manqua pas d'agacer son frère.

Cependant, Honoré continua à faire appel à son concours. En mars 1842, il lui écrivit :

Si tu pouvais, en t'ingéniant à tes moments perdus, me trouver un sujet dans le genre de celui des jeunes gens pour les jeunes filles en pension et un pour les enfants au-dessus de dix ans, tu me rendrais le garçon le plus heureux du monde.

En 1844, dans une lettre à sa mère, Balzac se plaignit de quelques mauvais procédés de son beau-frère et il ajouta au sujet de sa sœur :

J'aime trop Laure pour l'affliger; elle est malade, en dehors de ces malentendus, et fière de moi, je le crois. Il en résulte néanmoins que je dois aller seul, comme un paria, sans obtenir des miens la moindre entente — je ne dis pas approbation, je ne l'aurai jamais — de mes immenses travaux, de mon but, de mes efforts, ni même du bien que je leur veux, bien positif, et que je leur voudrai toujours; que, peut-être, si je vis, donnerais-je, malgré eux.

En 1846, Balzac sentit de l'hostilité chez Laure :

Ma sœur qui me sait tracassé, occupé, n'est pas venue encore me voir, et il y a quatre mois qu'elle ne m'a vu! Comment croire à de l'affection? Tout créancier qui va chez elle devient intraitable; c'est à confondre l'imagination.

Installé au château de Wierzchownia, Balzac oublia ces déconvenues et reprit avec sa sœur des relations confiantes et affectueuses. En 1842, Laure avait fourni à Balzac l'idée d'une courte nouvelle, *Le Voyage en coucou*. Le journal auquel elle était destinée la refusa comme « un peu trop naturaliste ». Laure la reprit et l'incorpora dans un volume : *Le Compagnon du Foyer*, paru en 1854. Elle réalisa ses goûts littéraires en rédigeant des nouvelles et des « proverbes ».

Puis, après la mort de son frère elle publia, en 1858, pour le défendre « dans sa vie privée », un petit livre : *Balzac, sa vie et ses œuvres*, auquel elle donna cette juste conclusion :

D'immenses succès, de grandes affections firent les joies de sa vie; il eut aussi des afflictions suprêmes. Rien n'est médiocre dans l'âme de celui que Dieu a doué d'exquises sensibilités et d'une haute intelligence.



Le 22 juin 1807, lorsque Honoré fut « interné » au collège de Vendôme, Mme Balzac était enceinte d'un enfant, Henri, qui devait naître le 21 décembre 1807. Toutes les tendresses maternelles furent réservées à « l'enfant de l'amour ». Honoré finit certainement par apprendre la cause de cette préférence. Mais il ne put, avant sa mort, avoir la preuve que révéla seulement

en 1858 le testament de M. de Margonne laissant 200 000 fr. à son fils adultérin.

De son vivant, M. de Margonne avait été taxé d'avarice par Balzac qui, dans les circonstances les plus critiques, en tirait difficilement 20 francs. Mais Henri était mort exactement deux mois avant son père et le legs fut caduc. C'est l'étonnante malchance des Balzac.

Malgré la jalousie instinctive qu'aurait dû provoquer l'attitude de sa mère, Balzac ne manifesta jamais d'animosité contre son demi-frère. Il se montra même serviable dans la mesure de ses moyens. Rien cependant, dans son caractère, n'était séduisant chez son cadet. Balzac, en 1834, en fera ce portrait à Mme Hanska :

J'ai eu bien des chagrins. Mon frère a fait aux îles un mauvais mariage et le pauvre enfant n'a ni esprit, ni énergie, ni talent. Les hommes de volonté sont rares!

C'est pendant les trois années de Villeparisis que Balzac a vu de près son frère; ils partageaient ensemble la vie familiale. Même sans idée préconçue, il ne pouvait avoir de lui une opinion favorable. Il écrit à sa sœur : « Henri, un bijou ou un écervelé, comme tu voudras. Je déclare n'avoir aucun opinion de lui. » Propos justifié, car Honoré lui donnait des leçons.

Balzac se trouvait à Saché, en juin 1832, lorsqu'il apprit par sa mère le mariage d'Henri, tenu pour brillant. Le piquant est qu'il se chargea d'en informer M. de Margonne en passe de devenir grand-père. Il répondit immédiatement :

Ta lettre m'a fait bien plaisir; les nouvelles que tu me donnes sur Henri me comblent de joie. Enfin, si tout cela va bien, en voilà un de moins mal que les deux autres. M. de Margonne n'en sait rien encore, il ne revient que ce soir de Tours; je le lui dirai.

Pauvre garçon! il a pensé à toi et je lui envie le bonheur d'être le premier à te rendre plus heureuse; cela m'a fait cruellement regretter la voie que j'ai prise et de n'être même pas dans le devoir avec toi; mais enfin, j'espère que le jour n'est pas loin où je pourrai, comme lui, te rendre une petite partie de ce que tu as fait pour moi. Pauvre mère! Voilà un événement qui nous donnera du courage à nous deux.

Cette réaction devant l'événement est tout à l'honneur d'Honoré.

La malchance poursuit cependant les Balzac. Peu après son mariage, la femme d'Henri fut ruinée par l'abolition de l'esclavage à l'île Maurice. Au début de 1835, Balzac écrivit à Zulma Carraud :

J'ai eu bien des douleurs. J'en ai eu pour l'argent; ce n'est rien, mais j'en ai eu dans ma famille; mon frère est revenu des Indes, mal marié, sans fortune.

Un mois après :

J'ai de bien cuisants chagrins. Henri est pour nous tous une cause de larmes et de désespoirs.

Zulma lui répond :

J'avais espéré que votre frère, ayant mis la moitié du globe entre lui et sa famille, ne lui donnerait plus de soucis! Quelle fatalité l'a ramené en France. Votre pauvre mère! Comme elle doit pleurer ces caresses folles à ce fils-là.

Grand chagrin à son départ et chagrin plus grand encore d'un pareil retour. Laure écrit à une amie :

Déjà le départ d'Henri lui a coûté la santé, car, depuis ce temps, elle a dépéri d'une manière effrayante, mais cette joie suivie d'in-

quiétudes, dont elle seule a le secret, lui coûtera peut-être la vie. Car, depuis son récent retour, son changement est à désespérer. Vraiment, je vois qu'Henri a le pouvoir de la faire mourir de chagrin, mais que nous, nous n'avons pas celui de la faire vivre.

Etonnante formule pour marquer la place privilégiée d'Henri dans le cœur de sa mère.

Surville procura un emploi à Henri sur un de ses chantiers aux Andelys. Mais impossible d'obtenir de lui un travail régulier. Balzac écrit à Mme Hanska, en juillet 1835 :

Mon frère, incapable en tout point, réduit à la plus profonde détresse, parlait de se brûler la cervelle, au lieu de chercher à prendre un bon parti.

Balzac met tout en œuvre pour opérer un sauvetage. Il assume d'abord la responsabilité d'un parrainage lors de la naissance d'un premier enfant aux Andelys. « J'avais bien juré de n'être jamais parrain, mais mon frère est malheureux, il m'est impossible de refuser. » Cet Honoré II disparaîtra un jour aux Etats-Unis sans laisser de trace; on suppose que, dans sa descendance, figure, sous le nom de Jeanne de Balzac, une actrice qui apparut dans un film américain tiré de *La Peau de Chagrin*. On comprend que la postérité de Balzac cadet ne se soit pas réclamée d'Honoré de Balzac. Par qui l'aurait-elle connu ? Après la mort d'Henri, au cours d'une mission à Mayotte, le curateur aux biens vacants de la Réunion trouva chez lui la grande édition de *La Comédie humaine* qui n'avait même pas été coupée.

Balzac usa de ses relations au ministère de la Marine, dont relevaient les colonies, pour procurer à Henri une situation administrative à la Réunion. Il écrivit à sa mère : « J'ai pensé

à l'avenir d'Henri : j'entame quelque chose qui pourrait le caser convenablement. » Effectivement, grâce à son intervention auprès de l'amiral gouverneur et à une dédicace opportune, Henri fut nommé dessinateur dans les services d'architecture de l'île et arpenteur-juré.

Balzac ne se borna pas à une protection administrative. Il aida son frère pécuniairement, lui toujours si à court d'argent. A sa mère en avril 1844 :

Henri et sa famille sont sans pain; ils en sont réduits à ne manger que du riz. J'ai reçu des lettres navrantes. Je lui ai dit de tirer une lettre de change sur Paris de douze cents francs, afin de lui faire un supplément de cent francs par mois, jusqu'à sa promotion au grade supérieur que j'ai obtenue.

Ces sacrifices venaient s'ajouter à ceux de sa mère qui disposait pour son fils préféré des fonds fournis péniblement par Honoré :

Tes cinq cents francs de décembre dernier ont passé à acquitter la nourriture d'Henri et de sa femme et ses enfants pendant les cinquante jours que s'est prolongée l'attente de son départ.

Cette contribution des Balzac ne suffit pas, hélas! à renflouer Henri. Sa mère avait engagé pour lui toutes ses ressources disponibles et au-delà. Honoré écrit à Mme Hanska :

Ma mère agit dans une bonne intention et commet des folies qui en France la déconsidèrent. Me voilà occupé, moi si chargé, de faire l'éducation de ma mère, de la tenir en bride.

On comprend cette réflexion à Laure : « Là est la plaie incurable. »



Une fois seulement, un an avant sa mort, de Wierzychownia, Balzac laissa échapper devant cette mère si souvent inconsciente la rancœur accumulée depuis quarante ans :

Je ne te demande certes pas de feindre des sentiments que tu n'aurais pas, car Dieu et toi savez bien que tu ne m'as pas étouffé de caresses ni de tendresses depuis que je suis au monde. Et tu as bien fait, car si tu m'avais aimé comme tu as aimé Henri, je serais sans doute où il est, et dans ce sens, tu as été une bonne mère pour moi.

Mots affreux qui percent comme une flèche le cœur d'une mère. Mais on les a trop exclusivement cités; de plus, Mme Balzac n'était pas une mère normale. Son caractère difficile, son insatisfaction, son humeur changeante rendaient à son entourage la vie difficile. Beaucoup plus jeune que son mari, légère et frivole, ses enfants l'étonnaient. Elle n'aima qu'Henri, celui qu'elle eut de l'amour et se ruina pour lui. Dévorée de soucis et d'ennuis, elle fut un poids pour ses autres enfants.

Mais Balzac l'aima. Eût-elle été une mère indigne, il l'aurait aimée aussi, puisqu'il était fils et tendre, compréhensif, humain. Il lui a témoigné une affection qui, dans l'ensemble, répondait sur un mode généreux aux procédés qui avaient assombri son enfance, une affection qui n'excluait pas cependant la lucidité. Au milieu de ses travaux et de ses difficultés financières, il ne cessa de penser à sa mère dont restait en suspens le règlement des avances, faites en 1828, à son imprimerie.

D'Angoulême, Balzac écrit à sa sœur en juillet 1832 :

Ma pauvre mère si tu savais comme mon cœur saigne de

la savoir malade et peu fortunée! Il faut tout cela pour me donner ce courage infernal qui me fait travailler. Mais un jour de grand bonheur et de gloire lui payera tout cela. Seulement, elle a une imagination comme la mienne; et, par instants, elle ne voit que la misère et les difficultés comme, en d'autres, elle ne voit que le triomphe. Je l'excuse bien, va, et je l'aime aujourd'hui mieux que jamais. Dis-le-lui bien, ma bonne Laure, et en t'écrivant ces lignes j'ai des larmes dans les yeux; ce sont des larmes de tendresse et de désespoir, car je sens l'avenir et je voudrais bien que cette bonne mère dévouée pût venir avec moi jusqu'au jour où nous aurons tous triomphé.

Deux ans après, fin 1834, ce sont les mêmes consolations mais encore des « rêves » qui, durant dix-huit ans encore, se refuseront à devenir réalités. Il écrit à sa mère :

Prends bien soin de ta santé; rien ne m'est plus cher au monde. Je donnerai la moitié de mon sang pour te rendre la santé, et je garderai l'autre à ton service. Ma mère, le jour où nous serons tous heureux par moi s'avance avec rapidité. Je commence à recueillir le fruit des sacrifices que j'ai faits cette année à un avenir plus complet. Encore quelques mois seulement, et je t'apporterai la vie heureuse, la vie sans soucis dont tu as besoin. Tu auras tout ce que tu désires; nos petites vanités ne seront pas moins satisfaites que les ambitions du cœur... Si tu avais besoin de quoi que ce soit, dis-le-moi, mère. Quand je me passe mes fantaisies, ce n'est pas pour que tu ne satisfasses pas les tiennes.

La correspondance de Balzac jusqu'à sa mort présente bien des exemples analogues mais, de temps à autre, surviennent les crises d'argent qui empoisonnent ses affections.

L'une des plus graves fut provoquée par le long séjour en France d'Henri et de sa femme, suivi de la naissance d'un

enfant. Mme de Balzac, pour assister ces malheureux, épuisa ses dernières ressources.

Les emprunts qui pèsent sur ma maison ont atteint sa valeur... Tout ce que j'avais de précieux est au mont-de-piété; je suis enfin arrivée au moment où il faut que je te dise : mon fils, du pain.

Balzac répondit aussitôt :

Ici tu auras la chambre d'un fils à qui la moindre de tes paroles remue en ce moment les entrailles. Viens le plus tôt possible. Je te serre contre mon cœur et voudrais être plus vieux d'un an, car ne t'inquiète pas de moi, il y a la plus grande sécurité pour mon avenir.

Balzac pourtant venait à peine d'être durement éprouvé par la déconfiture de la *Chronique de Paris*, et se débattait au milieu des difficultés provoquées par la faillite Werdet qui aurait pu l'envoyer en prison pour dettes.

Fin 1840, Balzac donne à sa mère l'hospitalité dans sa petite maison de la rue Basse à Passy. L'invitation a été transmise par Laure à qui il écrit :

Si ma mère le veut, elle sera très heureuse, mais dis-lui bien qu'il faut se prêter au bonheur et ne jamais l'effaroucher. Elle aura pour elle seule cent francs par mois, une personne auprès d'elle, Mme de Brugnol, et une servante. Elle sera soignée comme elle le voudra. Sa chambre est aussi élégante que je sais les faire. Elle a un tapis de Perse que j'avais rue Cassini dans la mienne. Obtiens d'elle de ne pas faire la moindre résistance à ce que je veux demander pour sa toilette; il me serait pénible de la voir mal mise et l'argent ne manquera pas pour sa toilette. Je ne veux pas qu'elle soit autrement qu'elle doit être.



BALZAC VERS 1840 (pastel de J.-A. Gérard-Saintes)



Pour un écrivain surchargé de travail et à qui étaient si nécessaires le calme et le silence, cette cohabitation présentait de graves inconvénients. Elle dura cependant sept à huit mois, ce qui était déjà une merveille de patience. En juillet 1841, Balzac écrivit à Mme Hanska :

J'ai pris avec moi, ici, ma mère, qui est une grande charge, et qui me fait désirer bien vivement de me tirer d'affaire, pour la caser dans un chez-elle, car elle est d'une humeur inégale qui rendrait fou un homme qui ne serait pas déjà susceptible de l'être par la multiplicité de ses idées, de ses travaux et de ses ennuis.

Les caractères évoluent, mais souvent les défauts ne font que s'aggraver avec l'âge. Vingt ans auparavant, à Villeparisis, en 1821, même pour écrire des romans-feuilletons d'une plume rapide, Balzac avait dû quitter la maison paternelle. Il écrivait alors à Laure :

La nature entoure toujours les roses d'épines et les plaisirs d'une foule de chagrins. Maman suit l'exemple de la nature. Elle est mas-sacrante pendant cinq heures, et gaie, affable un moment... Je plains beaucoup ma chère maman de cela et de sa maladie; et il n'y a personne au monde pour le lui dire. Elle serait la plus malheureuse des femmes si elle soupçonnait que, croyant tout faire pour le bonheur de ce qui l'entoure, elle ne fait rien. Maman croit qu'un sacrifice pécuniaire vaut plus qu'un siècle de bonne humeur.

En juillet 1841, la séparation survint d'un commun accord, pour incompatibilité d'humeur. Balzac reçut de sa mère cette lettre d'adieu :

Quand j'ai consenti, mon cher Honoré, à vivre chez toi, j'ai cru que je pourrais y être heureuse. J'ai bientôt reconnu que je ne pourrais supporter les tourments et les orages journaliers de ta vie; cepen-

dant j'ai patienté tant que j'ai cru souffrir seule. Lorsque je me suis aperçue par tes froideurs que ma présence était tolérée comme une nécessité, et que loin de t'être agréable, j'étais bien près de te déplaire, ma position a été plus pénible encore. Cette situation m'a fait trouver des mots qui t'ont fait de la peine. De cet instant j'ai pris la résolution de quitter ta maison. Les gens âgés ne vont sans doute pas avec la jeunesse! Je veux croire que j'ai été gauche et maladroite, puisque mes efforts ne m'ont pas été comptés, et que tout ce que j'ai fait dans l'espérance d'être agréable et utile n'a pas été aperçu. J'aime mieux croire à ma maladresse que de te croire des torts.

Balzac prit l'engagement, après cette séparation, de servir à sa mère une pension mensuelle de 150 fr., somme qui, à l'époque, permettait de vivre décemment. Mais il n'en fit pas toujours cependant les règlements avec une parfaite régularité.

Mme Hanska reçut l'écho des récriminations qui s'ensuivirent en octobre 1842 :

Mme de Berny a été ma mère et Dieu, en me la retirant, m'a bien frappé, car si vous saviez ce qu'est ma mère. C'est à la fois un monstre et une monstruosité. Dans ce moment, elle est en train de tuer ma sœur, après avoir tué ma pauvre Laurence et ma grand-mère. Elle me hait pour bien des raisons; elle me haïssait avant que je fusse né... J'ai failli rompre avec ma mère; ce serait une nécessité. J'aime mieux continuer à souffrir. C'est une plaie que rien ne peut guérir. Nous l'avons cru folle. Nous avons consulté le médecin (docteur Nacquart) qui est son ami depuis trente-trois ans, et il nous a répondu : « Hélas! elle n'est pas folle, elle est méchante! » En 1822, mon père m'a dit que je n'aurais pas dans la vie de plus cruelle ennemie que ma mère; Mme de Berny m'avait dit de ne jamais la voir. Mais ma mère s'est ruinée sans avoir jamais voulu prendre mes conseils, je lui dois du pain et tant que je ne le lui aurai pas assuré, je ne puis pas secouer les lois sociales

et naturelles, quoiqu'elle ait tout rompu. Voilà, dans tous mes malheurs le plus grand. Elle ne nous pardonne pas ses fautes.

Pendant les années 1843-1846, avec le concours de son avoué Gavault, puis de M. Fessart, Balzac procéda à un apurement de sa situation, pour devenir, en Ukraine, un mari présentable. Ces tractations ressuscitèrent des souvenirs pénibles. Cela commença par une irritation puis tout le passé remonta à la surface, d'où la lettre du 2 janvier 1846 qu'on a tant reprochée à son auteur mais qui, pour être comprise, doit être replacée dans l'atmosphère où elle fut écrite :

Je suis revenu (de rendre mes devoirs de nouvel an) dans le plus profond désespoir. Je n'ai jamais eu de mère; aujourd'hui, l'ennemie s'est déclarée. Je ne t'ai jamais dévoilé cette plaie; elle était trop horrible et il faut la voir pour le croire. Aussitôt que j'ai été mis au monde, j'ai été envoyé en nourrice chez un gendarme, et j'y suis resté jusqu'à l'âge de quatre ans. De quatre ans à six ans j'étais en demi-pension et à six ans et demi, j'ai été envoyé à Vendôme. J'y suis resté jusqu'à quatorze ans, en 1813, n'ayant vu que deux fois ma mère. De quatre à six ans, je la voyais les dimanches... Quand elle m'a pris chez elle, elle m'a rendu la vie si dure que, à dix-huit ans, je quittais la maison paternelle et j'étais dans un grenier, rue Lesdiguières, y menant la vie que j'ai décrite dans *La Peau de Chagrin*. J'ai donc été, moi et Laurence, l'objet de sa haine. Elle a tué Laurence, mais moi je vis, et elle a vu mon adoration pour elle se changer en crainte, la crainte en indifférence; et aujourd'hui, elle en est arrivée à me calomnier. Je suis plus fort que la calomnie.

Ce n'est pas la méchanceté qui s'exprime ici, c'est plutôt le désespoir, celui de l'amour filial méconnu.

Du reste, les transactions de ce moment montrent que ce n'est pas Balzac qui ruina sa mère. Les spéculations de bourse de

son père, les dots et trousseaux de ses sœurs, une mauvaise gestion, les trous énormes creusés pour Henri amenuisèrent progressivement son patrimoine. Balzac ne porte donc pas la responsabilité des « fatales erreurs » de sa mère. Mais de ses quatre enfants il était le seul à gagner quelque argent, le seul à qui elle pouvait en demander. S'il n'a pas tenu qu'à lui de se libérer, il faut reconnaître que parmi ses multiples engagements il n'a jamais oublié ceux qu'il avait souscrits envers sa mère.

En attendant que par des morts successives le destin, à sa manière aveugle, procède à l'apurement général, c'est vers son fils Honoré que Mme Balzac se retourna. Elle lui dit :

Maintenant, me voici arrivée à mes soixante-neuf ans, et les dernières années que je viens de passer ont été si remplies d'amertume et de douleurs que je ne puis plus vivre ainsi. Honoré, il me faut ma tranquillité sous peine de parricide, je te le dis dans toute la vérité de mon cœur.

Désormais, les rapports entre la mère et le fils prirent le caractère normal de l'affection familiale. Cette maison de la rue Fortunée, si amoureusement préparée, où Honoré n'entrera que pour mourir, c'est sa mère qui l'occupe pendant deux ans, jouissant enfin du calme auquel elle avait toujours aspiré.

CHAPITRE V

LE TOURNANT DE SA VIE

A peine installé rue Basse, le 30 septembre 1841, Balzac subit une commotion qui rappelle celle attribuée à une lettre précédente, lors du « coup de sang » de Saché. Après un silence obstiné de plusieurs mois, Mme Hanska lui fait parvenir une lettre par l'intermédiaire insolite de l'éditeur Souverain. Nous en ignorons le contenu mais Balzac nous renseigne sur l'effet produit :

Rien au monde ne m'a fait une impression comparable à celle de votre petite lettre que m'a remise mon libraire; j'en ai été plus que souffrant, malade pendant deux jours. Je viens d'avoir une espèce de congestion à la tête, qui en a été vraisemblablement le résultat.

La mort du comte Hanski crée trois mois après une situation dont Balzac est bouleversé. De celle qui, à Genève, avait été, en 1833, consacrée « l'épouse d'âme et de cœur », il aspire à faire sa femme. Là où l'intérêt avait pu d'abord être déterminant, se déchaîne une passion furieuse, un amour devant lequel s'efface toute autre considération. Balzac inspire une profonde pitié par les souffrances d'un dernier amour qu'il dénonce « strangulatoire ». Désormais, à l'arrière-plan des maladies, se profile l'appar-

rition maléfique de la comtesse Hanska. Au terme de cette étude, sera vérifié le bien-fondé de l'accusation de Bernard Guyon : « Balzac a été tué par l'amour. »

C'est le 5 janvier 1842 que Balzac reçoit la « lettre cachetée en noir » qui exonère désormais une âme pieuse des remords. La réponse était délicate. Balzac sut s'en acquitter avec honneur et dignité.

Chère adorée, quoique cet événement me fasse atteindre à ce que je désire ardemment depuis dix ans bientôt, je puis, devant vous et Dieu, me rendre cette justice que je n'ai jamais eu dans mon cœur autre chose qu'une soumission complète, et que je n'ai point souillé, dans mes plus cruels moments, mon âme de vœux mauvais.

Par un singulier concours de circonstances, six jours après, le 11 janvier, Balzac reçoit un autre choc dont Mme Hanska n'est plus la cause mais l'occasion. Un journal parisien a annoncé la mort d'une « comtesse Krosnowska en Volhynie ». Aussitôt Balzac exprime « quel coup profond l'a atteint ». Les imprimeurs parisiens commettent tant d'erreurs dans les noms russes et polonais :

Je n'ai pu retenir un cri; un mouvement nerveux m'a fait rejeter mon déjeuner; je me suis trouvé mal et l'on m'a porté dans mon lit où j'ai eu, depuis deux jours, une fièvre nerveuse qui vient de se calmer.

Bien que « tout démontre l'absurdité de cette nouvelle », il demande une prompte réponse qui le rassure.

Cet incident liquidé, Balzac reprend sa correspondance avec « le bon génie de sa vie, sa force et son courage ». Il dresse en pied son portrait, en janvier 1842, sans trop le flatter :

Ma santé a résisté à tout cela (difficultés littéraires et financières).

Je n'ai que quelques cheveux blancs épars, et l'étude m'a conservé, sauf l'embonpoint qui revient à l'homme toujours assis. Je ne crois pas avoir changé depuis Vienne, et j'ai le cœur si jeune que le corps s'est maintenu sous la rigidité monacale de mon existence. Enfin j'ai encore quinze ans de quasi-jeunesse, comme vous, chère, et je donnerais bien en ce moment dix ans de ma vieillesse pour hâter l'heure où nous nous reverrons.

Ce portrait, certes, n'appelle peut-être pas tout à fait assez les « adorables plaisirs de l'amour », comme il disait à Genève. Il évoque donc d'autres perspectives capables de tenter une aristocrate, frottée de littérature :

Nous voyant tous deux à Paris, heureux, ayant un salon semblable à celui de Gérard (le peintre), moi, dominant à la Chambre, et vous, une des reines de ce Paris, si difficile à fixer.

Ces perspectives le grisent. Dès les premiers moments, il passe par une période de transition délicieuse :

Mon cerveau s'est détendu. Ma croyance au bonheur, à une tranquillité prochaine, à d'autres destinées, en enlevant tout mal, a enlevé pour un moment, je l'espère, l'énergie, la résistance. Voici vingt jours que je dors tous les jours quatorze heures et que ma tête se refuse à tout travail d'esprit. Mon intelligence sommeille, tandis que mon cœur existe par toutes ses fibres, et que je vis de la vie que j'aurai dans un an, par avance. Une puissance mystérieuse me jette malgré moi dans le bonheur. On s'empare si avidement de ce qu'on a, pendant des années, désiré.

Son euphorie tombe vite devant l'indifférence complète de Mme Hanska. Jusqu'à ce qu'il ait obtenu l'autorisation de se rendre à Saint-Pétersbourg, en juillet 1843, ce sont alors, pendant

dix-huit mois, des alternatives d'espoir et de désespoir qui compromettent à la fois son travail et sa santé.

En avril 1842 :

Maintenant, ma vie est monotone et sans accidents. A force de me manier comme un cheval, j'ai fini par reprendre l'habitude si pénible de me coucher à sept heures, après mon dîner, et de me lever à trois heures du matin, et, depuis quelques jours, le café aidant, cet autre cruel moyen, j'ai retrouvé quelque peu d'aptitude au travail, je n'ose dire du talent, car je ne me sens plus d'agilité dans la pensée, ni de rapidité dans la conception. Je ne vois plus de fraîcheur dans les images, ni de réflexions neuves dans la trame de mon œuvre. La nécessité me pousse et j'obéis... La plupart du temps, je ne me soigne pas corporellement, je n'ai ni le temps de me baigner, ni de m'habiller, ni de me raser... Je ne crois pas que j'atteigne à l'année prochaine sans quelque catastrophe de fortune ou de santé. Je ne puis plus soutenir cette lutte tout seul, après quinze ans de constants travaux. Créer, toujours créer! Dieu n'a créé que pendant six jours. Aussi, mes dettes payées, vivre dans un coin, Russie ou France, sans entendre parler de quoi que ce soit, en compagnie d'un amour comme le vôtre, est une idée que je caresse beaucoup plus que celle des grandeurs que vous me reprochiez...

Il ajoute, un peu plus tard :

J'ai peur de n'être plus qu'un sac vide quand le bonheur m'arrivera.

Dans cette lutte, la maladie arrivera en effet avant le bonheur. L'interdiction de *Vautrin*, provoquée par une mascarade politique de Frédéric Lemaître, a déterminé une profonde dépression, dans laquelle il a vu surtout une « névralgie cérébrale ». En avril 1842, il éprouve à nouveau « quelques ressentiments de névralgie dans la tête, par suite d'une pauvre dent

qui se gâte, et peut-être aussi à cause des effroyables tourments que *Quinola* m'a donnés ». Ce fut un échec complet à l'Odéon.

Ses digestions sont devenues laborieuses. Il expose, en octobre, par quels moyens il a obtenu une amélioration :

J'ai redoublé de sobriété pour ne pas me laisser gagner par un embonpoint gênant; je me mesure ma nourriture et me suis retranché les trois quarts du pain; je fais beaucoup d'exercice à pied, et j'ai trouvé de grands avantages à cette méthode; l'esprit a retrouvé de l'agilité, le corps aussi; je souffre un peu, car il faut remettre les organes en de justes bornes; mais, par ce moyen, mes horribles douleurs d'estomac ont cessé; je ne souffre plus par là et c'était devenu intolérable.

L'amélioration n'est pas durable. Balzac écrit le 23 janvier :

Le café que je prends en doses démesurées, m'a rendu mes affreuses douleurs d'estomac; mais il est impossible de travailler sans café.

Un autre grave souci survient. En juin 1839, il avait dit : « Je commence à avoir mal aux yeux et cela me fait assez de chagrin; mais je vais cesser mes travaux de nuit. » Il n'en fut rien. Mais en novembre 1842, Balzac est de nouveau inquiet : « Je me fatigue beaucoup; j'ai dans les petits nerfs des paupières des tressaillements continuels qui m'affectent beaucoup, car j'y vois l'avant-coureur de quelque maladie nerveuse. » Pressentiment justifié. Le lendemain exactement, il tombait malade.

Il écrit, le 5 décembre :

Du 21 novembre au 15 décembre, tout ce temps a été pris par la maladie. J'ai été saisi d'une horrible fièvre nerveuse occasionnée par des ennuis, par des manques de paroles en fait d'argent, et aussi par des travaux excessifs. Enfin, me voilà hors d'affaire,

mais plein de sangsues, de purgations, et, dans trois ou quatre jours, selon M. Nacquart, je n'aurai jamais joui d'une si bonne santé. Il a trouvé les gros vaisseaux du cœur un peu engorgés, et le fait est que j'avais des étourdissements continuels et le teint à l'état inflammatoire. D'ici au dix, j'aurai repris mes travaux... Quatorze jours au lit, sans rien faire, moi qui suis d'une activité sans égale. » Le surlendemain, il peut ajouter : « Je vais beaucoup mieux et, selon M. Nacquart, je suis en état de santé pour longtemps. J'en ai besoin. *La santé est mon unique capital.*

Pour la première fois, le cœur a été mis directement en cause par son médecin. Retenons cette date : novembre 1842.

Si le bon médecin sait donner confiance à son malade il ne pouvait cependant rien sur Mme Hanska dont dépendait pourtant en partie la santé de Balzac.

Dès le 19 décembre, ses plaintes reprennent :

Je me suis réveillé malade, douteur, énervé, sans force. Il est trois heures après-midi; voilà quatre heures que je me suis abîmé dans mes ruines, et, que ce que je trouve de plus salubre, c'est de vous raconter cette mélancolie presque physique. Elle vient peut-être de mes efforts d'hier, car, pendant trois heures, j'étais à Genève, j'entendais la voix, je sentais le parfum, je voyais les yeux, j'ai eu, enfin, une de ces hallucinations qui épuisent les forces de l'âme et du corps. Ma sœur me trouve jeune, mais elle ne sait pas à quel point je le suis. J'aime avec encore plus d'ardeur juvénile qu'à Genève, qu'à Vienne... O ma vie, ma chère vie, la fleur de mon âme et de mes jours, que je sois pour vous ce que vous êtes pour moi et je suis content! Je voudrais le bien savoir et je n'aurais plus alors ni désespoir, ni espoir; je vivrais, par avance, de ma vie heureuse, et je n'aurais plus de soucis, en fûssé-je accablé!

Il continue le lendemain :

J'ai eu bien de la peine à me remettre à l'ouvrage, mais j'y suis,

et j'y suis par l'étreinte perpétuelle et de plus en plus féroce de ma femme : la nécessité. Quand serai-je veuf?... Il faut inventer quelque chose qui ressemble à de l'esprit. Paris vit de cervelles frites.

Des tourments physiques viennent s'ajouter à ses peines. Cela avait commencé, en décembre, avec ses dents qui, depuis la rue Lesdiguières, n'avaient guère fait parler d'elles. Il écrit :

Hier, je suis allé chez le fameux dentiste Brewster et il faut prendre un parti sur mes dents. Il y a à m'en arracher trois et à en plomber deux. C'est affreux; je suis dans une fièvre en pensant à cela. Je suis lâche contre le davier et me voici, pendant trois jours de suite, pris par la bouche; je tremble tant que je ne sais à qui ni à quoi demander du courage. Je me figurerai que vous me regardez. Voici le grand événement du moment.

La lâcheté devant le davier a dû continuer, car ses douleurs reviennent en mars :

J'ai eu bien de la peine à faire *La Muse du Département*, et cela est dû à mes horribles souffrances. Je crois qu'elles étaient causées par un coup d'air perçu sur la tête et qui a affecté les dents, car tout tombe sur les parties faibles.

Il s'obstine à ne pas retourner chez le dentiste. Cependant, il peut écrire le 7 avril :

Mes affreux maux de dents ont cessé. J'ai tenu bon. Je conserve mes pauvres dents.

A une femme jalouse il doit des justifications. Il a dû reconnaître les maîtresses qui ont comblé la lacune d'après Vienne, mais maintenant, il est un modèle de sagesse.

Avant ces trois ans, je puis dire, comme Voltaire, que je n'ai

pas fait douze sottises, et je vous le dis le cœur très serré. Le certificat de ceci est sur ma figure. A quarante-quatre ans, après dix-huit ans de travail à tuer un hercule, j'étonne M. Nacquart lui-même et j'ai l'aspect d'un homme de trente ans, par certains jours de toilette, n'était ma corpulence que je combats par des courses obstinées aux imprimeries.

En février 1843, Balzac a son troisième accident de voiture :

En allant affranchir ma dernière lettre, il m'est arrivé un accident qui aurait pu me tuer; je suis tombé du haut du cabriolet de place qui m'amenait, en croyant avoir le pied sur le marchepied. Je suis tombé en présentant le coude droit, et l'on m'a relevé pâle comme la mort. Mais ma sœur m'a fait boire un verre d'eau des Carmes et tout a été dit. Voici dix à douze jours de passés, et je ne me sens aucune douleur. J'ai donné si peu d'attention à cela que je n'en ai même pas parlé à mon docteur, et je ne le vous rapporte que parce que je vous dis tout. N'en ayez nul souci.

A partir du moment, en mai, où Balzac peut considérer que la voie de la Russie lui est ouverte, toutes ses pensées, toute son activité, convergent vers ce départ. Il veille à ce que sa santé ne lui apporte pas d'obstacle :

De chez moi chez vous, la route sera pavée de bonheurs. Enfin je veux être tout à ma joie, sans obligations... Quelle sensation de trouver toute une vie heureuse, sans entraves! Oh! ma santé, me suis-je dit, qu'elle ne soit pas altérée. Elle l'est un peu de mes derniers travaux. J'ai le feu dans la tête!... Le café ne m'excite plus assez; j'ai pris depuis quelques jours une bouteille de vin de Bordeaux à mon dîner et, dans quelques jours, il faudra y substituer le vin de Porto. Il n'y a pas à dire, il faut, comme la Malibran qui se faisait verser du vin de Madère pour arriver à la fin de l'opéra, il faut que je m'en tire à mon honneur et il faut avoir mon argent.

La date de son départ est subordonnée à la publication de *David Séchard* et de *Esther*. Son imprimeur est à Lagny et, durant tout le mois de juin, ce sont des allées et venues continuelles.

L'inanité de mon cerveau, en contraste avec mon excessif désir de finir ces deux ouvrages, est quelque chose d'affreux. J'ai éprouvé cela souvent, mais jamais dans les circonstances où je me trouve. Et il faut en finir!... Ces cent feuillets à faire me valent, au dernier, huit mille francs, et mon argent est au bout de ce travail. Eh bien, le cerveau fatigué n'obéit à rien; il se couche comme un cheval fourbu, qui se laisse tuer plutôt que de se lever. La nature est impitoyable... Dieu veuille que j'aie la santé, car, de ce côté, les doutes commencent... Ma fatigue dépasse tout ce que vous pouvez imaginer; je suis un corps presque mort, mais un corps voyageur.

En effet, le voyage se prépare. Balzac a arrêté sa place sur un vapeur qui partira de Dunkerque directement pour Saint-Pétersbourg où il arrivera le 29 juillet : « Ce sera juillet qui sera ma fête et le commencement d'une nouvelle vie pour moi. »



Le séjour de Balzac dans la capitale de l'Empire russe se prolongea deux mois, jusqu'en octobre. De même que les peuples heureux n'ont pas d'histoire, les amants comblés ne font pas parler d'eux. Eve et Honoré, libérés de toutes obligations mondaines, se consacrent entièrement l'un à l'autre. La correspondance se limite à quelques billets hâtifs, chargés de bonheur : « Comment voulez-vous que j'aie mal ? Je ne vais mal que lorsque le monde est

l'étranger. J'ai vu, le 5, le docteur qui est venu dîner avec moi. Consultation faite, j'ai l'arachnitis, c'est-à-dire l'inflammation constante de l'arachnoïde ou réseau de nerfs qui servent d'enveloppe au cerveau. C'est à la fois nerveux et sanguin. Le docteur attribue ceci aux contrariétés et aux sensations extrêmes qui ont suivi mes excessifs travaux. Il me permet d'aller chercher ma malle au Havre, mais il me demande un mois de traitement. D'ailleurs, il ne voit rien d'absolument dangereux et me promet de me rendre à mes occupations. Vous voyez le résultat du chagrin, aussi ne vous en parlerai-je point. N'ayez aucune alarme; le traitement consiste en de fortes applications de sangsues et en remèdes adoucissants contre la névrose. L'organe qui m'est si nécessaire n'est pas attaqué; mais les souffrances sont arrivées à un tel degré que tout mouvement, même celui que cause la digestion, me cause les atroces douleurs dont je me suis plaint à propos du coup de soleil reçu pendant la revue. Je vous en ai beaucoup caché; mais elles ne me quittaient guère. En quittant la frontière russe, le mal est devenu constant, peut-être à cause des fatigues et des privations du voyage. Le froid m'avait fait beaucoup de bien de Pétersbourg à Taurogen. La contention que j'ai eue à regarder les collections de Dresde a empiré les douleurs, et, à partir de Leipzig, elles n'ont fait que croître et embellir. La journée de Mayence à Cologne, passée au milieu des beaux paysages des bords du Rhin, les continuels changements à vue de ces décorations d'opéras, la beauté du jour, qui était un jour d'été, m'a fait du bien; mais de Cologne à Aix-la-Chapelle, malgré la magnificence du pays, d'Aix à Liège, qui vaut la Suisse, les douleurs un peu tempérées par un long bain à Mayence, m'ont repris. J'ai voulu voir la Belgique en quatre jours : ces courses multipliées, la multitude d'objets d'arts, de monuments, de villes, a redoublé l'intensité de la maladie, et alors mes craintes ont été assez vives pour me faire aller d'une traite à Paris. Ce dernier effort a mis le comble à la gravité de l'inflammation. Mais les lumières du docteur et les soins du logis étaient là.

Cependant, Balzac a pu faire le voyage du Havre du 10 au





EVE DE BALZAC. FIN 1850 (aquarelle de Jean G.)

12 novembre. Il pose chez David d'Angers pour son buste et dîne chez des amis, avant de se coucher à minuit.

Chose étrange, écrit-il le 13, l'inflammation de mon arachnoïde a tellement diminué d'intensité que je ne sens plus de douleurs. Il est vrai que Mme de Brugnol (sa servante-maîtresse) m'a mis à un régime de trois livres d'excellent raisin de Fontainebleau et de six poires exquises par jour, et que les fruits ont porté leurs fruits.

Il confirme, le 15 : « Le courage et la fermeté me reviennent, à mesure que les douleurs arachnitiques se calment. » Il confirme le 16 et le 17 :

Je vais tout à fait bien... Je ne fais que me soigner pour pouvoir travailler avec ardeur. Je me lève à dix heures et me couche à dix heures; je flâne, je me prépare à donner l'assaut au drame et aux deux romans. Tout décembre ne sera qu'une nuit passée à travailler.

Mais le journal *La Presse* reproduit un article de l'*Indépendance belge*, nettement diffamatoire, sous le titre : *M. de Balzac et les fausses lettres de change*. Balzac explique à Mme Hanska : « L'article de *La Presse* est un puff calomnieux qui se réduit à l'arrestation d'un faussaire dans l'hôtel où j'étais à Bruxelles. » Un coup ne lui en a pas moins été porté, aggravé par la malignité de certains journaux parisiens. Il écrit, le 19 novembre : « J'ai mis quinze sangsues car le docteur m'a trouvé plus mal, et j'étais hier de l'avis du docteur. » Il ajoute, le mardi 21 :

Je vais un peu mieux, mais il faudra recommencer les sangsues vendredi prochain, car, de temps en temps, l'inflammation reprend; mais il n'y a rien de dangereux. Je vais poser chez David et dîner chez Hetzel.

Enfin, le 3 décembre, ce sont de meilleures nouvelles :

Je vous ai écrit quelques lignes tout au plus par jour, car j'ai été sous la main d'Esculape-Nacquart. Il m'a fallu mettre deux fois les sangsues et me purger deux fois. Toute cette cure a pris du temps, et je ne suis vraiment bien que de ce matin. Maintenant, tous les symptômes et toutes les douleurs ont cessé; je ne me suis jamais mieux porté et j'ai perdu des années. J'ai, je crois, le même avantage que vous possédez à un si haut degré, de mettre dix années dans votre talon, pour me servir d'une expression populaire, due à Ninon... Il a donc fallu tout un mois pour recouvrer la santé, débarrasser le cerveau de son inflammation tout extérieure et reprendre les habitudes studieuses, car, de ce matin, je me suis levé à cinq heures et demie; demain, je me lèverai à cinq heures, et après-demain à quatre, jusqu'à ce que je puisse me lever régulièrement à deux heures et demie.

Cependant, la réalisation de ce programme de travail s'avère difficile. Le 14 décembre, il écrit :

Les trois ou quatre nuits que je viens de passer en me remettant à l'ouvrage m'ont si fatigué, que j'en ai honte. « Vieillirais-je ? » est une question qui m'importune, et peut-être cette fatigue n'est-elle qu'un peu de rouille attachée à l'instrument de fer appelé cerveau, dont je me sers, et qui s'y sera mise pendant ces délicieux deux mois, et les trois mois de flâneries. Quant aux facultés, Hippocrate-Nacquart a eu raison; elles n'ont jamais été si brillantes. Je le sens; des repos de quelques mois sont le fard de l'imagination.

Bientôt, ce sont des rechutes. Il a eu bien des déceptions du côté de ses éditeurs. Il écrit, le mercredi 2 décembre :

Tout ce qui m'est arrivé, ma chérie, a déterminé une petite révolution; je suis indisposé et non malade depuis lundi. Mais, ce matin, je vais mieux. Il est bien bizarre que chez moi toutes les

émotions fortes me frappent au plexus solaire, et réagissent sur les intestins et sur le cerveau. Mardi, j'ai souffert de la tête comme j'en souffrais quelquefois à Pétersbourg, et j'ai eu la colique, comme si j'avais bu la Néva. J'ai dans ce moment un peu de fatigue, mais la volonté s'est dressée en pied et je vais me mettre ce matin à l'ouvrage. J'ai une espèce de rage froide d'indignation (contre les critiques), qui va me faire écrire *Modeste* avec promptitude. Il me tarde de donner cette preuve de mon retour.

Mais les choses ne vont pas au gré de ses désirs. Dès le 28, il constate :

Les mauvaises nouvelles pleuvent (éditeurs et créanciers)... Aussi, je dois, malgré tous nos beaux dires de Pétersbourg, travailler comme je travaillais à Lagny, car je ne puis rien avoir que de cette mine appelée un encrier. Malheureusement, tout ce que je puis faire est de me lever à trois heures du matin. A la moindre fatigue les réseaux de l'arachnoïde deviennent douloureux. Je remplacerai par la constance dans le travail, par l'égalité du travail, cette furia onorattissima qui faisait des miracles.

Un peu d'espoir le 30 :

J'éprouve beaucoup de mieux de dormir deux heures de plus, neuf heures au lieu de sept. Je crois que cette méthode me permettra de travailler fructueusement pendant dix à onze heures.

Cet espoir est encore déçu. Les réunions familiales du 1^{er} janvier lui ont été funestes. Il écrit le 2 janvier 1844 :

La journée n'a pas si bien fini hier qu'elle a commencé; le temps est devenu pluvieux; j'ai eu des douleurs à la tête; j'ai voulu sortir quand le bon sens me disait de me mettre au lit... Je suis allé dîner en famille. Mon mal a redoublé; je m'en ressens encore ce matin. M'étant couché tard, plus tard que mon heure, il s'ensuit que j'ai la migraine. Je travaille néanmoins.

Mais il ne peut apporter à ce travail la régularité espérée. Du 11 janvier :

J'ai dîné hier chez Gavault (son conseil juridique), mais j'ai tant dormi cette nuit qu'il est sept heures et que je viens de me lever. J'ai dormi dix heures sans entendre mon réveil. J'ai néanmoins pris mon café à cinq heures du matin, mais j'ai cru ne dormir qu'un instant et j'ai dormi deux heures. Ceci accuse une grande fatigue.

Le travail reprend modérément. Du 20 janvier :

J'ai, je crois, un peu abusé de mes forces, et trouvant mon cerveau vidé, je suis allé me promener aujourd'hui.

Le lendemain, dimanche, il n'a pas plus d'entrain :

Il est cinq heures du matin; je ne me sens pas disposé à travailler... Je suis là devant mon papier, depuis une heure, sans rien trouver. Cela m'est arrivé souvent, et c'est affreux. Aussi, vous le voyez, je vous écris pour vous confier les douleurs de l'Ecrivain; toutes les autres, vous les connaissez.

Le 22 janvier, c'est plus que de la fatigue, c'est une rechute :

Hier, chère, je n'ai rien pu faire; ni penser, ni écrire une ligne. Dans ma furie de travail, j'ai abusé, je crois, de mes facultés ou de ce qui me reste de facultés... Ce matin, je me réveille avec un de ces maux de tête fous, que j'avais parfois à Pétersbourg et qui se dissipaient à dix heures. Mais, je n'ai plus de dix heures! Il est cinq heures et il faut que je finisse, n'importe de quelle manière, l'article pour Hetzel..

C'est bien beau de dire : « Il faut », mais l'ordre n'est pas exécuté. Du lendemain, 23 janvier :

Hier, je me suis couché deux fois, deux fois j'ai dormi, quoique

bourré de café. J'ai abusé de mes forces recouvrées. Aussi, le soir, suis-je allé voir *Marie Tudor*... Je n'ai plus qu'à travailler très modérément comme à Pétersbourg. J'ai peur que ce terrible organe, et si nécessaire, ne soit fourbu. Ce n'était pas trois mois, c'était un an de repos, au moins, qu'il me fallait. Mais enfin, nous verrons.

Le 24 janvier, il est presque satisfait d'avoir attribué une cause à ses douleurs :

Je souffre plus que jamais. Il m'est impossible de travailler; mais, ce matin, j'ai vu la cause de ces souffrances. C'est une dent de sagesse qui fait son dernier travail et qui ébranle la tête. Cela s'est combiné de la fatigue, et peut rendre raison de ces atroces douleurs.

Pour un esprit scientifique, avoir « rendu raison » c'est, à demi, la guérison. Aussi, l'amour reprend ses droits :

Adieu, fleur et lumière, force et grâce de mon âme. Dites-vous, en voyant tout ce qui vous entoure, que je me rappelle ces choses avec idolâtrie et à tout moment. Jamais je n'ai eu le cœur si jeune! Hélas! le bengali se souvient un peu trop maintenant de ses bosquets et de ses roses! Le travail obstiné va se reprendre et tous ces chants tourneront, comme dit Hugo, en poésies!

Les rêves se dissipent; les réalités restent. Balzac écrit, le 31 janvier :

Voici plusieurs jours que ma santé m'inquiète... J'ai été, pendant ces dix derniers jours, visité par des douleurs nerveuses, d'une intensité terrible, et qui produisaient comme un voile jeté sur cette intelligence que vous savez. Je suis prompt à prendre l'alarme en ceci.

Il donne plus tard des détails sur cette dernière période :

Il s'est déclaré une fluxion qui m'a mis le visage dans l'état où était jadis le vôtre... J'ai vainement essayé de travailler; je ne me

trouve pas bien. Je crois à un coup d'air. Il aura affecté tout le côté droit du corps car je souffre dans les nerfs les plus délicats de ce côté... Je me sens dans un état d'incapacité à faire envie à un pourceau...

Le lendemain :

Je suis tombé dans une période de sommeil absolu! Je n'entends pas mon réveil; je me couche à dix heures et me lève à dix heures. Que voulez-vous faire contre cette invincible puissance? Je me laisse aller à la nature; elle se repose malgré moi. Le feu docteur Dubois m'a dit : « Tant que cela sera ainsi, vous serez sauvé. Tremblez le jour où vous ne réparerez point vos excès! » Car il frémissait de ma vie. Il me disait cela chez Mme de Berny, en 1834. Que d'excès de travail depuis!

Le 9 février :

Hier j'ai consulté M. Roux, le successeur de Dupuytren (hélas!) et il m'a fortement conseillé le voyage à pied comme le seul moyen de faire cesser la disposition à l'inflammation qu'a mon organe cérébral.

Or, il pratiquait souvent la marche dans Paris pour ses besoins professionnels et le règlement de ses créances. A partir de 1845, il fait parfois trente kilomètres par semaine à la recherche d'une maison à louer ou à acheter, dans le périmètre compris entre Montmartre et Auteuil, Neuilly et la place des Vosges.

Il n'en continue pas moins à éprouver divers malaises. Le 10 février :

Quand je ne souffre pas de la tête, je souffre des intestins et j'ai toujours un petit peu de fièvre. Néanmoins, ce matin, au moment où je vous écris, je vais bien, je me sens bien.

L'avant-veille, il osait à peine faire allusion à une nouvelle incommodité :

Des émotions contraires m'ont jeté dans une crise et j'ai eu le plus ignoble de tous les dénouements : une colique qui m'a mis à bas. Si la colique met l'amour en fuite, au dire de lord Byron (l'amour est bien peu de chose, alors!) elle met bien plus certainement la faculté imaginative à bas, et j'ai non seulement souffert, mais j'ai eu le cerveau voilé.

Cependant, il persiste à vouloir travailler « avec une furie non pas française, mais balzacienne »!

Le 20 février, il peut écrire : « Je vais bien malgré un peu de grippe, et je crois que je pourrai surmonter les énormes travaux que je vais entreprendre d'ici le 20 mars. » Il confirme, le lendemain : « Je suis grippé, mais je travaille malgré la grippe. »

Encore une fois, Balzac reçoit un démenti :

J'ai eu hier, écrit-il le 29 février, un violent coup de sang étant à ma table. J'ai, de trois heures du matin à trois heures après-midi, corrigé sans désemparer six feuilles de *La Comédie humaine* (les Employés), où j'avais à intercaler des morceaux pris dans *La Physiologie de l'Employé*, un petit livre de moi que vous ne connaissez pas. Ce travail, qui équivalait à faire en douze heures un volume in-octavo ordinaire, m'a valu cette attaque. J'ai mouché du sang depuis hier jusqu'à ce matin. C'est sans doute un bien.

Ce bien pourtant ne le soulagea guère. Balzac écrit, le 8 mars :

Hier et aujourd'hui, chère aimée, ont été deux enfers de douleurs. Je n'ai jamais autant souffert de la tête. Toute occupation, même vous écrire, a été interrompue. Je ne sais à quoi attribuer cela. La plus profonde tristesse s'empare alors de moi, car, l'esprit attaqué, la bête se trouve sans force, comme un cadavre. Est-ce pour avoir

diné chez M. Gavault et m'être *désheuré*? Je le crois. Je ne puis me tirer d'affaire que par la plus monastique régularité. Vous devez voir à mon écriture combien je souffre. Je vous écris à la hâte, et dans des convulsions nerveuses qui me font battre les nerfs des yeux, des joues, tressaillir les muscles du crâne. Et pas de distraction possible!

De même le lendemain : « Souffrant encore plus ce matin, ayant souffert pendant mon sommeil » et le surlendemain : « Chère, je me lève avec toutes mes douleurs. C'est affreux. » Ces douleurs ne l'empêchent pas d'aller à la cour d'assises où est jugé un assassin, « car il y avait pour moi un problème dans cette affaire ». Les phénomènes nerveux continuent le 21 mars : « Hélas! mes nerfs battent et tressaillent toujours autour de mes yeux. S'il allait m'en rester un tic, je maudirais bien mes travaux. »

Après une série de douleurs sans sommeil, vient le sommeil sans douleurs. Il écrit le jeudi 18 avril :

Je suis tombé dans la période bienfaisante d'un sommeil irrésistible. La nature ne veut plus rien faire; elle se repose. Elle n'est plus sensible au café. J'en ai pris des flots pour achever *Modeste Mignon*. C'est comme si j'eusse bu de l'eau. Je me réveille à trois heures, et je dors. Je déjeune à huit heures, j'éprouve le besoin de redormir et je redors. Je vous écris entre deux sommeils.

*
**

Le même jour apparaît une affection nouvelle. Dans une lettre du mercredi 24 avril :

Chère vie, depuis jeudi dernier que je vous ai écrit, j'ai eu la jaunisse, sans être jaune. Une invasion de la bile dans le sang m'a rendu tout aussi malade qu'il le fallait pour aller voir le docteur Nacquart. J'ai eu à me soigner, et pas un instant pour vous

écrire. C'est des bains de plus d'une heure, des recommandations qui n'en finissent pas. Ce n'est rien du tout. J'en ai pour trois ou quatre jours encore et après, je serai sur pied. J'allais toujours avec la maladie et je ne sentais plus ni cervelle ni vouloir. C'est au concert de Listz que j'ai eu cela, car l'auteur de ce forfait est un coup d'air qui a supprimé la transpiration, excessivement abondante. Bref, c'est un bobo, mais comment ne pas vous le dire, ne fût-ce que pour vous expliquer un silence de six jours ?

Le concert avait eu lieu le 16 avril. A noter la place que tenait alors « le coup d'air » dans l'étiologie des maladies de Balzac.

La guérison ne vient pas aussi vite qu'il l'avait espéré. Du 29 avril :

Rien n'est changé; je suis toujours dans le même état, la bile toujours passée dans le sang. Mon docteur m'a substitué des bains de Barèges aux bains ordinaires, et l'infusion de scabieuse à la tisane précédente. Peut-être la fleur des veuves me guérira-t-elle ? D'ailleurs, il soutient toujours que ce n'est rien. Depuis deux jours, j'ai tellement souffert du prurigo de la peau, que j'ai lu *Clarisse Harlowe* tout entière, ne pouvant rien faire autre chose. Tout travail est impossible, et toute fatigue aussi. Nul appétit; le cerveau annulé. Ce que c'est que de nous ! Ce qui me confond le plus, c'est d'avoir la bouche pleine de saveurs bizarres, sucrées et acides à la fois... Je ne vous écris pas une phrase, sans me gratter dans l'entracte. La peau reste complètement insensible. Elle est sèche et brûlante; mais je n'ai pas la fièvre. J'imagine que tout finira par de violentes purgations... Voici seize ans que je n'ai été malade, avec une maladie caractérisée. J'ai souffert, j'ai eu des bobos, mais jamais une fièvre, ni une maladie du catalogue médical... Je vais aller, comme promenade, porter cette lettre à la poste.

Balzac avait encore trop présumé de ses forces. Il écrit, le 8 mai :

Je vais mieux. Quoique je ne sois allé porter votre lettre, envoyée

le 30 avril, qu'à la poste de Passy, j'ai failli me trouver mal pour avoir fait ces deux ou trois cents pas. Je ne sais comment je ferai pour porter celle-ci. Voici vingt jours que je n'ai mangé. Mais les symptômes sont meilleurs. Le docteur me promet la guérison d'ici à quelques jours... Il est venu avant-hier. Il viendra demain et tous les bons diagnostics qu'il avait annoncés se sont vérifiés.

Mais la maladie soulève d'autres questions :

L'ennui est mon plus grand mal, sans compter le défaut d'argent, car vous pensez qu'après des occupations si considérables se trouver *corps*, comme on dit à Bordeaux, c'est intolérable.

Cependant, il exigera de ses éditeurs des conditions de travail acceptables.

On peut gagner quarante mille francs et l'on ne gagne pas de santé. Rien ne la rend quand elle est perdue. Or, ma santé, c'est notre bonheur et je suis excessivement ménager de ce qui nous regarde.

Il reviendra sur cette considération en termes plus vifs :

Détruire sa santé, c'est ne plus vivre, et je sais bien en quel état je suis. La vie en se transportant dans le cerveau déserte les autres organes et j'avoue que j'aime mieux le bonheur que la gloire. Si je perds de ce capital précieux, le soleil s'éteint pour moi, la vie est sans prix, quelque chaleur d'affection, quelque tendresse que je me sente au cœur pour mon Eve.

En mai 1844, Mme Hanska, son procès gagné, quitte Pétersbourg pour réintégrer son château de l'Ukraine. Aussitôt, Balzac combine, avec le docteur Nacquart, une saison à Carlsbad qui le mettrait sur le chemin de Wierzchownia. Mais, informée de ce

projet, Mme Hanska lui oppose un refus catégorique et Balzac, qui avait cru trouver un peu d'affection dans la correspondance du printemps, voit de nouveau l'avenir avec pessimisme.

Ce sont d'abord, le 31 mai, les illusions d'un beau voyage au château de ses rêves.

Aujourd'hui, je suis tout à fait mieux. Mais le docteur est pénétré d'un saint effroi. Il m'envoie toujours à Carlsbad et cela m'arrange fort. Je suis en convalescence, mais je ne mange que des viandes blanches; je ne bois rien d'excitant, et il y a encore des mystères quotidiens hydrauliques et des bains, etc. Mais la faiblesse est encore très grande. Mais enfin, tout va pour le mieux, excepté la finance. Je ne sais encore comment faire face aux dépenses des Eaux... Oh! je puis vous le dire, j'ai fait deux mois d'enfer, et je n'ai pas envie de recommencer. Ainsi, ne parlons plus santé; tenez-vous en joie.

Dans sa lettre du 2 juin, Balzac fait l'éloge du bon docteur Nacquart pour écarter les critiques dirigées par Mme Hanska contre son traitement :

Je ne fais plus rien. Mon docteur vient dîner avec moi. Nous résoudrons la question des eaux. Il a été bien bon et bien dévoué pour moi. Il est venu deux fois par semaine à Passy, et il m'a témoigné bien de l'intérêt... Heureusement, je travaille un peu et me voilà mieux. La coloration du teint que vous trouvez si belle et si rassurante, est revenue; mais je suis si maigri que mes bagues, l'alliance et la bague symbolique, ne tiennent plus à mes doigts. Je n'ai plus de ventre. Dieu me conserve ainsi... Vos consultations avec Patenôtre m'ont fait sourire. Pauvre chère comtesse! Allez, j'ai été bien soigné. M. Nacquart a été, pendant trente ans, secrétaire de l'Académie royale de médecine. Il a cédé sa place à Pariset. Ainsi, il se connaît en traitements. Il n'a fait de fautes que par le désir d'accélérer ma guérison, en m'ordonnant des bains de Barèges, que j'ai cessés, et des eaux de Vichy, que j'ai arrêtées. L'appétit n'a

pas encore reparu; mais cela va revenir. Le docteur attend que l'organe soit dans son état normal pour hasarder une purgation. Mon foie était descendu de quatre pouces, et il avait grossi de plus de cinq pouces... Mon docteur m'a recommandé de boire encore une ou deux carafes d'eau par jour. Il y a encore des teintes vertes dans les yeux. Mais les Eaux enlèveront le reste de la maladie.

Non seulement Mme Hanska avait à redire au traitement du docteur Nacquart, mais elle donnait elle-même des conseils au point que Balzac lui fit cette réponse :

N'est-il pas superflu de recommander la haine du vin à un homme qui n'en boit jamais, si ce n'est en ville, pour ne pas sembler ridicule, et encore, sur dix dîners en ville, il y en a six où je m'abstiens. Le vin est un poison pour moi. Il me fait l'effet de l'eau-de-vie sur les autres.

Enfin, le 18 juin, la « jaunisse » n'est plus qu'un mauvais souvenir :

Ah! chère comtesse, j'ai retrouvé mes facultés, neuves, belles, puissantes, comme si je n'en avais jamais usé. Elles ont déployé leurs ailes, elles ont frémi, elles ont frappé du pied, comme les chevaux retenus longtemps à l'écurie... Mais, gare que je ne devienne malade encore.

Il a des inquiétudes, le 2 juillet :

Je ne vais pas très bien; j'ai peur d'une rechute du foie. Aussi, faut-il introduire une excessive modération dans le travail et le manger.

Mais il tient encore, le 16 juillet :

Ce qui m'a sauvé et qui m'entretient en bonne santé, c'est les fraises. J'en mange deux saladiers par jour. Aussi, est-ce une dé-

pense... Mon docteur me trouve bien; cependant, j'ai toujours dans la bouche des saveurs sucrées, même après avoir mangé des mets acides, qui me causent quelque inquiétude.

Quelques jours après, nous retrouvons les maux de tête que la « jaunisse » avait relégués à l'arrière-plan. Du 31 juillet :

J'ai eu de terribles douleurs nerveuses dans la tête, au point d'être obligé de me coucher... Ces douleurs me prennent toujours quand je me fatigue dans la canicule. Vous savez que j'en ai eu à Pétersbourg. Pourvu que cela ne finisse pas par une inflammation! Ce matin, je vais mieux... Depuis que j'ai repris du café noir, les mouvements dans les yeux recommencent.

Autres complications dont il se rend compte, le 4 août : « Un affreux mal de dents m'empêche de dormir, joint à une inflammation des muqueuses du cerveau et du nez. » Le lendemain, il confirme et développe :

J'ai été affreusement indisposé. Chez les natures fortement constituées comme est la mienne, les fièvres sont en raison de la force, et il n'y a pas de milieu dans les abattements produits par les bobos. Ainsi, ce que j'ai est une niaiserie; un coup d'air reçu m'a donné, par un vrai carambolage, une fluxion, un coryza et un peu de tic douloureux. J'ai eu de la fièvre et, au lieu de me soigner, j'ai marché pour mes affaires... Je suis revenu, mourant de fatigue et de fièvre de douleurs compliquées.

Dès qu'il va mieux c'est, le 11 août, un chant d'allégresse car il se berce encore de l'espoir d'un voyage vers l'Ukraine, en octobre :

Ces jolies compositions (*Dernière Incarnation de Vautrin*) ne m'intéressent que par les ennuis pécuniaires dont elles me débarrassent...

Je suis excessivement gai en faisant ces travaux, je me dis, à chaque journée : « Encore une de passée et, le 1^{er} octobre, en route ! » Je suis d'une santé brillante, quoique les puristes me trouvent le fond de teint jaune. Mais c'est le jaune de l'attente d'un loup après son minou, à qui j'envoie les plus tendres folies. Oh! bon et gentil minou! Sait-il que rien qu'à écrire cette lettre, le bengali se réveille, que je suis ému de toutes les souvenirs du passé? Pauvre chéri, s'émeut-il aussi?... Mon Dieu, je crois que mon enfance me revient. Je me sens d'une jeunesse inquiétante.

Il confirme, le 25 août : « Ma santé est admirable, de corps et de cervelle. »

Mais la rencontre d'octobre est annulée en termes peu aimables. A la suite de cette déconvenue, l'enthousiasme s'effondre et la maladie reparaît, celle que nous connaissons depuis longtemps, baptisée provisoirement « névralgie cérébrale ». Il écrit, le 5 octobre :

Je suis au quart environ de mon travail pour *les Paysans*; j'ai passé par la rude épreuve d'une névralgie à la tête produite par un coup d'air, qui vient de céder à l'emploi de l'opium extérieur. J'ai eu des maux de dents affreux, par suite de cette révolte de nerfs, et je travaillais tout de même... Je vous écris ces lignes à la hâte, la tête jaune d'opium, et les épreuves des *Paysans* devant moi.

Le 11 octobre, le mal ne fait qu'empirer :

Je ne vais pas très bien. Hier, je suis allé chez le docteur; il faut attaquer la névralgie par les sangsues et une petite mouche volante. Cela va prendre trois à quatre jours. J'ai fait *César Birotteau* les pieds dans la moutarde, et je fais les *Paysans* la tête dans l'opium. J'ai peur qu'il ne déteigne... Mes souffrances sont au comble. Cette inflammation de l'enveloppe des nerfs, bien décidément occasionnée par un coup d'air, produit des effets de douleurs comme les décora-

teurs font des effets à la scène. Voici quinze nuits passées à *paysanner*, malgré mes douleurs.

D'ailleurs, ce travail entrepris pour être agréable aux Hanski ne lui a jamais plu et il ne pourra le terminer. « Je ne me pardonnerai jamais de ma vie de m'être fourré dans les *Paysans*. »

A son ordinaire, il se conforme scrupuleusement au traitement prescrit. Il écrit le 16 octobre :

Cette interruption (de cinq jours) a été prise par l'exécution des remèdes; je n'ai pas quitté le lit. Il a fallu sangsues et vésicatoire volant pendant trois ou quatre jours. Mais, de ce matin, tous les symptômes et toutes les souffrances atroces ont cessé. Dans trois jours, au plus tard, je reprendrai mes travaux.

L'amélioration est confirmée le lendemain :

Tout va bien; les douleurs névralgiques ont disparu comme par enchantement, et si je n'ai pas fini ma lettre hier, c'est que j'ai dormi douze heures de suite en retrouvant la tranquillité de la non-souffrance.

Le mieux paraît définitif, le 21 octobre :

Je vais tout à fait bien et j'ai repris mes travaux. C'est une bonne nouvelle qui vaut bien la peine que je vous écrive un mot.

Vraiment, Balzac ne peut jouir longtemps d'une santé satisfaisante. Dès le 3 novembre, il écrit :

Je suis tombé d'une maladie dans une autre; après la névralgie, j'ai eu une inflammation des bronches, du côté gauche, qui a gagné le poulmon. Je suis resté dix jours au lit, avec un accès de fièvre, et si vous saviez ce que je suis au lit, sans occupations, seul, avec

une tête chargée de travaux auxquels il ne faut pas penser, à me dévorer moi-même. Enfin, j'ai lu douze volumes par jour.

Cette maladie a évolué heureusement. Balzac peut écrire le 23 décembre :

Tout va bien. Ma santé n'est pas altérée. Elle a grandi dans le travail, mais le bengali est mort! S'il allait être atteint par le froid!

Nouvelles plaintes mais autrement motivées, le 2 janvier 1845 :

Je suis entré dans une période d'horribles souffrances nerveuses à l'estomac, causées par l'abus du café; voici près de six mois que j'en prends, et il est à peu près fini comme influence. Il me faut absolument le repos. Ces douleurs affreuses, sans exemple, m'ont pris depuis trois jours. J'ai cru, la première fois, à quelque accident. Mais c'est fini; je les reconnais.

A vrai dire, ces plaintes sont sans doute exprimées en vue de retrouver Mme Hanska qui est venue faire un séjour à Dresde pour son agrément. Malgré l'hostilité du général-gouverneur de Kiev, elle a pu obtenir une autorisation de séjour à l'étranger. En principe, le tsar ne tient pas à voir ses sujets s'imprégner des idées occidentales. Le rideau de fer est typiquement russe. De cette autorisation, la France démocratique, aux yeux d'un autocrate, est exclue. Pour faire entrer Mme Hanska en France, Balzac devra élaborer des combinaisons qui garantiront à son séjour un caractère clandestin.

Mais, en janvier, nous sommes encore loin de ce rapprochement tant désiré. Balzac ne fait que poser des jalons dans une direction où il ne trouve pas d'écho :

C'est tout au plus, ma chère Line aimée, si je pourrai supporter

la fatigue de la deuxième partie des *Paysans*... Je ne serai plus bon qu'à mettre en malle-poste.

Deux mois après, le 26 février, il n'est guère plus avancé :

Ne te tourmente pas à mon propos. Va, l'excessif désir que j'ai de prendre la malle-poste de Francfort fait que les *Paysans* se finiront. J'éprouve souvent de ces caprices de cerveau, et c'est au moment où je me crois un crétin, que les facultés reparaissent plus brillantes que jamais. La douleur, la crainte, sont deux mains de cuisinières qui fourbissent les casseroles, et le dur grès qu'elles emploient, le frottage, nous font croire à des maladies.

Le frottage a du s'exagérer, car, le 10 mars, rien de nouveau ne va plus :

Il est midi; je viens de prendre une forte tasse de café, je me remets aux *Paysans* pour la dixième fois, et tous les muscles de ma face jouent comme ceux d'un singe. La nature a assez de travail, elle regimbe. Ah! pourquoi ai-je des dettes, pourquoi me faut-il travailler bon gré mal gré!

Il ajoute, le 20 mars :

Vous ne voulez pas de moi à Dresde, à cause d'une espèce d'hostilité qu'il y a contre moi... Voici bientôt trois mois que tu es à Dresde. Tu aurais pu te partager entre ton pauvre souffrant de Passy, ne donner que peu au monde... Je ne te reproche pas d'y être restée. Il eût été insensé de voyager par cet hiver qui a mis de la neige jusqu'en France, à rendre les chemins impraticables. Mais qui t'empêcherait d'être une heure avec moi tous les jours? Cette pensée a fait de grands ravages chez moi. Je suis resté sept heures dans une tristesse de suicide, car ta lettre était une sorte de grâce, et j'ai bien vu que tu ne sais pas ce que tu es pour moi, ni combien je t'aime... Je me tais et je vais me mettre à l'ouvrage, afin d'être à Francfort, quelques heures après avoir reçu la lettre où tu me

diras de venir. Aussitôt que j'aurai fini les *Paysans*, j'aurai besoin d'un long repos, d'un repos absolu d'au moins six mois. J'ai les nerfs dans un état pitoyable. L'abus du café me fait remuer tous les nerfs des yeux; je me sens épuisé. Cette longue attente du cœur, du bonheur, d'une vie rêvée, m'a plus détruit que je ne le croyais. Je ne vois rien de décidé dans ta pensée pour nous; il y a dans ta volonté bien des choses flottantes. Je suis agité, dans le principe même de ma vie, à en mourir. Cette incertitude plane sur toutes choses. Aussi n'y a-t-il qu'un mot pour rendre ma situation : *je me consume*.

Enfin, le 18 avril, le voyage devient possible :

Ma Linette adorée, tu m'écris « Je voudrais te voir » eh! bien, quand tu tiendras cette lettre entre tes doigts si mignons, ils trembleront sans doute, car je serai bien près de toi, à Eisenach, à Erfurth, que sais-je! car je suis ma lettre à trois jours! Je t'écris aujourd'hui vendredi, je pars lundi au plus tard.

Balzac n'avait guère quitté la rue Basse depuis son retour de Pétersbourg, au début de novembre 1843. Il en repart le 21 avril 1845. Cette période de stagnation de dix-huit mois a aggravé l'ébranlement de sa santé. Les voyages qui vont suivre pendant deux ans lui apportent une dernière rémission.

CHAPITRE VI

LE TEMPS DES VOYAGES

Balzac vient d'abord rejoindre Mme Hanska à Dresde, puis il l'accompagne à la station balnéaire de Carlsbath où la saison se prolongera jusqu'à la fin du mois de juin. Balzac est dans l'exaltation d'un amour dont il désespérait :

Le bonheur a plus de vertu que le docteur Nacquart; je suis, ce matin, plein de santé, de joie, fleuri comme une noce, allègre, heureux, malgré le chagrin d'une séparation de quelques jours.

Séparation bien courte, le temps d'aller à Strasbourg, le 22 juin, retenir trois places à la malle-poste de France et s'assurer que Mme Hanska et sa fille pourront, au passage de la frontière, être considérées comme sa sœur et sa nièce, dont il détient les passeports.

Un appartement meublé a été loué, 18 rue de la Tour. Il recevra avec discrétion, Mme Hanska, sa fille, et bien souvent Balzac qui est censé être en Allemagne. Cependant, il ne peut s'abstenir de montrer la Touraine à Mme Hanska. En août, le trio parcourt la Belgique et la Hollande. Le comte Mnischev, fiancé d'Anna Hanska, est venu les rejoindre à Bruxelles d'où Balzac rentre seul à Paris.

Ses affaires ne permettent pas à Balzac une trop longue absen-

ce : traités avec ses éditeurs, arrangements avec ses créanciers, licenciement, moyennant un débit de tabac, de Mme Brugnol dont la nature des services n'a pas échappé, recherche d'une maison ou d'un appartement pour accueillir les futurs époux. Par le magnétisme de son regard et l'éloquence de sa parole il a secoué la torpeur de Mme Hanska. Il ne sait plus bien quel nom lui donner. Il termine une lettre par cette formule surprenante : « Ton amant-mari, ton Noré-louloup, celui qui vivra de toi jusqu'à son dernier soupir. »

Dès son arrivée rue Basse, le 30 août, Balzac écrit :

Ma chère âme, cette séparation est un événement pour mon cœur. Je n'avais si bien vécu, cœur à cœur, avec mon Evelette; j'étais déchiré dans toutes les bonnes accoutumances de la vie, dans toutes les joies inattendues qui naissaient pour moi. Je souffrais de cette renaissance interrompue de ma jeunesse, d'une conjugalité inespérée, adorable, qui surpasse mes souhaits. Je ne sais si je dois te dire des choses si cruelles, mais sans le ressort des obligations, des affaires, des manuscrits à composer et immédiatement, je crois que j'allais m'affaïsser comme un ballon piqué. Passer de la contrée aimée, où j'étais comme dans la riche nature des Tropiques, au Groenland, c'est une si affreuse transition que les ennuis que je viens de trouver et ceux de la gouvernante ne me font pas l'effet d'une mouche qui bourdonne. Tout m'est indifférent ici, pour ne pas dire odieux, de ce qui ne vous concerne pas.

A la première lettre qu'il reçoit, le 7 septembre, c'est

une adoration agenouillée moralement devant cette exquise perfection du cœur. Oh! louloup, l'amour, l'amour violent et durable, nous tient collés l'un à l'autre! Tu es bien ma femme, mon rêve et la réalité. D'entre chaque ligne sort une image de nos chers plaisirs, de notre union, de cette perpétuelle cohérence des âmes, même dans

les petites disputes, qui a marqué ces quatre mois et qui ne cessera jamais.

De sa santé, devenue meilleure, il n'est plus question. C'est celle de Mme Hanska dont maintenant il s'occupe :

Mon magnétisme tous les jours, Paris, etc., te guériront ton genou. Sache ce qu'on en pense, mais ne fais rien à moins que les remèdes ne soient innocents. Tu as une admirable santé, ne la gâte pas. Va à Toeplitz seulement.

En 1844, Balzac était empêché de travailler par la maladie. En 1845, le sentiment de son bonheur produit le même résultat, ce qui donne à croire que son œuvre eût été moins abondante s'il n'avait été contraint par la nécessité à transmuier l'encre en or.

Il écrit, le 9 septembre :

Mes heures sont maintenant à peu près reprises; mais je me fatigue beaucoup à ce métier. Je ne pourrai plus le faire, une fois ces derniers manuscrits fournis et les *Paysans* finis.

Un nouvel éloignement de Mme Hanska nous vaudra pourtant, en 1846, *Le Cousin Pons* et *La Cousine Bette*. Pour l'instant, il s'attarde. Du 15 septembre :

Ma Line chérie, je ne suis pas très avancé... J'ai une peine infinie à reprendre mes heures, à travailler... Que veux-tu ? Je ne puis plus que t'aimer; je ne pense qu'à toi. A mes œuvres, point. Tu m'as fait connaître le bonheur infini; je ne veux plus que cela. Je ne m'occupe des choses que par rapport à toi.

Mais ses déplacements fréquents rendent difficile un travail régu-

lier. Du 1^{er} au 3 octobre, c'est une fugue à Baden-Baden avec des nuits en malle-poste, mais entre-temps une nuit exaltante :

Baden a été le point culminant; c'est une entente éternelle. Il y a eu là toute cette ardeur de Genève, de cette soirée où je t'ai revue, et tous les désirs amassés de deux cœurs qui s'adoraient.

A peine arrivé rue Basse, il prépare un nouveau voyage. Mme Hanska a formé le projet de passer l'hiver à Rome, avec Anna et le comte Mnischez. Le trio polonais, par Strasbourg, arrive le 24 octobre à Chalon-sur-Saône, où Balzac le rejoint pour descendre en leur compagnie la Saône et le Rhône par le bateau à vapeur. Ce sera ensuite la traversée de Toulon à Naples. Le programme a été exécuté de point en point. Ce voyage lui laissera des souvenirs inoubliables que, deux mois après, il évoquera en ce dithyrambe :

Lyon, oh Lyon, m'a montré mon amour surpassé par une grâce, une tendresse, une perfection de caresses et une douceur d'amour, qui, pour moi, font de Lyon un de ces schiboleth particuliers dans la vie de l'homme, et qui, prononcés, sont comme le mot sacré avec lequel on s'ouvre le ciel!

Heureusement, avant de se diriger vers Chalon, il avait obtenu du compréhensif docteur Nacquart ce large permis :

J'ai vu Nacquart pour moi. Ne t'alarme pas. Les saveurs sucrées ne me quittaient pas. Il y avait quelque péril pour le foie, et je me prépare, par des boissons amères, à prendre samedi et lundi, de l'eau de Sedlitz, qui prévendra tout mal. Il m'a ordonné de l'eau de Seltz à mes repas, en m'interdisant l'anis. Il m'a dit que les vents étaient l'effet de la cause qu'il fallait attaquer, que l'eau de Seltz, mêlée à du vin sucré, me dissiperait la cause. Il m'a dit que les saisis ne pouvaient pas aggraver, ni même nuire, à moins d'être furieux.

Parti de Paris, le 21 octobre, il est de retour le 17 novembre. Il n'est resté à Naples que le temps d'attendre un bateau pour Marseille. Les « douleurs maritimes » qui l'avaient éprouvé, lorsque seul et abandonné il allait en Sardaigne, n'ont pas reparu : « On n'a pas le mal de mer quand on porte un océan dans son cœur. Celui-là dompte l'autre. » Il est vrai qu'il avait adopté un régime réconfortant : « L'eau n'était pas buvable; il a fallu prendre du vin de Champagne. »

Après tant d'émotions joyeuses, le cabinet de travail de la rue Basse paraît bien austère :

Il m'est impossible de coudre deux idées ensemble. J'ai la triste certitude (triste pour les affaires financières) de ne pas pouvoir faire une œuvre littéraire jusqu'à ce que nous soyons mariés et dans notre ménage. Je ne pense qu'à toi; je ne peux rien faire : l'esprit n'y est plus... Je suis heureux, sais-tu quand ? Quand je m'abandonne à mes souvenirs, quand je pense à toi, et j'y pense trop souvent, pour la copie.

Les jours passent, « la copie » n'avance pas. Du 13 décembre :

Il m'est excessivement difficile d'écrire; ma pensée n'est plus libre; elle ne m'appartient plus, et je ne crois pas que je puisse recouvrer mes facultés avant dix-huit mois. Il faut que nous soyons réunis. Depuis Dresde je n'ai rien fait. Le commencement des *Paysans* et la fin de *Béatrix* ont été mes derniers efforts. Hier, toute la journée, j'ai senti comme un poids affreux en moi-même... Le cœur est aussi abattu que la tête; tout lui est indifférent de ce qui n'est pas lui-même, des millions à gagner, une fortune de gloire ou d'amour-propre. On ne saurait là, le cœur n'y regarde même pas.

Cette apathie intellectuelle semble correspondre à des troubles organiques. Au moment même, il écrit :

Je sens d'affreuses fatigues à travailler la nuit; ce matin, j'ai failli me trouver mal; j'ai une faiblesse... Quand je suis loin de ma Linette, il me semble que je suis vieux; j'ai cinquante-cinq ans, j'ai une brume sur l'âme, je vois tout en mal, je n'espère plus; les ressorts de mon cœur et de mon courage sont sans force. Je m'ennuie, oh! mais à un point inouï, moi que les travaux trouvaient toujours allègre.

Peu après, le 21 décembre, nouvelle menace :

J'ai lu les *Trois Mousquetaires* (exécrables; c'est vulgaire, c'est à donner des nausées). Voilà toute ma journée d'hier. Je me suis couché à sept heures et me voilà levé à quatre heures du matin. Je suis mieux d'esprit; j'ai une envie de travailler et je crois à une ardeur d'écrire. Il le faut, tout m'y convie : et l'argent à toucher, et les obligations terminées, et la liberté, et revenir à vous!... L'argent ne m'émeut plus. Il n'y a plus dans mon âme aucun vestige d'ambition ni de désir de fortune... Oh! quel tyran que l'amour, comme tout est peu devant lui... En ouvrant ma fenêtre du côté de la rue, je viens d'avoir un étourdissement. J'ai tout le sang à la tête; mais je vais prendre un bain de pieds. Les intérêts de ma dynastie me sont trop chers. D'ailleurs, si je travaille, tout se replacera.

A part ces manifestations symptomatiques, Balzac n'éprouve cependant que des troubles légers. Du 16 décembre :

Mes maux d'estomac ont disparu. J'ai fini par en reconnaître la cause. C'est des gaz qui se développent et j'ai trouvé le moyen de les chasser. Ce qui est déplorable, c'est que maintenant le travail me fatigue. Les symptômes que les plaisirs de cette année avaient

fait disparaître reviennent; les yeux battent et je me sens fatigué. Il a fallu acheter un flambeau de nuit à cinq bougies. Les trois ne suffisaient plus, mes yeux souffraient. Et ce petit flambeau si laid, en cuivre argenté, que vous devez avoir remarqué dans mon cabinet, est remplacé par un flambeau de ministre, d'une magnificence inouïe, en bronze doré, que j'ai eu, d'occasion, pour cinquante francs. Mais cela brûle pour un franc cinquante de bougies, en deux nuits, entendez-vous, madame. Or, deux francs de feu et cinquante centimes de café, cela fait quatre francs par nuit. Voilà les contes des *Mille et Une Nuits* bien renchérés.

Autre petit désagrément qui tient à la recherche d'une maison en plein hiver. Du 18 décembre :

Je reviens avec un gros rhume des terrains Beaujon. Il faisait une pluie à torrents; nous avons eu les pieds dans la boue, l'humidité sur les épaules, pendant trois heures. Le mal m'a pris si violemment à la gorge, que j'ai une extinction de voix.

Mal vite dissipé, puisqu'il écrit, le 22 : « J'ai fait le pari d'aller prendre du hachich, avec Théophile Gautier, à l'hôtel Pimodan, ce soir. » Simple curiosité. Il ne renouvellera pas l'expérience dont il rend compte le lendemain :

J'ai résisté au hachich et je n'ai pas éprouvé tous les phénomènes; mon cerveau est si fort, qu'il fallait une dose plus forte que celle que j'ai prise. Néanmoins, j'ai entendu des voix célestes et j'ai vu des peintures divines. J'ai descendu pendant vingt ans l'escalier de Lauzun. J'ai vu les dorures et les peintures du salon dans une splendeur inouïe. Mais, ce matin, depuis mon réveil, je dors toujours et je suis sans volonté.

Le surlendemain encore, il écrira : « Hier, j'ai dormi toute la journée. »

Le mauvais temps ne l'empêche pas de poursuivre ses pérégrinations pour trouver une maison digne d'une princesse :

Vous voyez combien je suis travaillé par mes intérêts, et combien je travaille peu à nos manuscrits. Mais je m'enferme et je me mets à l'œuvre. Je suis indigné de ma conduite; mais mon indignation ne tourne pas en inspiration.

Le 5 janvier 1846, il se trouve en présence d'une autre indignation, bien réelle, qui risque de lui couper plus que l'inspiration, la respiration. Déjà des lettres de Mme Hanska ont failli lui être fatales. A Naples, Mme Hanska voit arriver sa sœur qui lui apporte les derniers potins parisiens de la colonie polonaise. Elle les prend à son compte et accuse l'éternel fiancé d'être « un prodigue, un insensé », bien pire, « un amateur de chair fraîche ».

La conséquence fut « une journée atroce, affreuse ». Balzac se rend à la poste et

retire une bonne grosse lettre bien lourde. Mon cœur tressaille à se briser de joie. Non, j'étais heureux, et si heureux, que, dans la voiture de Passy à Paris, j'ouvre la lettre parfumée, et je lis, je lis! J'arrive au feuillet que t'a dicté l'étrange et inconcevable conduite de ta sœur avec Koreff, et quand j'ai lu ces foudroyantes réflexions de terrasse, je suis terrassé. Je ferme la lettre et la mets dans ma poche de côté. D'abord, on m'aurait vu pleurant; puis, j'ai été envahi par une tristesse dont voici les effets physiques. Il avait neigé hier; deux pouces de neige sur le pavé de Paris. J'étais en petites bottes et en chaussettes de coton, comme en été; je me fais mettre à terre rue de Rivoli, et je marche, je marche, les pieds dans cette boue de neige, à travers les voitures, sans en tenir compte! J'allais, le visage décomposé, comme un fou. On me regardait. Enfin, j'ai marché de la rue de Rivoli jusque derrière l'Hôtel de Ville, dans les rues les plus populeuses, sans m'apercevoir de la foule, des voitures, ni du froid, ni de rien. Quelle heure, quel

temps, quelle saison, quelle ville, où étais-je ? Si l'on m'eût questionné, je n'aurais pu rien dire. J'étais insensé de douleur. La sensibilité, c'est le sang de l'âme et, par ma blessure, ça s'en allait à torrents... Enfin, j'allais le cœur saignant, les pieds dans les décombres de mon bonheur, en pensant aux réflexions que t'a suggérées ta sœur... Je suis revenu à pied, à Passy, à huit heures, sans sentir de fatigue corporelle. L'âme brisée tordait le corps, la fatigue morale tuait l'abattement physique!... A dix heures, je me suis couché. Impossible de dormir. A onze heures, j'ai rallumé mes bougies et mon feu, j'ai pris mon café. Je viens d'achever cette lettre, ce journal, et les baumes des derniers jours, les derniers feuillets viennent de me calmer, sans ôter tout à fait les derniers retentissements de ma douleur. Je viens de t'écrire à la hâte l'histoire de cette terrible journée. A demain, la fatigue corporelle revient, et je dors. Il est une heure.

Le lendemain, dans une longue lettre, il tient des « réponses victorieuses » à toutes ces accusations, réconforté déjà par la lecture ininterrompue des dernières feuilles plus bienveillantes. Celle d'être un « amateur de chair fraîche » lui a été particulièrement sensible parce que la calomnie en déduisait qu'il trouvait Mme Hanska trop âgée.

Ça c'est un peu fort; moi qui n'ai qu'une crainte, c'est de ne plus être assez jeune pour toi! Je me voudrais vingt-cinq ans. Sois vieille tant que tu voudras, mais aime-moi...

Pour l'apitoyer, il donne une tout autre portée à son expérience du hachich :

Mon parti, si tu me quittais, si tu m'abandonnais, si tu ne voulais pas de moi, est pris. C'est pour cela que j'ai essayé le hachich. On se rend imbécile en deux ans, et l'on reste sans rien savoir des plaisirs et des peines de la vie si l'on ne meurt pas.

La secousse a été profonde. Trois jours après, il écrit :

La lassitude que m'a causée la révolution involontaire que je me suis faite, en lisant ta dernière lettre à moitié n'est pas finie. Je suis languissant; je ne retrouve pas mes jambes. Je sens la nécessité cruelle, absolue, urgente, violente, de terminer les sept feuilles qui manquent au douzième volume de *La Comédie humaine*; cela me torture l'honneur. Mais l'esprit, l'intelligence, ne bougent pas et toutes mes jouissances sont au service de mes souvenirs et de mes espérances. Je t'écrirais toute la journée, si je me laissais aller. Je n'ai pas envie d'aller au spectacle; tout m'ennuie, tout m'est désagréable et je suis doublé du désespoir de ma conscience, à l'endroit des affaires, et de celui de mon cœur, à l'endroit de mon louloup.

Encore, le 17 janvier, il pense toujours à persuader Mme Hanska :

Mon Eve chérie, ne te nomme plus vieille! ni ma vieille, ni rien de semblable. Cela me fait du chagrin. Tu es la plus jeune, la plus naïve, la plus fraîche petite fille que j'ai connue, et Lyon est là pour me le prouver à moi-même. Il y a bien vingt ans que pareille fête ne m'est advenue, et il faut et toi et ta jeunesse cachée sous ce florissant et radieux embonpoint (conserve-le) pour que cette fleur ait été cueillie dans le jardin céleste. Ainsi, aie toutes les prétentions de ta valeur. Tu suffis simplement à tous mes délices, vœux, exigences, poésies et illusions (si tu veux)... Mille bons baisers de Cannstatt et de Bruxelles, enfin de ceux qui ne finissent pas. Oh! je donnerais toute la gloire de lord Byron pour une soirée comme la dernière de Naples!

Ces perspectives passionnées finissent par opérer. Le 2 mars, Balzac reçoit, de Naples, une invitation à venir rejoindre Mme Hanska :

Venez à Rome, à Florence; de Florence, traversons notre chère

Suisse, et Genève et Neuchâtel; mettez-vous à Baden et allez achever vos affaires à Paris pendant que nous prendrons les eaux.

Dès réception de cette invitation, Balzac n'a plus qu'une idée : se mettre en route. Il répond, le même jour, 2 mars :

Ma joie est infinie comme le sentiment qui l'inspire. Je ne vis que depuis le jour où je me suis dit : « Eh bien, partons! »... Oh! combien de tendresses et de respectueuses amitiés dans ce mot : à bientôt! C'était un sacrilège que de ne pas être tous ensemble à Rome. Au diable les *Paysans*, quand on est le moujik de Mme Hanska! Il n'y a pas que le bengali qui me lance vers vous, comme un boulet, il y a mieux : *il cuore fedele*.

Les Hanska, Balzac et le fiancé avaient assisté, l'année précédente, en Allemagne, à une représentation des *Saltimbanques*. Désormais, source de plaisanterie, ils se transforment en personnages de la pièce : jusqu'à sa mort, Balzac sera Bilboquet, le jeune ménage Zéphyrine et Gringalet. D'où, en prévision, de ces joies innocentes : « La troupe va recommencer ses exercices et se remettre en voyage. Bilboquet a des habits neufs. »

Pour se procurer ces habits, à crédit, Balzac a bien failli retarder son départ :

En ce projet, je suis allé chez mon tailleur, pour renouveler ma garde-robe qui, depuis le voyage de Pétersbourg, est la même. Et voilà ce dissipateur! En sortant de chez l'illustre Buisson, au coin de la rue Richelieu et du Boulevard, j'ai sauté pour éviter le ruisseau, car j'allais dîner chez M. de Margonne et je voulais une voiture. Là, j'ai senti cette horrible douleur que cause le déchirement d'un muscle (*vulgo*, le coup de fouet) dans la jambe droite. J'ai eu le courage d'aller chez M. de Margonne qui m'a dit : « Si vous n'allez pas immédiatement chez M. Nacquart, qui dîne et que

La secousse a été profonde. Trois jours après, il écrit :

La lassitude que m'a causée la révolution involontaire que je me suis faite, en lisant ta dernière lettre à moitié n'est pas finie. Je suis languissant; je ne retrouve pas mes jambes. Je sens la nécessité cruelle, absolue, urgente, violente, de terminer les sept feuilles qui manquent au douzième volume de *La Comédie humaine*; cela me torture l'honneur. Mais l'esprit, l'intelligence, ne bougent pas et toutes mes jouissances sont au service de mes souvenirs et de mes espérances. Je t'écrirais toute la journée, si je me laissais aller. Je n'ai pas envie d'aller au spectacle; tout m'ennuie, tout m'est désagréable et je suis doublé du désespoir de ma conscience, à l'endroit des affaires, et de celui de mon cœur, à l'endroit de mon loup.

Encore, le 17 janvier, il pense toujours à persuader Mme Hanska :

Mon Eve chérie, ne te nomme plus vieille! ni ma vieille, ni rien de semblable. Cela me fait du chagrin. Tu es la plus jeune, la plus naïve, la plus fraîche petite fille que j'ai connue, et Lyon est là pour me le prouver à moi-même. Il y a bien vingt ans que pareille fête ne m'est advenue, et il faut et toi et ta jeunesse cachée sous ce florissant et radieux embonpoint (conserve-le) pour que cette fleur ait été cueillie dans le jardin céleste. Ainsi, aie toutes les prétentions de ta valeur. Tu suffis simplement à tous mes délices, vœux, exigences, poésies et illusions (si tu veux)... Mille bons baisers de Cannstatt et de Bruxelles, enfin de ceux qui ne finissent pas. Oh! je donnerais toute la gloire de lord Byron pour une soirée comme la dernière de Naples!

Ces perspectives passionnées finissent par opérer. Le 2 mars, Balzac reçoit, de Naples, une invitation à venir rejoindre Mme Hanska :

Venez à Rome, à Florence; de Florence, traversons notre chère

Suisse, et Genève et Neuchâtel; mettez-vous à Baden et allez achever vos affaires à Paris pendant que nous prendrons les eaux.

Dès réception de cette invitation, Balzac n'a plus qu'une idée : se mettre en route. Il répond, le même jour, 2 mars :

Ma joie est infinie comme le sentiment qui l'inspire. Je ne vis que depuis le jour où je me suis dit : « Eh bien, partons! »... Oh! combien de tendresses et de respectueuses amitiés dans ce mot : à bientôt! C'était un sacrilège que de ne pas être tous ensemble à Rome. Au diable les *Paysans*, quand on est le moujik de Mme Hanska! Il n'y a pas que le bengali qui me lance vers vous, comme un boulet, il y a mieux : *il cuore fedele*.

Les Hanska, Balzac et le fiancé avaient assisté, l'année précédente, en Allemagne, à une représentation des *Saltimbanques*. Désormais, source de plaisanterie, ils se transforment en personnages de la pièce : jusqu'à sa mort, Balzac sera Bilboquet, le jeune ménage Zéphyrine et Gringalet. D'où, en prévision, de ces joies innocentes : « La troupe va recommencer ses exercices et se remettre en voyage. Bilboquet a des habits neufs. »

Pour se procurer ces habits, à crédit, Balzac a bien failli retarder son départ :

En ce projet, je suis allé chez mon tailleur, pour renouveler ma garde-robe qui, depuis le voyage de Pétersbourg, est la même. Et voilà ce dissipateur! En sortant de chez l'illustre Buisson, au coin de la rue Richelieu et du Boulevard, j'ai sauté pour éviter le ruisseau, car j'allais dîner chez M. de Margonne et je voulais une voiture. Là, j'ai senti cette horrible douleur que cause le déchirement d'un muscle (*vulgo*, le coup de fouet) dans la jambe droite. J'ai eu le courage d'aller chez M. de Margonne qui m'a dit : « Si vous n'allez pas immédiatement chez M. Nacquart, qui dîne et que

vous trouverez, vous en avez pour six mois. » La douleur physique n'était plus rien quoique horrible, en comparaison de celle que me causait, dans l'âme, la perspective de mon doux voyage remis, et je suis allé chez le docteur. Ce bon ami a saisi, sans rien dire, ma jambe, l'a violemment comprimée par un bandage, et m'a dit : « Si malgré la douleur que je vous cause et qui est atroce, vous pouvez garder ce bandage une semaine, vous marcherez. — Quand ? Le 10 mars. — Eh bien, serrez plus fort, lui ai-je dit, car je veux une certitude.

Ce stoïcisme eut sa récompense. Cinq jours après, le 7 mars, Balzac peut écrire : « Comme l'a prophétisé M. Nacquart, mon courage a eu son prix. D'aujourd'hui, je marche, et tous mes préparatifs sont faits. »

Sa place retenue à la malle-poste, Balzac part de Marseille par le paquebot du 21 mars et, après avoir débarqué à Civita-Vecchia, il arrive, le 26, à Rome.

Les fatigues d'un voyage de plus de deux mois, à travers l'Italie, la Suisse et l'Allemagne, Balzac semble les avoir bien supportées. Il accomplit même une étonnante performance. Il écrit à sa sœur, en avril : « J'ai monté jusque dans la boule au-dessus de laquelle est la croix. » Le dôme de Saint-Pierre s'élève de cent trente-sept mètres, l'ascension exigeait donc un grand effort. Il ajoute d'ailleurs que sa santé est meilleure : « Je suis parti si fatigué, que cette absence de deux mois ne peut que me servir; j'aurai rafraîchi ma tête et mon cerveau. »

*
**

La troupe des Saltimbanques a fait son dernier voyage en Europe occidentale. Plus de longues flâneries dans les villes d'art et chez les antiquaires. Quand Balzac partira pour l'Ukraine, en

automne 1847, et en automne 1848, ce sera en voyageur pressé d'arriver par les voies les plus rapides. Mais auparavant l'attend la grave crise de l'été 1847.

A son retour de Passy, il annonce son arrivée, le 30 mai 1846 :

Mon bien-aimé louloup, j'ai trouvé tout en bon état; mais jamais je n'ai ressenti pareille fatigue. Hier et avant-hier, je suis resté couché. Depuis Heidelberg, je n'ai pas dormi. Une immense excitation nerveuse m'a donné une insomnie; je dors à peine deux à trois heures. Je vais prendre des bains.

Ce n'était là que les fatigues inévitables du voyage. Le lendemain, il n'y paraît plus :

Ma minette chérie, aujourd'hui, j'ai pris un bain de quatre heures, et cet énergique moyen a fait son effet. Je suis abattu, mais reposé. Je dormirai cette nuit.

Et au matin :

J'ai dormi vingt heures. Dieu soit loué, me voilà tranquille.

Les mois qui vont suivre ne seront pas bouleversés par la maladie. La nature lui procure un dernier répit avant l'assaut final. Balzac se sent pleinement heureux. Il a apporté avec lui le « trésor louloup » — deux cents actions du Nord pour commencer — ce qui permettra l'acquisition d'une maison de campagne à Vouvray, pour sept mois, et d'un appartement à Paris, pour les cinq autres mois. Tout cela pour recevoir les futurs époux, dont le mariage est préparé. Un autre trésor — garantie ou caution du premier — c'est un enfant attendu : Victor-Honoré.

Dès les premiers jours de juin, il se précipite en Touraine.

Grande joie : le château de Moncontour est à vendre. A son arrivée rue Basse, le 10 juin, il écrit :

L'air natal m'a fait un bien inouï. J'étais parti encore un peu fatigué; mais je suis revenu bien reposé, dans un état de santé merveilleux. A aucun moment de notre amour, je n'ai eu pareille impatience d'avoir, à moi, mon adoré loup. Quand je pense que nous n'avons pas encore eu une seule nuit tranquille et entière (à cause de la jeune fille Anna que l'on va marier, heureusement), avoue que ce désir immense de tenir ma femme renfermée dans le château fort de Moncontour est bien naturel. Prie Dieu (s'il se mêle du *Nord*) que les actions soient à 850 francs d'ici à un mois.

Prisonnière, mais en beauté :

Te dire que je t'aime, c'est une bien vieille redite, mais je vais te le prouver. J'aime tant ton front que je n'y veux point de rides. Fais-moi le plaisir de te laver tous les soirs le front et la figure avec du jus de citron, sans t'essuyer (ne dis à personne cette recette due à une somnambule) et vois comment tu seras dans quelques jours. Tu seras éblouissante de blancheur et de fraîcheur.

L'annonce de sa grossesse déchaîne son enthousiasme. Il écrit, le 13 juin :

La certitude que tu me donnes comble tous mes vœux. Maintenant, je puis te le dire, et tu sauras alors combien je préférerais ta tranquillité à mon propre bonheur si tu te souviens de tous les reproches que tu m'as faits à Pétersbourg, à Cannstatt, et partout, de ma prudence. Hélas, chère adorée, c'était le plus grand excès de l'amour! Je renonçais au plus vif de tous les plaisirs et à l'accomplissement de mon plus ardent désir. Sois tranquille pour le reste de ta vie; la mère sera toujours préférée à l'enfant, quoique l'enfant sera idolâtré. Je me sens une vie nouvelle dans les veines. Tu ne peux te figurer mon activité.

Effectivement, nous entrons dans une période, malheureusement courte, de renouveau littéraire qui nous vaut les deux chefs-d'œuvre des *Parents pauvres*. Il écrit, le 15 juin :

Avec ce que je veux écrire, je puis suffire à payer tout cela (les dettes les plus urgentes). Ma santé est d'une excellence admirable, et le talent! Oh! je l'ai retrouvé dans sa fleur.

Et le 16 juin :

Le moment exige que je fasse deux ou trois œuvres capitales qui renverseront les faux dieux de cette littérature bâtarde, et qui prouveront que je suis plus jeune, plus frais et plus grand que jamais.

Encore, le 17 juin :

Je vous quitte pour revenir à mon *Vieux musicien*. Je me porte bien; j'ai la tête pleine d'idées; j'ai le travail facile car j'ai l'espoir d'aller vous voir, à Creutznach, dès que j'aurai fini mes trois volumes. Voilà le secret de mon courage.

Le 27 juin, Balzac est dans les mêmes dispositions favorables :

Il faut que ma plume et mon imagination arrivent à heure fixe (pour le règlement des prochaines échéances) et que bien des volontés s'accordent. Néanmoins, jamais je n'ai eu tant de courage, car jamais je n'ai eu tant à sauver!

Le lendemain :

Je ne veux te revoir qu'ayant fait les *Paysans* et la *Cousine Bette*. Cet ordre du jour que je me suis donné m'imprime une force dans le travail que je ne me suis jamais connue... Quand, par moments,

je repasse dans mon esprit tes divines qualités, tes charmes d'esprit et de corps, il me vient des larmes aux yeux, et une impatience de t'avoir à jamais à moi, sans entrave ni secret, qui me fait me renverser dans mon fauteuil et pousser des gémissements!

Pour maintenir ce renouveau d'activité littéraire, Balzac modifie son programme :

Je viens (le 12 juin) d'examiner ce que je puis faire en fait de roman, et je vais superposer les manuscrits à l'étendue de la dette. Il faut aussi aller chez Bertin (au *Journal des Débats*). Je travaillerai tous les jours de deux heures et demie du matin jusqu'à deux heures et demie après midi, et je sortirai tous les jours de deux heures et demie à cinq heures.

Cependant, le 21 juin, la température exceptionnelle l'oblige à une modification :

Hier, j'ai tout changé dans mes heures, à cause des chaleurs tropicales qui nous consomment, comme la braise d'un four allumé. J'ai dormi dans la journée, de une heure à six heures et demie, et j'ai travaillé de sept heures du soir jusqu'à ce matin sept heures. Il faut travailler pendant la nuit et dormir le jour, pour arriver aux résultats que je veux obtenir.

Mais avec un programme trop rigide il faut toujours compter avec des circonstances imprévues. Du 30 juin :

Je me suis levé très à l'heure, à une heure et demie du matin, pour regagner le temps perdu dans les affaires, mais cela me fatigue beaucoup. Néanmoins, je me porte à merveille. Un grand but à atteindre et un grand courage donnent toujours de la santé, tu vois; nous l'éprouvons tous les deux. Me voilà revenu aux grandes traditions de mes plus obstinés travaux. Je suis endormi à sept heures et levé à deux heures du matin. et les feuillets vont se faire

par dix ou douze tous les matins. Il me semble que faire cela, c'est te dire : « Je t'aime » et alors je vais.

Malgré ce surmenage intellectuel, corrigé il est vrai par les kilomètres parcourus à la recherche d'une maison, Balzac traverse tout cet été exceptionnel sans autres désagréments que ceux attribués à une température « tropicale ». Il écrit, le 2 juillet :

Depuis cinq jours, je ne me sentais pas très bien; ce matin, je suis allé voir le docteur, qui m'a dit qu'il régnait une forte cholérine due aux chaleurs. Il m'a prescrit une diète absolue, des lavements et de l'eau gommée pour boisson... Ce n'est absolument rien. Mais si cela n'était pas pris aussitôt, cela deviendrait du choléra sporadique. J'ai cessé les fruits, que je mangeais en abondance.

Le régime prescrit eut un plein succès. Balzac peut écrire, le 4 août :

C'était l'effet de la chaleur qui est pour moi ce qu'elle est pour toi. Il faut aimer Victor-Honoré et toi, comme je vous aime, pour travailler malgré ma dissolution constante.

Et c'est lui aussi qui donne des encouragements :

Soigne-toi bien, ne t'occupe pas de ton changement de visage. Tu seras si fraîche, si rose, si jeune après! C'est classique, que le renouvellement d'une femme de quarante ans par un enfant!

Cependant, après deux mois d'efforts, on sent un commencement de lassitude. Le 13 août :

Je vais faire des efforts héroïques pour tout terminer, roman et affaires, car je veux te voir, et l'activité que j'ai eue en mai ne me manquera pas, j'espère, en août. Oh! comme je t'aime! Il faut voir mon chagrin de ne pas avoir de talent et d'activité cérébrale!

Un peu d'exagération, peut-être, pour retrouver Mme Hanska. En effet, du 2 au 12 septembre, Balzac passe dix jours à Creuznach. Il accompagne Mme Hanska à Wiesbaden pour préparer un mariage qui doit précéder le sien : celui de Anna Hanska avec le comte Georges Mnischech. Balzac ne réintègre la rue de Passy que pour un mois et il revient à Wiesbaden, en un voyage rapide, assister au mariage, le 13 octobre, en qualité de témoin de la mariée. Les journaux de Paris publient, à cette occasion, un communiqué, se terminant par cette mention : « Par sa mère, née comtesse Rzewuska, la mariée est arrière-petite-nièce de la reine de France, Marie Leczinska, et le comte Georges, petit-neveu du dernier roi de Pologne, descend en ligne directe du père de la célèbre et infortunée tsarine Marina Mnischech, dont l'histoire a été écrite par la duchesse d'Abrantès. » (Texte approuvé par Mme Hanska.)

Balzac n'a eu qu'à se louer de ses relations avec sa future belle-fille et son mari. Il se multipliait en démarches dans Paris pour contribuer à la collection de coléoptères du comte Georges. Lorsqu'il avait été informé du projet de mariage, en mars 1845, il avait répondu : « Ce que tu me dis de Mnischech me prouve qu'il sera maniaque. » Balzac, par son don d'observation, aurait fait un excellent psychiatre. Le comte Georges mourra fou, en 1881, à cinquante-huit ans.

Le 17 octobre, Balzac a réintégré la rue Basse « extrêmement fatigué mais bien portant ». Francfort prend rang parmi les villes inoubliables :

Mille baisers; avec des nuits comme la dernière, on changerait les Alpes en or, pour son Eve... Il n'y a rien dans ma bourse, mais j'ai de l'encre dans mon écritoire.

Cependant, il ne s'était pas conformé aux conseils de Mme Hanska

sur la nécessité de vêtements chauds au départ de Paris. Aussi il a pris un bon rhume :

De Francfort à Forbach (douane) j'ai vécu de toi, repassant mes quatre jours comme un chat qui a fini son lait se pourlèche les babines. J'ai mis ton capuchon; j'ai usé tes mouchoirs et je me suis admirablement bien porté... Comme le rhume m'étouffait l'estomac, j'ai relayé cet organe par deux petits pains de Francfort et deux larges entailles faites à la langue fumée... Voilà, j'espère, un bulletin complet. J'étais seul dans la malle et c'était un bienfait du ciel... J'ai volé, comme la malle, à Paris, où je suis arrivé sur les six heures du matin. Dans cette partie du voyage, le rhume a redoublé, malgré mes précautions qui étaient infinies. Mais il avait plu à torrents en France et l'humidité malicieuse entraît par les pores de la carapace rugueuse de la malle. J'avais peu dormi et mal; je tombais de faim, de sommeil et de fatigue. Je me suis couché à sept heures, je me suis levé à onze heures pour déjeuner.

Balzac reprend son existence laborieuse.

C'est une grande année pour moi, loup chéri, surtout si les *Pay-sans* et si les *Petits Bourgeois* sont publiés, coup sur coup, et si c'est beau.

Tout s'annonce admirablement. Anna mariée, le mariage de sa mère peut suivre. Avec la complicité des autorités, un mariage clandestin a été organisé soit à Metz, soit à Paris. Le 28 septembre, il achète la maison de la rue Fortunée.

Devant cet horizon dégagé de nuages, Balzac est plein de courage. Le 22 octobre, il annonce « ce tour de force extraordinaire de terminer *La Cousine Bette* en dix jours, au retour de Wiesbaden, et avec un rhume atroce ». Il fera mieux encore, peut-il annoncer le 26 :

Je ne quitterai pas ma table en novembre, en décembre et jan-

vier. Je suis tout fier de te montrer, au commencement de notre ménage, quelle est la puissance de ton *loup*, et le fécond, l'intarisable rapport de sa plume.

Le 28 : « La copie vient à torrents. *Rosemonde* sera faite en trois jours; cela vient en ce moment sous ma plume. »

La santé est si satisfaisante que, désormais, dit-il, il n'a plus à tenir que « le bulletin de notre maladie financière ». Mais les deux maladies sont solidaires et, dès le 29 octobre, le bulletin de santé reprend :

Je suis, ce matin, légèrement indisposé. Hier, j'avais très faim, j'ai mangé avidement des moules, et en trop grande quantité, de sorte que j'ai eu comme une indigestion; et cela, malheureusement, a influé sur mon travail... Ce malaise dans les intestins me rend triste.

Le travail cependant a repris, presque aussitôt, une journée de dix-neuf heures. Du 1^{er} novembre :

M. Nacquart est venu dîner vendredi; il m'a dit de prendre un gilet de flanelle, et j'en aurai un, et il m'ordonne un verre d'eau d'Enghien tous les matins, tous les hivers.

Malade docile, il dira bientôt : « J'ai endossé le gilet de flanelle. »

A peine remis de l'indigestion du 28 octobre, Balzac reçoit, le 2 novembre, une lettre de Dresde, pleine de mauvaise humeur, à propos de tout, en dernier lieu, de l'acquisition de la rue Fortunée. La reprise prochaine de la vie commune est ajournée pour raison de santé. Il répond, le 3 novembre :

Hier, mon pauvre loup, j'ai reçu ta petite lettre de Dresde et

tu as bien raison de prévoir mon chagrin. J'ai regretté que cette lettre fût venue. Je l'aurais voulue deux jours plus tard, la *Cousine Bette* finie. Je me lève avec une affreuse indigestion. Mon estomac était trop nerveux, trop convulsé, et je suis, en t'écrivant (il est trois heures du matin) entre le vomissement ou les maux de ventre, jusqu'à ce que l'une ou l'autre voie l'emporte. C'est affreux... Te parler de ma douleur, chère petite fille, ce n'est rien. J'ai peur que cela n'influe sur ce qui reste à écrire, car l'envie de t'aller rejoindre me donnait des forces surhumaines. La santé résiste encore; mais je sens qu'il ne faudra plus livrer de pareilles batailles. Avant-hier, j'étais au bout de mes forces. Ah! j'avais entrevu bien des plaisirs, et surtout celui de passer, pour la première fois de notre vie (Anna mariée) des nuits sans trouble ensemble! Et voilà que par la plus triste des causes, notre réunion est ajournée. C'est une catastrophe pour moi, car je t'aime pour tes chères voluptés, comme je ne le croyais pas possible. Notre dernière nuit, où je t'ai vue si blanche, si gentille, est toujours sous mes yeux.

Je viens d'interrompre ma lettre. L'indigestion parlait; il a fallu obéir, et passer du grand cabinet dans le petit. J'en reviens tout défait. Pauvre minette, j'ai mis une grande heure à t'écrire ceci. J'ai la sueur au front, ce n'est rien d'ailleurs, ne t'en inquiète pas. Hier, je suis rentré à sept heures, n'ayant rien pris depuis neuf heures. J'avais fait six heures de courses avec la méchante petite voiture de Louis. J'avais faim, et, en un quart d'heure, j'ai dévoré une oie et un peu de chicorée, avec trois poires et une livre de raisin. Cela, mis si vivement dans un estomac convulsé par les chagrins, par l'anxiété des affaires, par la perspective du travail à faire cette nuit, a déterminé l'indigestion. Il est possible que j'aille me recoucher, quand l'envie de vomir aura cessé.

Le lendemain, 4 novembre, la crise touche à sa fin :

Hier, après avoir cacheté ta lettre, les vomissements m'ont pris, et j'ai rendu mon dîner avec des douleurs atroces. Puis, en même temps, j'ai eu la débâcle inférieure. Juge quelle puissance avait mon amour pour toi de me faire contenir des douleurs pour t'écrire! Je

te les dis parce que cette crise si douloureuse était sans doute une excellente chose. C'est une crise de bile, causée par mon émotion de te savoir malade, retenue à Dresde, et par un excessif travail. Après avoir dormi cinq heures, je me suis trouvé tout à fait mieux, et n'avoir qu'à remercier la nature et mon tempérament. Je me suis trouvé si bien que j'ai travaillé.

Le 8 novembre, il a « énormément travaillé ». Le 10 :

Il me faut encore trois ou quatre jours pour finir la *Cousine Bette*. Ça grandit et s'allonge tous les jours; je ne veux pas manquer ce beau sujet-là. Il lui faut tous ses développements.

Ses rivaux Sue, Dumas, Soulié, sont bien tombés :

Je reste seul, plus brillant, plus jeune, plus fécond que jamais. Les *Parents Pauvres* ont un succès formidable. Les *Paysans* vont venir, et puis, aux *Débats*, *Les Petits Bourgeois*. C'est à les étourdir tous. Ce sera une année au bout de laquelle j'aurai cent mille francs à moi, mes dettes payées, ma maison payée, mon mobilier payé.

Des rêves à la réalité, il y a loin. Peu après :

Oh! mon adorée, je suis au désespoir, car j'ai des fers aux pieds et ils pèsent trente mille francs.

Le 16 novembre, l'optimisme règne à nouveau :

J'ai encore dormi depuis six heures et demie du soir jusqu'à présent et il est quatre heures du matin. C'est dix heures de sommeil; je ne me plains pas de cela, car c'est ce qui me repose, et, aujourd'hui, j'ai une terrible journée de travail à faire; il faut tâcher d'aller jusqu'aux vingt feuillets, et demain autant... Que Dieu te conserve la santé, ainsi qu'à moi; je ne doute plus de rien! Nous serons heureux et à l'aise. La pièce de théâtre marche bien, d'ail-

leurs; oh! j'aurai une année 1847 formidable. Je gagnerai cent mille francs l'année prochaine. Sais-tu que, depuis six ans, j'étais absorbé par les corrections de la *Comédie humaine* qui me prenaient la moitié de mon temps ? Maintenant que je puis consacrer tout mon temps à la production littéraire, ce sera tout à fait extraordinaire. Je ferai vingt volumes par an et deux ou trois pièces.

Ce programme, il est capable de le réaliser :

Je me suis voué à toi, à ton plaisir, à ton âme, à ta personne! Mais c'est bien facile, cette charmante tâche, car il y a longtemps que je suis amoureux fou de toi, de ta chair, si tu veux; et, à Francfort, cette adoration a décuplé. Je ne t'avais jamais vue si belle ni si bien à mon aise. Sois tranquille, mon loup adoré, tu as la beauté privée, la beauté rare, ce qui fait le mari fidèle.

CHAPITRE VII

L'ANNEE 1847

L'année 1846 avait été bonne pour sa santé et pour son œuvre. L'année 1847 s'annonçait « formidable ». Hélas, le courrier du 1^{er} décembre lui apprend une fatale nouvelle : la naissance avant terme et la mort de Victor-Honoré, sur qui reposait tout l'espoir de son prochain mariage. De ce coup brutal, il se relèvera difficilement. En juillet 1847, s'il peut encore tenir une plume, ce sera pour écrire son testament.

Le 15 novembre, Balzac avait eu un pressentiment, phénomène qui ne se produisait pas pour la première fois :

Je suis d'une affreuse tristesse, comme s'il se passait à Dresde un événement mauvais pour nous deux. Et je t'aime tant que cette impression me poursuit. J'y crois. Mon Dieu, qu'as-tu ?

D'accord avec elle, il se propose d'aller la chercher à Leipzig. Il a consulté M. Nacquart. « A six mois (de grossesse), on peut faire tous les voyages qu'on veut. » D'ailleurs il sera à ses côtés :

Ne t'inquiète pas du voyage, tu le feras en parfaite santé, car je te magnétiserai depuis Leipzig jusqu'à Paris et tu n'auras pas une douleur. Je te le promets. Je suis en ce moment, par suite de mes travaux et de ma chasteté, d'une énorme puissance magnétique et je suis sûr de ma santé.

A la réception de la lettre catastrophique, Balzac se montre vraiment stoïque :

Je viens de pleurer trois heures, comme 'un enfant. Je comprends tout. Ce serait une cruauté gratuite que de te parler de moi. Je me tairai... Il est dit que ma vie sera un long assassinat.

D'autre part, il a appris que tout concours financier serait suspendu. Or, pour le règlement de la maison Beaujon, achetée cependant à l'intention de Mme Hanska, les échéances étaient imminentes :

Demander 32 000 fr. à mon travail, en quarante jours c'est sacrifier ou ma vie ou ma réputation... Enfin, plus un mot. C'est assez du deuil qui nous sépare, et des affreuses souffrances que tu as dû subir. Ce spectacle, entrevu de loin, m'empêche de penser à tous les ennuis, à tous les embarras dans lesquels je suis. Lorsque le cœur souffre tant, les intérêts sont bien mesquins.

Balzac sent très bien que Mme Hanska, acculée au mariage par sa grossesse, trouve doublement, dans l'accident, une délivrance.

La lettre continue dans la même note désespérée :

Je ne puis pas exprimer ce que je souffre : c'est un désarroi général. J'aimais tant un enfant de toi... C'est une douleur dont je porterai, j'en ai bien peur, les marques toute ma vie. Le Noré est amoindri chez moi pour toujours... Ma tête est en fusion pendant que je t'écris toutes ces phrases qui ne sont pas même l'écho de ce que j'ai dans le cœur. Je n'ose me livrer à mes idées, à mes sentiments. Enfin, le travail excessif jettera son manteau de plomb sur tout cela.

Mais pourra-t-il travailler ? Le lendemain, 2 décembre, il écrit : « J'avais hier comme une congestion au cerveau, et cela a produit

un sommeil de plomb, de six heures et demie du soir à six heures du matin. » Il compte cependant reprendre le travail : « Tu ne peux que me plaindre, car, douloureux et fatigué, je vais me remettre à l'œuvre, et il ne s'agit plus que de nous deux : j'ai un tiers de force de moins. » Il constate son impuissance persistante le 6 décembre : « Ma tête se repose toujours malgré moi. Il m'est impossible de me réveiller. Je ne me suis levé qu'à quatre heures un quart cette nuit : je n'ai pas un mot dans le cerveau. »

Aucune amélioration, le 8 décembre :

Voici huit jours que le désespoir et le chagrin sont entrés dans mon âme, dans mon cœur et dans mon pauvre cerveau. Dieu seul sait quels ravages ils y ont faits... Il m'est impossible de faire lever mon cerveau qui s'est couché comme un cheval fourbu. Il ne sent ni le coup de fouet, ni l'éperon. Ce phénomène est arrivé déjà cent fois depuis dix-huit ans, et jamais avec de pareilles causes de désolation, et, si je retrouvais la faculté d'inventer, de composer, je me jetterais dans le travail à y mourir! Mais l'organe, fatigué, se refuse à tout... Allons, idole de mon âme, il faut te quitter pour essayer de ce que j'appelle la masturbation du cerveau! C'est effrayant, mais il faut le réveiller à tout prix.

Pas davantage de résultat, le 9 :

Hier, levé à une heure je n'ai pu écrire une ligne... si, trois lignes, que tu trouveras dans l'enveloppe de cette lettre. Ces trois lignes, inutiles, regarde-les. C'est le fruit de trois heures de veille!

Ni le 10 :

Je viens de me lever à cinq heures, et ma tête est plus que jamais vide, sourde, muette. J'en suis désolé, car je suis en présence de nécessités si cruelles, que je ne sais que devenir. J'espère que, d'une minute à l'autre, le bouchon qui arrête le torrent céré-

bral va sauter. Le temps est affreux; il pleut, il neige, il fait gris. Je suis maussade et malheureux de trois manières : cœur, corps et tête.

Du même jour, à midi :

Je n'ai pas encore écrit plus de six lignes sur la *Dernière Incarnation de Vautrin*. A demain. Je m'y mets à l'instant, avec un demi-bol de café noir dans le ventre... A demain donc. Je te dirai si j'ai repris mes affreux travaux forcés.

Le 11 décembre, les nouvelles ne sont pas meilleures :

Hier, j'ai eu la constance de rester assis à ma table, comme un écolier au piquet, pendant toute la journée, depuis mon réveil jusqu'à mon coucher, sans pouvoir extraire de mon cerveau deux lignes, ni quoi que ce soit qui ressemble à une pensée... Je me suis couché à sept heures, au lieu d'aller à un spectacle quelconque, car je *veux* travailler. Me voici levé à trois heures du matin; je ne me sens pas plus disposé qu'hier. Tel est le cerveau; cet organe n'obéit qu'à ses propres lois, lois inconnues! Rien n'agit sur cette bouillie.

Il reprend ce même jour :

J'ai souvent touché aux limites des forces physiques; me voilà au bout des forces morales. Je connais l'évanouissement de la pensée. Excepté toi, nos souvenirs et hélas! nos chagrins, rien ne m'émeut, rien ne m'intéresse, rien ne peut me tirer de cette apathie de la pensée. Le désir ne reparaitrait que près de toi, car si j'allais dans un mauvais lieu, je n'y éprouverais rien à la vue de la plus belle créature du monde. L'appétit physique est éteint. Je mangerais du pain seul, comme je mange les dîners que me fait la gouvernante. C'est une vraie maladie.

Le 12 décembre :

Ma tête est toujours une tête de bois... Je ne sais ni que faire ni que devenir et l'inactivité de ma cervelle me met dans la situation d'un homme indifférent à tout. Je n'ai pas la force cérébrale de concevoir une crainte! Est-ce étrange! Le calcul me prouve ma détresse, et ni le cœur, ni la tête ne s'en affectent. Voilà dix-huit ans, mon amour chéri, que je dors sur un tonneau de poudre, avec une mèche allumée à cinq pas!

Enfin, le 13 décembre, il peut écrire : « Je crois ma tête en meilleur état; je vais me mettre à travailler. » Il confirme, le 14, ces meilleures dispositions : « Me voici levé à deux heures; j'ai fait mon feu; je suis plein d'ardeur à l'ouvrage et je veux te dire adieu. Allons, avec beaucoup de copie, je m'en tirerai. » De même, le 15 : « Ma tête s'est enfin dégourdie et j'ai fait hier six feuillets. » Mais, le 16, il n'a pas reçu de lettre de Dresde : « Il faut se résigner et attendre, mais, je le vois, j'ai la fièvre du malheur et non celle de l'inspiration. On n'invente pas une nouvelle, le cœur gros. Voici quinze jours bien sombres, bien funestes. »

Le 20 décembre, il rend compte d'une conversation avec son médecin :

M. Nacquart m'a beaucoup effrayé, à cause de mes énormes travaux. Ni lui ni personne de ses amis médecins ne conçoivent qu'on puisse soumettre le cerveau à de pareils travaux. Il me dit que cela finira mal; il me supplie de mettre de la raison dans ces débauches de cervelle. Les efforts de la *Cousine Bette*, vomie en deux mois, l'ont effrayé. Il me dit : « Cela finira par quelque chose de fatal. » Le fait est que je cherche, dans la conversation, très péniblement les substantifs. La mémoire des noms m'échappe. Il est bien temps

que je me repose, et, si j'avais eu de l'argent, les soins à donner à ma maison auraient fait une bien bonne diversion à mes occupations d'intelligence. Nous avons été bien malheureux à ce sujet-là.

*
**

Sur ces entrefaites, Balzac fut victime d'un petit accident sans gravité par lui-même, mais qui retient l'attention parce qu'il s'agit d'une récurrence. Il écrit, le 18 décembre :

Hier, à deux heures, en allant à la noce de Chlendorowski (son éditeur) je me suis foulé le pied, le même de l'autre année. C'est la troisième fois que j'ai cet accident. Je suis allé à la noce tout de même, et, ce matin, j'attends M. Nacquart qui me dira ce que j'ai. C'est avec des peines inouïes que j'ai pu gagner mon cabinet, ce matin à quatre heures. Cette fois, ce n'est pas le coup de fouet, c'est une simple foulure, je le crois. C'est au pied de la montagne de Passy que cela m'est arrivé, sur une partie de glace que je ne voyais pas... Je sens un engourdissement douloureux dans le pied, autour de la cheville, et il m'est impossible de me servir de ma jambe.

Le lendemain, il rend compte de la visite du médecin :

Mon loup chéri; M. Nacquart est venu hier. Il m'a ordonné de mettre quelques sangsues au pied et de l'envelopper de cataplasme, ce qui a pris le reste de la journée d'hier. J'ai une fausse entorse; il y a eu écartement des muscles de la cheville à l'intérieur... Je n'ai qu'un pied, et quand je veux aller de mon lit à mon cabinet, je vais à cloche-pied, exercice qui, vu ma pesanteur, ne me permet pas de faire plus de dix mètres de promenade.

Encore, ces dix mètres, ne peut-il les faire sans encombre :

J'ai eu un accident douloureux. Au moment où j'ai reconnu l'ab-

solue nécessité de prendre le lit, je suis allé fermer tout dans mon cabinet, et j'ai fait une chute, en en sortant, sur mon pied entorsé. C'est ce qui a compliqué la chose. Je suis heureusement bien tombé, du côté opposé, et sur les coussins où je posais ma jambe.

Le 24 décembre, il quitte un instant le lit pour envoyer quelques mots de souhaits de fête.

Voilà cinq grands jours que je suis resté dans la position horizontale, sans faire un seul mouvement. Ma jambe n'existait pas et le docteur est venu tous les deux jours. J'en ai encore pour une semaine à garder la chambre, et le lit si je puis; mais je ne peux pas.

Le lendemain, triste Noël, il écrit :

Hier, j'avais repris du café; j'ai dormi très tard. Ma jambe me fait beaucoup plus souffrir, maintenant qu'elle va vers la guérison, que quand elle était dans la période d'inflammation.

Il tient à porter lui-même à la poste ses lettres pour Dresde, d'où cette information du 29 décembre : « Hier, j'ai commis l'imprudence de sortir, en voiture bien entendu, la jambe étalée horizontalement; mais, ce matin, je me sens de cette escapade. » Il s'en ressentira encore davantage le lendemain : « J'ai outrepassé le raisonnable, et hier, par suite des neuf heures passées à ma table, et d'une petite sortie pour aller à la poste, ma jambe a démesurément enflé. » Le dernier jour de l'année, état stationnaire : « Je t'écirai peu maintenant, car il faut travailler à vingt feuillets par jour. Ma jambe est toujours enflée; mais je ne vois aucun danger. » Enfin, le 2 janvier, c'est presque la guéri-

son : « J'ai pris courage; la jambe va beaucoup mieux. Dans quatre ou cinq jours, je pourrai aller et venir. » Cependant, le 4 janvier il doit aller encore une fois chez le docteur Nacquart « à cause de l'enflure de la jambe; il m'a dit que ce n'était rien, que c'était la faiblesse des tissus relâchés, et qu'en mettant une compresse qui fît guêtre, en six jours ce serait terminé. » En l'absence d'autres informations, nous pouvons croire que tout est ensuite rentré dans l'ordre.



La consultation du docteur Nacquart sur les conséquences fatales des « débauches de cervelle » révèle un état dont les causes profondes sont en partie le fait de Mme Hanska. Or, de Dresde, Balzac reçoit maintenant plus souvent des « mercuriales » que des encouragements.

La crise morale du 1^{er} décembre continue à dérouler ses conséquences psychiques et physiques, comme en témoigne cette lettre du 13 janvier :

Je me sens détaché de tout, car tu n'es plus là pour donner la vie à ma vie, et je me sens exactement mourir d'une attente infiniment trop prolongée. Le désir de toi m'a épuisé l'âme. Nos derniers chagrins, où j'ai failli mourir en deux heures dans mon cabinet, ont sans doute produit cet affreux résultat. Il n'y a que Dieu et moi qui sachions ce qu'ont été ces deux heures-là. Je n'ai plus souri depuis, et puis le doute est entré dans cette âme qui vivait par la foi. Il a fait des ravages incalculables. Je voudrais savoir si j'irai vivre en Russie ou si tu veux vivre à Paris. *Au nom de ma vie*, décide cela, mais que ce soit décidé. Viens le plus tôt possible à Francfort, car dans quelques jours le docteur me fera partir, j'en suis sûr. Je n'ose confier à ce vieux docteur que *je meurs*

d'amour pour ma femme, et que je pleure comme un imbécile dans mon cabinet, que je n'ai plus goût à rien, que j'ai la nostalgie.

Il avait parfois laissé croire qu'il était à sa table de travail. Il n'en était rien :

Du 1^{er} décembre au 7 janvier, songe que je n'ai pas écrit une ligne... Ah! je ne t'ai pas dit mon désespoir. Il a été terrible et je ne me savais pas le cœur si jeune et si friable. J'ai souffert dans ce mois comme dans toute ma vie passée. Je n'ose plus prononcer le mot enfant, j'y songe. Mon Dieu, ne me demandai-je pas tous les jours par quelle fatalité, réservée à nous seuls, il se faut que nous ne soyons pas l'un à l'autre, *quatre ans* bientôt après notre entrevue de Pétersbourg! N'est-ce pas fabuleux? Non, il faut être ce que nous sommes, il faut tout nous confier, même ce qui nous fait mal, pour qu'un homme croie encore à la possibilité d'une union tant désirée et toujours retardée. Je crois que nous nous marierons en cheveux blancs. J'en ai déjà pas mal. Tu attends que je sois un vieillard. Mais nous nous sommes promis que les cheveux blancs ne nous arrêteraient point. Ainsi, je ne t'en aimerai pas moins. Mais, ton bengali, tu l'uses! Oh! chère, qu'aucune puissance ne nous empêche de terminer ce long supplice d'attente en octobre prochain.

Le 7 janvier, il a bien essayé de reprendre les œuvres en suspens : « Je travaille de minuit à neuf heures sans arrêter, et je mange un morceau, puis je travaille et je cours aux affaires. » Mais il ne peut poursuivre cet effort. Dès le 12 janvier, il écrit :

Chère Linette, je suis tout à fait malade de nostalgie. Il n'y a plus rien qui m'intéresse, ni mes manuscrits à faire, ni la maison, ni les meubles, ni les angoisses de ma propre lutte, ni ses espérances. Je suis en proie à une atonie générale et je suis certain que tout cesserait si j'étais dans la voiture pour t'aller voir.

Chez un amoureux de vingt ans, on pourrait croire à un peu de

littérature. Chez un homme de quarante-huit ans, observateur par métier, c'est l'indice d'un trouble profond. Balzac le sent et, le 13 janvier, c'est bien d'une maladie qu'il parle :

Je suis sans âme, ni cœur; tout est mort. Est-ce que dans cette dernière et atroce lutte j'ai dépassé la mesure de mes forces? Est-ce que le retard à mon bonheur a tout flétri? Est-ce que la fatigue a produit l'anéantissement? Je ne cherche plus les causes; *je suis malade d'âme* et le remède est à Dresde. Si tu ne me guéris pas, si près de toi je ne redeviens pas enfant, croyant, enthousiaste, tout est dit. Je mourrai épuisé, je mourrai de travail et d'anxiété, je le sens. Tu ne sais pas à quel point je suis arrivé. Cette année à franchir est ma mort. Mais tu ne sais pas à quel point tu es aimée. Voici vingt jours que je cache ma situation, car, en parler, c'était être taxé de poésie, d'exagération, de toutes sortes de ridicules. Ecoute : non seulement le cœur et l'âme sont attaqués, mais, je te le dis bien bas, *je perds la mémoire des substantifs*, et je suis prodigieusement alarmé, car mon travail, c'est ma fortune. Ce manque de mémoire n'attaque que la conversation et non l'écriture. Il y a un an que la mémoire faiblissait sur les noms propres.

Balzac fait une nette distinction entre la mémoire des substantifs et celle des noms propres, et il souligne avec inquiétude la gravité de la première.

Le « remède » était bien à Dresde. Quand, le 20 janvier 1847, Balzac apprend que Mme Hanska a pris la décision de le rejoindre à Paris, c'est un débordement de joie. Il va travailler à vingt feuillets par jour :

Mon Dieu! sois mille fois bénie, mon Eve adorée! Il y a des jours où je crois à la vie, au bonheur, à un bel avenir; où je me crois jeune, plein de talent, plein d'avenir; capable de faire toute une *Comédie humaine*! C'est quand je t'ai reconquise; c'est quand je te sens à moi! Et c'est ce qui est arrivé depuis que je sais que

tu seras en route pour Francfort dans quelques jours, et que nous nous reverrons dans les premiers jours de février. Depuis cette lettre mille fois bénie, mille fois relue, depuis cette page où tu es *moi* où tu as de l'amour à tout oublier, eh! bien, j'ai vécu, j'ai repris comme une plante mourante à laquelle on a versé de l'eau. Les feuillets s'entassaient miraculeusement, en voilà quarante d'écrits en deux jours. La *Dernière Incarnation de Vautrin* sera terminée demain, et d'ici au 25, j'aurai fini le *Cousin Pons* que Véron, le difficile, trouve être un plus grand chef-d'œuvre que la *Cousine Bette*.

Malheureusement, il n'était séparé de l'arrivée de Mme Hanska que par un délai de quinze jours et ce stimulant n'a pu contribuer suffisamment à son œuvre. D'ailleurs, l'amoureux s'est réveillé plus vite encore que l'écrivain. Dans son impatience, il va à Francfort au-devant de sa bien-aimée.

A bientôt! Dans quinze jours, à Francfort. Je t'envoie mon cœur et mon âme, et je te serre dans mes bras avec mon amour d'enfant pour sa mère, de jeune homme pour sa première maîtresse, de vieillard pour sa jeune fille de vingt ans et de Noré pour sa Line, qui vaut mieux que tout cela. Adieu, sois bénie; prends garde à tout; soigne-toi; sois bien jolie pour moi à Francfort!

L'exaltation augmente dans la lettre suivante :

Mille caresses, je te baise de toutes mes forces. Oh! quel voyage je vais faire! Penser à notre première réunion libre (sans Anna), depuis Paris jusqu'à Francfort! Un désir de quarante heures et de cent cinquante lieues. Mon minou, je te caresse en idée. L'argent est bien peu de chose devant l'amour!

Cependant l'argent est indispensable pour conduire à l'amour :

« J'ai emprunté cinq cents francs à M. Fessart, car je suis sans un liard. »

Balzac installe Mme Hanska dans un appartement meublé de cinq pièces, loué 660 francs pour deux mois : 15 février-15 avril. Il était situé rue Neuve de Berny, à proximité de la Folie-Beaujon.

Avec un budget mensuel de 370 francs de nourriture, les époux clandestins vivront très modestement. La présence de Mme Hanska fut loin de répondre aux vœux ardents de Balzac. Elle se comporte moins en amoureuse qu'en contrôleur grognon de l'emploi du « trésor-louloup ». Elle ne s'abandonne plus aux folies amoureuses, et ne témoigne pas beaucoup de tendresse. Elle affecte d'oublier la promesse de mariage ou elle met à sa réalisation une condition irréalisable, le règlement intégral des dettes qu'elle ne fait d'ailleurs rien pour faciliter. Elle ferme outrageusement sa bourse comme si les dépenses de la rue Fortunée ne correspondaient pas à une acquisition faite à son bénéfice.

Au cours de son séjour à Paris, en 1843, elle avait admis pourtant l'achat d'une maison. Elle avait même visité des immeubles à vendre qui ne valaient pas celui de la rue Fortunée. Il est vrai que mars était un bien mauvais moment pour apprécier une maison, d'un extérieur étrange, mais d'un intérieur charmant, après aménagement. Venue y habiter, en 1850, elle en vantera à sa fille les commodités et l'agrément.

Mais pour l'instant, il faut essuyer les plâtres et attendre le bon fonctionnement du calorifère. Le plus gros du déménagement de la rue Basse, a lieu, le 15 avril; c'est seulement le 1^{er} juin, dans la tristesse de sa nouvelle solitude, que Balzac pourra s'y installer.

Son départ, le 15 avril, fut suivi d'un nouveau séjour en Allemagne qui fut bien morose, comparé aux heures exaltantes de

Francfort. Quand, fin mai, Mme Hanska partit précipitamment pour son château de l'Ukraine, la séparation eut presque le caractère d'une rupture.

C'était une immense déception pour Balzac au lieu du réconfort qu'il escomptait. Le samedi 15 mai, il annonça son retour rue Basse :

Le jour où je suis arrivé, jeudi, j'étais exactement mourant. Je n'ai jamais fait pareil voyage. J'éprouvais des douleurs physiques atroces depuis les reins jusqu'aux jambes et aux pieds. J'avais à peine recouvré l'appétit; et je me suis couché. Quelle nuit! Le lendemain, toute cette tempête de douleurs a passé d'en haut en bas. La tête a été prise d'une violente inflammation. Ce matin tout est à peu près calmé. Voilà pour le physique.

Cette fois, c'est plus que la fatigue d'un voyage. Balzac est malade :

Hier, j'ai dîné pour affaires, chez les Fessart. Mon mal d'arachnitis a cessé pendant le dîner, et j'ai eu l'idée de prendre de la distraction. Je suis allé voir Frédérick Lemaître dans le *Chiffonnier de Paris*. Eh! bien, mon pauvre loup, j'ai senti des mouvements de folie dans ma cervelle. J'ai perdu pendant quelque temps l'esprit, tant j'éprouvais de douleurs morales, causées par cette affaire de la Chouette (sa gouvernante à licencier) et par notre séparation et par le poids énorme d'affaires que j'ai sur les bras... Tiens pour règle de ma conduite que je ne survivrai ni à notre séparation, ni à quelque chose qui nous attaquerait par trop vivement.

L'attitude de son ancienne gouvernante, Mme Breugnol, appelée pompeusement Mme de Brugnol, lui cause de grandes inquiétudes. Pour se venger d'avoir été remerciée, à l'instigation de Mme Hanska, sans une indemnité raisonnable après cinq années de services

avouables et inavouables, elle s'est emparée de la correspondance de son aristocratique rivale et menace de la divulguer dans les châteaux de l'Ukraine.

On s'explique alors ce passage d'une lettre du 18 mai, suivant de peu son retour :

Ma bien-aimée, je suis dans une situation d'esprit qui te ferait pitié. Je pleure constamment, quand je suis seul, comme un enfant. Ma faiblesse est excessive contre mes souvenirs. J'attends tout du travail. C'est le dernier conseil de Gavault, à qui j'ai fait pitié. Si l'affaire de cette scélérate se termine bien, ce sera un grand pas de fait vers le *mieux* de mon esprit. L'idée d'être la cause involontaire d'une semblable injure, d'une atrocité pareille, contre les trois seuls êtres qui m'intéressent, que j'adore, me dissout.

Pour un homme déjà tant accablé de soucis, c'était assurément le comble de l'infortune. Certes, il avait une part de responsabilité dans l'événement. Mais c'était plus qu'un prétexte, un motif valable, pour une rupture qui semblait se préparer. Devant cette menace Balzac traverse une crise grave durant tout l'été de 1847.

*
**

De ce moment, la maladie est toujours à l'arrière-plan. Le 30 mai :

Depuis huit jours, j'ai un fond de fièvre, causée par la fatigue, assez inquiétante pour consulter M. Nacquart. Depuis que je vous écris, mon mal de gorge augmente; mais ce ne sera rien; c'est de la fatigue et l'échauffement.

Le 31 mai :

Le docteur était à Pontoise; il ne revient que ce matin à dix

heures. J'ai peu mangé, je me suis couché vers huit heures et demie, et j'ai dormi jusqu'à sept heures, ce qui prouve que cet échauffement provient d'une excessive fatigue et d'un besoin de repos. Je me suis levé, ayant toujours de la courbature et la tête intérieurement chaude, comme quand on a la fièvre.

Le 2 juin : « Je souffre tant de la gorge, et depuis quatre jours, que je vais chez le docteur. » Le 3 juin :

Ce matin, après une très mauvaise nuit, je suis allé chez M. Nacquart. J'ai une inflammation générale qui éclate sur un point faible, le larynx et les amygdales. J'ai une ordonnance et je vais la suivre scrupuleusement. C'est tout l'arsenal de la médecine. Il m'est défendu de parler. Mais le moyen avec un monde d'ouvriers ?

Depuis deux jours il est installé dans sa maison : « Rien n'égale le silence et la tranquillité de la rue Fortunée. On y est tout à fait à la campagne. » Mais, pour l'instant, ce chantier, ouvert à tous les vents, n'est guère favorable à un fiévreux. Le 4 juin : « J'ai été plus malade. » Le 6 juin :

J'ai senti un mieux dans ma santé, depuis la lettre d'Anna et de Georges, et la convalescence a commencé. La fièvre a cessé. Je n'irai pas voir M. Nacquart. La lettre d'Anna a été la goutte d'eau qui fait déborder le versant du bien. Je me sens tout à fait remis.

Dès que les souffrances physiques et les inquiétudes morales le lui permettent, Balzac s'efforce de reprendre son travail : « Je vais oublier tous ces ennuis, et me mettre aux *Paysans*, fort et ferme. » Mais il n'a plus la même facilité : « Ma main est devenue lourde. Je n'écris plus si facilement. Je ne sais si c'est la dissipation de ces trois mois, mais je vois et je sens une diffé-

rence. » Balzac doit aussi s'adapter à sa nouvelle résidence et classer ses papiers mis en désordre par le déménagement :

Je dîne aujourd'hui (1^{er} juin) pour la première fois ici (rue Fortunée). Je vais commencer à y travailler et à m'y établir. Il en est d'une nouvelle maison comme d'un nouvel habit : elle gêne aux entournures. Il faut s'y habituer, en prendre les êtres, et y incruster ses habitudes, ses regards. Il y en a encore pour une quinzaine de jours.

Ses intentions de travail persistent. Du 9 juin :

Je vais me mettre à l'œuvre demain. Je ne quitterai la plume que quand j'aurai conquis la tranquillité. Puis je m'envolerai à cette vie divine dont l'avant-goût m'a été donné. Mon Dieu, donnez-moi la force, la vie, la santé, car je sens que j'aurai un immense bonheur à porter.

Dans un rare moment d'effusion sentimentale, Mme Hanska l'a invité à venir partager sa vie au château de Wierzchownia, d'octobre 1847 à mars 1848. Mais il faut compter cependant avec la versatilité de la comtesse polonaise. Les interdictions alternent avec les invitations, et Balzac demande l'intervention des jeunes mariés en juillet : « Votre chère maman m'écrit très peu et me défend l'Ukraine. »

Le 20 juin il n'a pu encore se mettre véritablement au travail :

C'est demain que je me plonge dans l'ouvrage, avec ardeur, et il le faut pour ma santé morale. Vous ne croirez pas que je maigris à vue d'œil. Rien ne me nourrit, je dévore mes pensées. Je ne veux pas vous peindre mon état moral, il est affreux. Je ne sais que devenir. Je reste des heures entières perdu dans mes souvenirs et vraiment hébété. J'attends beaucoup du café que je vais prendre. Peut-être sortirai-je de cette consommation. Une seule chose me dis-

trait : c'est d'orner, d'achever la maison, parce que je m'occupe d'Eve... Allons mille bonnes choses. Il y a un bengali de mort. Il ne peut vivre qu'avec l'aliment de Minou.

Le lendemain ressemble à la veille : « Je n'ai rien pu faire hier de toute la journée. » Enfin, le 22 juin, il reprend le départ :

Aujourd'hui, moi qui hier ne pouvais pas me lever à six heures, après m'être couché à huit heures, je me suis levé à trois heures du matin, et je commence mes travaux herculéens par causer avec celle qui les inspire. Il est temps de m'y mettre, allez! Je suis bien fort, mais je ne le suis pas autant que le chagrin d'être séparé de mon bonheur... J'ai tous les jours un peu de fièvre, un petit mouvement fébrile. Je maigris, je ne m'intéresse à rien. Je commence à prendre en haine cette maison vide où tout est fait pour une absence!... Je viens de boire la première tasse de café noir, depuis celles que me faisait cette chère jolie main. Elle était si faible que je n'en éprouve aucun effet.

Le 23, Balzac commence sa journée à quatre heures du matin en écrivant d'abord plusieurs pages de cette correspondance exigée par Mme Hanska qui, en retour, n'envoie pas une ligne. Puis il achève :

Allons, adieu pour aujourd'hui. Il est six heures; voilà deux heures que je cause avec vous... Comme il est difficile de se mettre à l'ouvrage! Et il faut se gagner 18 000 francs de rente, payer 55 000 francs de dettes, ce qui exige un capital de 600 000 francs. Travaille, petit auteur de *La Comédie humaine*, fais l'*Education du Prince*, fais des romans, fais des pièces... de cent sous. Paie ton luxe, expie tes folies, et attends ton Eve, dans l'enfer de l'encrier et du papier blanc!

Le 25 juin tout va bien :

D'aujourd'hui, voici mes habitudes reprises. Je me suis levé à deux heures et demie et j'espère qu'en trois mois de vie bien régulière et d'un travail soutenu, je me serai mis au courant.

Mais le 26 :

J'ai fait le total de ma dette, afin de me prouver à moi-même la nécessité d'envoyer les *Paysans* à la presse. Eh bien, des nausées affreuses me dégoûtaient quand je mettais le nez sur ces lignes tant de fois lues! Dans huit jours, je n'aurai pas un liard : mon cerveau, ma raison me le disent; l'imagination, la faculté de faire sont inertes, ne bougent pas, et se couchent comme des chèvres capricieuses... Hier, à deux heures, j'ai dormi malgré moi dans mon fauteuil, une heure.

Rien de changé, le 2 juin :

Je suis épouvanté de mes obligations. Je vois ce que je dois faire, mais impossible de réveiller mon cerveau, d'en tirer un plan, dix lignes, une idée. Mon désespoir est extrême, car les *Débats* ne demandent pas mieux que de me payer, la presse attend, et l'Union est obligée de prendre la fin du *Député d'Arcis*. Je me dis que deux mois de repos, ce n'est quasi rien, après les bonheurs, les travaux et les chagrins que vous savez. Mais les échéances! Mais les besoins urgents, la vie, les petits paiements! Par moments, la tête me tourne.

Son organisme déprimé est toujours la proie de la maladie. Il écrit, le 28 juin :

J'ai une nostalgie bien caractérisée. Tout m'ennuie, je ne puis rien faire; je maigris en mangeant bien; le café ne produit aucun effet sur le cerveau; j'ai tous les soirs un léger mouvement de fiè-

vre et je me sens mal sans pouvoir offrir au docteur aucune cause de maladie. Les douleurs d'estomac viennent trois fois par jour et plus intenses que jamais. Quand j'aurai repris mes travaux, cela changera-t-il ? Je ne sais. Je voudrais travailler même pour ma santé. Mes obligations sont énormes; je n'y puis faire face que par mes travaux, et, si je travaille, j'ai peur d'arriver à quelque maladie nerveuse. Je ne vous ai jamais laissé voir à quel degré d'épuisement m'avaient mis mes efforts de février, mars et avril. Le chagrin est venu mettre le comble à cette prostration et je n'en suis pas encore remis... Ma cervelle dit : non, quand la nécessité dit : oui.

Dans la nuit du 28 juin, sous l'impression d'une mort prochaine, il rédige son testament. Il lègue à Mme Hanska l'universalité de ses biens, à charge pour elle de régler les dettes provenant de l'achat de l'hôtel Beaujon et de servir à sa mère une rente viagère de 3 000 francs. Il reconnaît avoir reçu de Mme Hanska pour cette acquisition 130 000 francs.

Pour Mme Hanska ce devait être en réalité une excellente opération. Le mobilier seul sera évalué 150 000 francs, et l'hôtel revendu 500 000. La rente viagère, par suite du décès de la mère de Balzac en 1854, ne sera servie que quatre ans. Balzac abandonnait en outre, toute sa contribution aux frais d'installation, ce qui n'était pas négligeable. Et surtout il laissa à Mme Hanska les droits d'auteur de *La Comédie humaine*, dont le capital représentait un million.

Il commenta son testament en ces termes, le 2 juillet :

J'ai fait maison et mobilier deux ans trop tôt, en croyant à des événements heureux qui sont retardés, que tant de chances de la vie et de la mort peuvent rendre impossibles... J'ai assumé sur moi des travaux et des veilles au moment où je croyais pouvoir respirer. C'est si bien pour vous, que j'ai fait mon testament qui vous rend l'arbitre suprême de tout, et qui vous soumet ma fortune,

ma volonté, tous les *moi* que je suis, après ma mort comme pendant ma vie. Je n'ai aimé que vous au monde; aussi tout ce qui vient de vous ou tout ce qui y va agite-t-il toute mon existence au cœur et à la tête.

On voit des malades éprouver une amélioration après avoir fait leur testament ou reçu leur confesseur. Ils ont l'impression d'avoir mis leur vie en ordre et de n'avoir plus qu'à s'en remettre qu'à la Providence, la conscience tranquille. Balzac écrit, le 4 juillet :

Je travaille beaucoup à *Orgon*. Si vous saviez quelles difficultés la nature oppose à ce travail! Je ne puis pas encore me lever à une heure et demie du matin, ni travailler immédiatement, ni retrouver mes idées. Il faut, pour que ces phénomènes aient lieu, qu'on soit dans la fièvre, dans l'ardeur du travail. Ce matin, je me suis levé à trois heures et demie; c'est un grand pas de fait, car je tomberai de sommeil, comme vous savez, ce soir, à sept heures, et alors je me lèverai à deux heures demain. Une fois le train de vie repris, tout ira bien. En un mois, je ferai le travail d'un trimestre. J'ai changé ma vie; aussi je ne prends plus de chocolat. Je déjeune à neuf heures et dîne à cinq heures. C'est la meilleure manière. Je souffre moins de l'estomac.

Le 5 juillet, il reçoit de Russie une « chère lettre » faisant oublier la précédente où Mme Hanska « s'abandonnait à des mouvements sauvages ». Aussitôt, il écrit :

Heureusement, l'ange du travail est revenu, flamboyant, son épée et sa lampe à la main, chassant tout et voulant être le maître... L'inspiration est venue, et avec elle l'énergie et la volonté de travailler... Voilà une livre de café moka de bue en huit jours... J'éprouve d'affreux maux d'estomac. J'ai souffert de six heures et demie à dix heures. J'ai dormi, même en souffrant.

Le lendemain, 6 juillet :

J'ai travaillé. J'ai fait les premiers feuillets de copie pour les *Paysans* à quel prix, bon Dieu! Les mêmes souffrances ont reparu au même endroit. Il va falloir, si elles persistent, recourir aux bains de siège et aux fomentations. Cette fois, il n'y a pas d'ambiguïté sur les causes, c'est bien le café. Mais ces souffrances accusent l'épuisement du cerveau, de la nature et le besoin de repos... Hier, les douleurs étaient si vives que je n'ai pas pu marcher. Ce matin, en me levant, j'ai bu du café mais fort... A demain... Je vais me mettre à l'ouvrage; il est cinq heures du matin. J'ai dormi sept heures et demie. C'est trop. Nous avons eu une chaleur accablante.

Une fois de plus « l'ange du travail » s'est évanoui, aussitôt apparu. Du 7 juillet :

Pas une ligne. Sous des torrents de café, le cerveau reste inerte, et l'heure approche pour la presse. Je ne sais que faire. Je perds la tête, car je vois mon départ retardé, et, plus je vais, plus la nostalgie augmente. Je ne pense qu'à ma chère troupe (des Saltimbanques)... J'ai eu le tort de goûter à la seule vie que je puisse mener, du moment où elle devait être interrompue. Ma maison est un cercueil; j'y vois mon lit à toute heure; tout s'y rapporte à une pensée navrante. A la lettre, je me meurs d'un mal indéfinissable, qui est l'absence d'un bien-être entrevu. Triompherai-je de cette maladie? J'y fais des efforts inouïs.

Hélas! il n'en triomphera pas : dans trois ans exactement, il aura là son lit mortuaire et son cercueil qu'il entrevoit en une sorte d'hallucination.

Plus souvent maintenant, Balzac se plaint des yeux. Il écrit le 14 juillet :

Ce matin, j'ai failli perdre la vue. J'avais dormi, la nuit, une

fenêtre ouverte, me fiant sur la chaleur. Je me suis réveillé voyant les objets doublés, et j'avais un fluide sur l'œil. J'ai frisé de près la goutte sereine, qui est la cécité sans remède. Je n'y ai échappé que par mon habitude de me lever de bonne heure. A trois heures, j'étais levé. Si j'avais dormi deux heures de plus, j'étais aveugle.

Un sort pèse sur les *Paysans* qui ne seront jamais achevés. Il va faire des « nouvelles de peu d'étendue ». Aux soucis croissants que lui vaut le chantage de la Chouette, il voudrait opposer

la douceur de l'agneau et le courage du lion... Seulement, soyez-moi toujours ce que vous me promettez d'être, et ni la force, ni le talent, ni le succès ne me manqueront. Les théâtres vont retentir de mon nom et aussi les feuilletons. Tous les jours je serai levé à une heure du matin, à compter de demain, et je vais tous les jours faire une solide tâche... Je souffre de trop vives douleurs à l'âme. Le travail et la souffrance du cœur, voilà les deux lèvres des tenailles qui m'enserrent.

Si ce n'était là l'émotion de vivre avec Balzac dans ses héroïques efforts, il serait fastidieux de suivre son travail. Du 22 juillet :

Je n'ai rien fait hier, et j'ai peur de ne rien faire aujourd'hui. Je ne sais que souffrir, et je souffre au-delà des forces humaines, sans aucune de ces douleurs qui exigent de la force. C'est le vide, l'ennui, le néant qui accablent. Je n'ai de goût pour rien. Il semble que les veines soient ouvertes et le sang parti, que la volonté soit disparue, et j'ai une joie d'enfant lorsque, trouvant que je n'ai ni idées ni volonté, je dévale dans le rêve, dans le plaisir de revenir dans le passé. Je vis en pensant à vous et aux deux enfants. Toute la puissance de mon imagination est au service de mes souvenirs... Après ces griseries morales, il me prend de magnifiques résolutions de me débarrasser de tous mes liens d'affaires et d'argent, et de courir à vous ! Et puis je vois que vous ne voulez pas de moi, et je suis la proie d'un double désespoir : celui de ne plus être

attendu, et celui de n'avoir pas écrit une ligne. Voilà comment se sont passés ces deux mois, ces deux ans, ces deux siècles... Je vais essayer de travailler. Tentative inutile! Les souvenirs m'assassinent. La rue Fortunée me fait horreur.

Puisqu'on ne veut pas de lui en Ukraine, reste la ressource de toute sa vie, Saché. Il vient d'aboutir à une transaction avec la Chouette. Il respire mieux : « Je sors d'émotions écrasantes; aussi, pensai-je sérieusement à aller passer cinq à six jours à Saché, pour respirer l'air natal. » Il écrit à M. de Margonne pour lui demander l'hospitalité à partir du 1^{er} août. Sans Eveline, la rue Fortunée est devenue « la rue infortunée ». Il attend

avec impatience l'effet de l'air natal... Je vais chez M. de Margonne pour savoir si je respirerai sans ce poison dans le cœur. Voir sous mes yeux, à toutes heures, tant de choses qui me disent la vie que je souhaite et qui est si loin de moi, m'assassinent... Si je vais dix jours à Saché, c'est pour tenter un dernier et suprême effort contre la langueur qui me tue... Je suis déplanté dans la mauvaise terre. Je vais donc après-demain à Tours voir si je reprendrai. Dieu le veuille!

Mais un contretemps se produit :

Je croyais partir demain dimanche (1^{er} août) pour Saché, et y dîner. J'ai reçu, au moment où je faisais mes paquets, une lettre de M. de Margonne qui me dit qu'il revient de Vichy et qu'il est obligé pour ses affaires de venir à Paris.

M. de Margonne est effectivement venu à Paris et il a été invité à déjeuner, rue Fortunée. La lettre qui nous en informe, le 6 août, contient pour la première fois une alarme nouvelle :

Je souffre des douleurs intolérables du diaphragme, et c'est incen-

sant. Autrefois, j'avais des trois attaques dans les vingt-quatre heures; maintenant, je compte les moments pendant lesquels je ne souffre pas. C'est évidemment le chagrin. *Je commence à souffrir d'étranges douleurs au cœur, à la pointe.* Adieu, l'on m'annonce M. de Margonne. Je me suis levé tard.

Saché est inaccessible et l'Ukraine se dérobe. Reste le café.

J'ai une nouvelle d'hygiène excessivement heureuse à vous apprendre; c'est que depuis que j'ai eu l'idée de faire mon café à froid, je n'ai plus de douleurs d'estomac, et le café ne me fait plus de mal. Quelles mystérieuses choses! Combien de découvertes ne restait-il pas à faire? Le café avec de l'eau froide est tout autre chose que le café fait avec de l'eau bouillante. Je suppose que l'eau bouillante entraîne le tannin, principe essentiellement actif sur les membranes muqueuses, et que l'eau froide laisse dans le marc de café. Il s'ensuit que j'ai l'effet spirituel sans l'effet mécanique, le principe exhilarant sans l'âcreté du tannage. Je tannais mon estomac, je ne le tanne plus. Je ne chante pas encore victoire; j'observe, mais je crois la chose vraie.

Pour échapper à la rue Fortunée, autre découverte, non moins aléatoire :

Je prendrai, au retour de Saché, une mansarde à deux cents francs par an, dans le faubourg du Roule, à deux pas de la maison et je verrai si j'y puis travailler. Si j'y travaille, je suis sauvé. Cela paraîtra bien original. Mais à qui faire croire qu'à quarante-huit ans on est atteint comme le *Jeune Malade* de Chénier? Je me demande à moi-même si c'est un effet de mon excessive imagination. Mais en me tâtant le pouls, je sens bien la maladie. Elle est bien réelle. J'aime comme une femme et avec l'énergie d'un homme.

Il n'a cependant pas grande confiance dans ces expéditions. Le seul remède est entre les mains d'une femme qu'il a quelques raisons de considérer comme *sa* femme.

Si rien ne guérit ce noir chagrin, que je n'ai jamais éprouvé

de ma vie, je vous demanderai de me permettre d'aller à Wierzchow-
nia, malgré les inconvénients que vous y voyez, car, alors, il *s'agira
de vivre!*... Maintenant, je pleure comme un enfant, tous les matins;
j'ai la douleur de la bête abandonnée; elle est très muette, elle doit
se concentrer. A qui le dire? Où prendre des consolations? Si
j'avais la certitude de revoir mon loup, tout cesserait peut-être;
mais peut-il me promettre cela? Cette vie est indispensable à ma
vie, et tellement indispensable que je ne sais pas si je puis aller
jusqu'au paiement de mes obligations. J'ai l'âme encore assez forte;
mais *le physique est atteint*; il y a nostalgie complète. L'air m'est
mortel; la nourriture ne me nourrit pas; rien ne me distrait; je ne
sais pas ce que j'ai... Même en me lisant, historien de mon propre
mal, vous ne pouvez pas en soupçonner l'étendue. Je n'ose pas
vous le dire, car vous ririez peut-être de la plus sainte douleur, du
désespoir le plus profond que j'ai eu dans la vie, et qui me fait
souhaiter une maladie mortelle. Ma tête est constamment vide; je la
sens sur moi comme quelque chose de creux, de gênant... « Copie,
copie, mon cher monsieur », dit le loup moqueur, de sa chère
petite voix. Oui, copie signée : douleur et amer chagrin, deux colla-
borateurs qui *détruisent la vie*.

Mme Hanska finit par s'émouvoir. Elle lève l'interdiction de
venir en Ukraine, mais trois semaines passeront avant que Balzac
en soit informé. En attendant, Balzac continue à souffrir. Il écrit, le
9 août :

Rien ne change dans les conditions de ma pauvre cervelle; elle
est inerte; elle est en bois. Je n'ai plus de café; ce matin, je n'en
ai pas pris. Je suis de plus en plus désespéré, sans force et sans
appétence, ni cérébrale, ni gastrique. C'est la plus étrange atonie
qui j'ai eue de ma vie. Elle est en raison du bonheur que j'ai eu,
je crois. La dose de bonheur avait dépassé la mesure de mon âme;
elle n'y suffisait pas... Je dors à tout moment, comme accablé. La
vie ainsi est un supplice; elle est insupportable. Moi qui avais des
sujets à traiter par douzaines, tout s'est envolé... Enfin, mes douleurs

d'estomac empirent de telle façon que je ne peux plus continuer ainsi. Maintenant, elles me laissent après les accès de telles lassitudes, de telles dépressions, que je suis brisé comme si j'avais subi la torture, et chaque repas est suivi d'une crise. Il va falloir consulter sérieusement.

Le plaintes continuent, le 10 août :

Chaque jour mes douleurs nerveuses s'accroissent, elles s'accroissent en raison de mon chagrin... Je me laisse aller à l'incessable paresse du chagrin. Le cerveau ne répond à aucun sentiment, à aucun coup d'éperon. Je bénirais une maladie mortelle et je me plais à mes souffrances d'estomac. Le mal est au comble car j'imagine que tout guérirait si je partais. Mais, pour partir, il faut quinze mille francs, et je n'ai pas la force de faire, d'inventer, d'écrire un ouvrage pour les gagner... Adieu, je vous écris ces lignes en souffrant les plus affreuses douleurs d'estomac. Je prends et je quitte la plume à tout moment. J'ai mis trois heures à écrire ces trois pages, et je vais me coucher.

Rien de changé, le 12 août :

Tous ceux qui me voient me disent : partez! Je ne vis plus! L'intensité de mes douleurs d'estomac est au comble. Elles me font souhaiter la mort, et je ne travaille pas encore!

Enfin, le 22 août, il apprend qu'il peut partir :

Depuis que cette espérance a quelques chances de probabilité (l'argent du voyage à trouver), l'appétit est presque revenu, la petite fièvre disparaît, et je me sens renaître... Je ne supporterais pas une seconde fois les quatre mois qui viennent de se passer. J'ai fait mon plan pour m'en aller de ce bas monde, et je m'en irais aussi tranquillement que s'il s'agissait de faire un livre.

Avant son départ, il a dû se résigner à faire brûler les lettres de Mme Hanska pour éviter un nouveau vol :

Voici, écrit-il, le 3 septembre, le plus affreux et le plus triste jour de ma vie. J'ai accompli le plus grand sacrifice que je pusse faire. Je me suis séparé de mon plus cher trésor. Tout est anéanti; j'ai la fièvre, car, en une heure, j'ai revécu quinze ans... Je regarde les cendres en vous écrivant, et je frémis en voyant combien peu de place occupent quinze années. Enfin, le feu de l'âme les avait écrites, le feu de la terre les a reprises.

Balzac quitte Paris, le dimanche 5 septembre 1847, à huit heures du soir et il arrive à Wierzchownia, le lundi 13, pour dîner. « J'aperçus une espèce de Louvre, de temple grec, doré par le soleil couchant, dominant la vallée. » Le voyage a été effectué partiellement en chemin de fer, ce qui a permis d'en ramener la durée de quinze à huit jours. Il n'en était pas moins exténuant car on roulait jour et nuit; une seule fois, le voyageur peut dormir dans un lit. Nous constatons à nouveau que Balzac supportait facilement la fatigue physique.

Dans le château de ses rêves, la dépression morale se dissipe. Il écrit à sa sœur :

J'ai un délicieux petit appartement composé d'un salon, d'un cabinet et d'une chambre à coucher; je vois le paysage de tous les côtés. Il y a cinq ou six appartements de ce genre à donner. Comme je travaille beaucoup en ce moment pour pouvoir publier à mon retour, de manière à gagner les 45 000 francs nécessaires à mes affaires, je déjeune chez moi et je ne descends que pour dîner; mais ces dames et le comte Georges me font des petites visites. C'est une vie toute patriarcale, sans aucun ennui.

Malgré le changement de climat et les rigueurs de l'hiver russe, sa santé est meilleure, ce qui prouve à quel point le moral importe chez lui. Il voyage même en traîneau et « s'aperçoit que la pelisse de renard de Sibérie était comme une feuille de papier brouillard devant ce froid terrible » et il met par-dessus sa pelisse « un manteau qui est comme une muraille ». En février, dans la neige, il effectue le voyage de retour.

CHAPITRE VIII

LES DERNIERS COMBATS

Balzac rentre à Paris, le 15 février. Il avait pu retarder jusqu'à la fin du mois le règlement de plusieurs échéances et pour une fois, il avait les moyens de satisfaire ses créanciers. Diverses affaires réglées avec ses éditeurs, une inspection faite dans la maison de la rue Fortunée, il devait, après quelques semaines, reprendre le chemin de l'Ukraine.

Mais toutes les fois que ce lutteur est en vue du port une tempête produit un nouveau naufrage. Un sort jaloux fait que Balzac depuis si longtemps absent, se trouve présent à Paris, de février à septembre 1848, pour être le témoin d'une révolution politique, fin février, et d'une révolution sociale, en juin.

M. de Balzac, en son château de la Folie-Beaujon, aux meubles somptueux, fait figure d'aristocrate. Il respire mal dans cette atmosphère révolutionnaire. Le bruit des combats se fait entendre jusqu'au Roule. Aussi, après le repos pris en Ukraine, sa santé laisse-t-elle de nouveau à désirer.

Les difficultés matérielles sont énormes. L'argent se cache. Les billets de banque sont bien souvent refusés. Au début de mars, Balzac écrit à sa sœur :

Mes obligations accomplies, il ne me reste pas 200 francs... Dans cette extrémité, puis-je, moyennant une pièce de 40 sous donnée à

ta cuisinière, l'avoir le lundi de grand matin pour faire du bœuf mode pour huit jours, pour moi et François (son domestique alsacien).

Il écrit à Mme Hanska, le 17 mars :

Pouvait-on imaginer un pareil renversement. Et, chaque jour, nous attendons pis que ce qui est... Vous êtes la seule force qui me retienne... Mon attachement me donne de la vie et du courage... Je vais me jeter dans un travail héroïque et vous verrez par les résultats que je ne suis ni paresseux ni lâche.

Effectivement, il se retourne vers le théâtre et, le 25 mai, connaît un grand succès avec *La Marâtre*. Mais il suffit d'une nouvelle journée révolutionnaire pour que la troupe effrayée se réfugie à Londres. C'est bien ce qu'il avait prévu : « Avec des chefs-d'œuvre, on ne fera pas de recettes. » Il n'en a pas moins, pour la première fois, obtenu les suffrages des critiques qui promettent à l'auteur dramatique les succès du romancier. Le comité de lecture du Théâtre-Français reçoit *Mercadet* qui ne pourra être représenté qu'en 1851 et restera au répertoire.

Fin mars, Balzac a repris sa méthode de travail : lever à une heure et demie du matin, coucher à six heures du soir, mais ce programme de travail n'est pas toujours tenu. Bientôt il le rend moins sévère : dîner à huit heures, coucher à neuf heures, lever à cinq heures et demie. Il écrit à Mme Hanska, le 25 mars :

Je me sens vieilli. Le travail devient difficile, et j'ai tout au plus assez d'huile dans la lampe pour éclairer les derniers manuscrits que je vais faire. Mais ces dernières choses-là seront trempées de mes larmes et de mes adieux. Oui, je n'espère plus rien de bon... Il y a des êtres qui sont créés pour ne connaître de la vie que ses amertumes.

Soutenir un pareil effort, à proximité de la guerre civile, est une folie. Ce sont les yeux qui d'abord faiblissent. Le docteur a diagnostiqué, le 8 avril, une tendance à la paralysie des deux nerfs optiques. En plein travail, il a été arrêté par une vision double. Ce trouble viendrait des nerfs et du sang. Régime prescrit : viande et café supprimés, légumes, purgations, sangsues, bains de pieds, vésicatoires aux oreilles. On admire l'opportunité de ces prescriptions mais hélas le lendemain : « Une grande douleur vient de me traverser la tête et l'œil droit s'est entrepris. » Il s'agit sans doute cette fois-ci d'un accident vasculaire sérieux. Heureusement pour sa tranquillité, le patient attribue cette « paralysie aux vents coulis de la fenêtre » et il fait fermer les rideaux. Sa mère lui a posé des sangsues.

Quelques jours après cependant, ses yeux vont un peu mieux et il peut reprendre modérément le travail : sommeil, de neuf heures à minuit, lever entre quatre et sept, six heures seulement de travail dans la journée. Au cours de cette épreuve, il n'est guère soutenu par Mme Hanska dont les lettres marquent l'éloignement. Elle l'encourage même à « épouser une jeune personne »!

Saché est, une dernière fois, la suprême ressource. Il s'y rend le 28 mai, ce qui le tient éloigné des terribles batailles de rues de juin. Mais une lettre de Mme Hanska l'accable de nouveau. Il lui répond :

Mon loup chéri, la vie me manque. Etre malheureux et seul, le bon Dieu ne devrait vous envoyer qu'un seul de ces maux; les deux à la fois, c'est accabler la créature. Je vais tenter à Saché un suprême effort. Après, il adviendra ce qu'il pourra; j'aurai tout fait, tout ce qu'un grand courage peut faire.

Depuis la mort de Mme de Margonne, le salon de Saché s'est

fait plus accueillant. Parties de whist et promenades dans les bois procurent un repos complet. Cependant, une fois encore, Saché reste associé à l'aggravation de sa maladie.

Balzac est en effet arrêté dans ses promenades par une lassitude irrémédiable :

Mon hypertrophie du cœur fait de tristes progrès; je ne puis plus monter quoi que ce soit, ni marcher vite. Cela m'attriste beaucoup, car je suis obligé de réprimer à tout moment ma vivacité naturelle.

Les crises se renouvellent :

Impossible de travailler, je souffre continuellement du cœur. La plus petite montée me fait palpiter. Il faut retourner à Paris pour y consulter, car ces palpitations peuvent encore se guérir, et il faut y songer absolument.

En attendant, les combats de rues sont déchaînés à Paris, le séjour à Saché prend un caractère « providentiel ». Balzac ne s'y était pas trompé :

La bataille que je vous annonçais, depuis trois ou quatre semaines, a lieu, mais, quelque sanglante qu'elle soit, ce n'est malheureusement qu'un épisode de notre maladie. La maladie, c'est la République, et nous ne savons pas quand elle cessera.

Il laisse cependant prévoir qu'un pouvoir fort viendra bientôt rétablir l'ordre. Le coup d'Etat de Louis Bonaparte ne l'aurait donc pas étonné.

Les maladies de l'Etat ne peuvent lui faire oublier la sienne :

Mon mal vient des poumons qui, je crois, s'emplissent de sang et m'empêchent de respirer. Le mal est opiniâtre, il ne me permet pas de faire aucun mouvement violent d'aucune espèce. Me

voilà condamné à habiter des rez-de-chaussée et à monter un escalier avec les plus grandes précautions... Les personnes grosses comme nous ne doivent plus courir à un certain âge et cet âge est certain pour nous. Cette réflexion, je la fais ici à tout moment, car ici l'hypertrophie du cœur s'est tant développée, sans aucune raison apparente, que je ne peux plus marcher après dîner. D'abord, en tout temps, je ne peux plus hâter le pas sans avoir le cœur gonflé. Puis, il faut s'arrêter, car je ne respire plus... A part cette incommodité, jamais je ne me suis mieux porté qu'ici. Le bengali m'incommodait beaucoup à Paris, ici l'apaisement a été général.

La victoire sanglante du général Cavaignac rend possible son retour à Paris. Le 8 juillet, Balzac suit le cortège funèbre de Chateaubriand dont, sans succès, il brigue le fauteuil, devenu vacant, à l'Académie française. Ses troubles cardiaques sont moins fréquents. Il veut se rassurer en leur attribuant une origine nerveuse, les chagrins du moment. Il reprend courage. Il a vingt ans. Ce n'est pas l'indigestion causée à Bougival par les goujons et l'omelette qui peut le détromper.

En août, il s'est remis au travail pour améliorer plusieurs scènes de *Mercadet*. Mais, écrit-il,

il m'est extrêmement pénible de passer les nuits. Mes yeux ont beaucoup baissé; je ne peux plus corriger d'épreuves pendant la nuit; je ne peux faire que du manuscrit, et encore avec cinq bougies.

A la suite de quelques cas de choléra, il remet son gilet de flanelle, abandonné pendant l'été.

Le 21 août, il n'a plus qu'une idée en tête : reprendre le chemin de l'Ukraine. « Je vais envoyer à tous les diables tous les travaux » et il établit un nouvel itinéraire pour ramener la durée du voyage à sept jours.



Balzac revient à Wierzchownia, fin septembre. Il supporte ce second hiver en Russie, aussi bien que le premier. Le 20 décembre : « Le froid est venu; nous avons 16 degrés de froid pour commencer. Je sors néanmoins, armé de ma pelisse que je ne sens pas plus que si j'avais un habit de taffetas. »

Il serait difficile de définir le caractère de l'hospitalité réservée à Balzac mais il jouit enfin de conditions de vie confortables : « La comtesse Anna et le comte Georges sont deux perfections idéales. » Il loue leur « noblesse de vie et de sentiment, douceur de mœurs, égalité d'humeur, enjouement, gaieté sans fatigue, ni monotonie ». La comtesse Hanska cependant reste réservée. Elle laisse même apparaître trop souvent une froide indifférence.

Balzac fait face à cette situation délicate avec sérénité et dignité. Il est au-dessus maintenant des tristesses et des colères qui empoisonnaient sa vie dans la solitude de la rue Basse et plus encore de la rue Fortunée. Il ne se reconnaît plus comme « l'humble moujik de la souveraine de Wierzchownia ». Il a le sentiment de sa gloire. Même en Russie, où ses œuvres sont traduites, il est « reçu partout avec le plus admiratif empressement ».

Que lui parle-t-on de cent mille francs à payer avant d'entrer dans cette noble famille ? Il est au courant maintenant des millions de dettes des Hanski et des Mniszech. Des procès en cours peuvent les ruiner. « Ces immenses fortunes ont d'immenses dettes. » De plus, le gouvernement russe n'autorise pas Mme Hanska à garder la propriété des terres lui appartenant en propre. Si elle devenait par surcroît la femme d'un Français, elle devrait céder ses biens à ses enfants dont elle recevrait une rente.

Avec bien plus de raison qu'en 1845, Balzac pouvait dire, une bonne fois pour toutes, à cette fiancée qui ne devait consentir au mariage que pour devenir veuve :

Qu'ai-je fait pour mériter votre défiance ? J'ai payé ou j'aurai payé toutes mes dettes moi-même, avant que tu aies pu rien te constituer hors de cette infâme Pologne, dont les biens ne sont pas des biens, mais des maux ! Tu es la richarde et je suis le pauvre ! On accuse toujours le pauvre.

Ces positions définies, les relations quotidiennes ne sont guère troublées par des discussions. Par une convention tacite, on estime plus sage de ne pas aborder certaines questions. L'hiver s'écoule dans une atmosphère reposante. De sa santé Balzac ne paraît plus s'inquiéter autant.

C'est fin avril que son cœur lui donne à nouveau des inquiétudes, ou du moins qu'il se décide à les révéler. Dans sa lettre du 30, Balzac rattache sa crise présente à celle de Saché, dix mois auparavant :

Je reste ici, maintenant, cloué par la maladie. Hélas ! J'ai payé tribut à 1848, comme tous ceux qui sont morts ou qui mourront. Seulement, mon tempérament de taureau donne du fil à retordre à la souveraine de l'humanité. Je fais partie de l'opposition qui s'appelle la vie. Les chagrins de février, qui ont sapé fortune et littérature, ont fait déclarer, à Saché, une hypertrophie du cœur (tiens cela secret pour ma mère). Je ne pouvais pas marcher vite, ni gravir la moindre éminence. Enfin, ici, je suis arrivé à ce point que je ne pouvais pas me peigner sans des étouffements et des palpitations ; et il y a eu deux fois des attaques de strangulation complète, par impossibilité d'aspirer et d'expirer l'air. Il m'est impossible de monter un escalier ; il faut les plus grandes précautions. Aussi a-t-il été décidé de la dernière urgence de me remettre entre les

maines des docteurs. Heureusement, il y a ici l'un des premiers élèves du fameux Franck (médecin allemand qui avait exercé à Pétersbourg), et, depuis ma dernière attaque, je l'ai consulté. Lui et son fils ont reconnu une *hypertrophie simple*, et ils sont unanimes à répondre de ma guérison. Et me voilà dans les remèdes, pour quel temps, Dieu le sait! Toujours est-il qu'il me serait impossible de faire les huit cents lieues qui me séparent de Paris, sans danger, tant que je ne serai pas guéri. Cette affreuse attaque de manque d'air me prend pour des contrariétés, pour des sentiments trop forts; il faut que tout soit couleur de rose. Les atrocités de la dame que tu sais (la Chouette?) ont été l'origine du mal; et les désastres de 1848 qui m'ont emporté 60 000 francs de travaux sur lesquels je comptais pour payer mes dettes, et les pertes que Mme Hanska a subies ici, qui ont changé la face heureuse de nos affaires, m'ont achevé. Ceci t'explique les lettres si longues, que j'ai écrites à toi et à ma mère. Encore des malentendus et je me mourais.

Cette affreuse maladie, affreuse pour un homme de ma vivacité (car est-ce vivre que de prendre garde à tout, à la moindre expression de sentiment, à une parole trop vive, à un pas trop rapide!) s'est compliquée, depuis quinze jours, du tribut que je paye au climat. Jusqu'à présent, je n'avais pas ressenti les influences terribles de ce climat asiatique. C'est effrayant. J'ai des migraines tous les jours je dors avec des maux de tête continuels. Ici, chaleur et froid, tout est excessif. L'Asie nous envoie des vents chargés de principes tout autres que ceux de l'atmosphère européenne. Mais les deux docteurs Knothe, père et fils, répondent de ma guérison, et je t'avouerai que je me serais plus mal soigné à Paris qu'ici, où tout le monde a pour moi des sentiments si tendres, si paternels, maternels, filiaux, et des attachements si sincères, qu'ils suppléent à ceux de la famille la plus aimante... Surtout, motus à ma mère... Seulement dis-lui d'éviter dans ses lettres tout ce qui pourrait me faire de la peine.

La recommandation n'était pas superflue. Il aura encore des « boulettes » à lui reprocher. Mais il ne l'entendra plus lui dire :

« Honoré, il me faut ma tranquillité sous peine de parricide, je te le dis dans toute la vérité de mon cœur. »

Il a suffi d'une brève allusion à sa maladie pour que sa mère s'inquiète et lui donne de bons conseils. Le 17 mai :

Tu me parles trop brièvement de ce que tu éprouves au cœur. Aussitôt qu'on y ressent quelque trouble, il faut y prendre garde. J'ai été sujette, comme tu le sais bien, à des attaques assez violentes; on croit qu'on va mourir. Je t'envoie de suite la potion que m'a donnée à prendre M. Fizeau, ancien médecin de Charles X, qui m'a guérie, car je n'ai plus rien ressenti depuis que j'en ai fait usage... Je sais combien tu es nerveux, et le mal que tu dois ressentir, car toute maladie de cœur porte à se croire à la mort. Donc, pareille idée, quoique nullement fondée, n'est pas moins douloureuse. Je partage tes souffrances, et j'y ajoute une inquiétude bien vive. Je t'en prie, des nouvelles. D'abord, il faut un grand calme. La moindre émotion vous rend votre mal, je le sais par expérience.

Sa mère ayant été alertée, Balzac reprend le récit fait à sa sœur, avec ces quelques précisions nouvelles :

Il m'est impossible de faire le plus léger mouvement. Parfois je suis comme un paquet, et j'ai eu des crises où j'ai eu des étouffements à mourir, suivis de vomissements d'écume blanche, mêlée de sang extravasé dans le poumon gauche, car tous ces phénomènes se passent à gauche; le poumon droit est libre. Le cœur est démesurément engorgé; les parois se sont épaissies.

Cependant, au milieu de mai, il a pu faire le voyage de Kiev pour faire une visite nécessaire au général-gouverneur de la province de qui dépend son permis de séjour en Russie. A son retour, il écrit à sa mère, le 6 juin :

Le traitement a recommencé, et il y a déjà du mieux; je ne puis pas gravir le terrain le moins incliné, ni monter quinze marches,

sans aller comme un cloporte. Quant aux soins, je suis mieux que chez moi. Quant aux travaux littéraires, il sera impossible de les reprendre avant six mois.

Il ne tarit pas d'éloges sur son médecin, le docteur Knothe, « attaché depuis vingt-cinq ans au château et aux terres », sorte de médecin social sous le régime du servage. Il apprécie également ses dons de musicien et, comme honoraires personnels, fait rechercher pour lui, à Paris, un violon de tout premier ordre. Déjà, il avait fait venir de Paris, à son intention, un *Dictionnaire des sciences médicales*, assez utile, à en juger par la manière dont étaient traités les rhumatismes de Mme Hanska : trois fois par semaine, « plonger les pieds dans les entrailles encore palpitantes et chaudes d'un cochon de lait ».

Cependant, Balzac lui conserve sa confiance :

Le docteur va achever son œuvre et me remettre à neuf. Il faut encore un mois (le 21 juin). C'est un bien grand médecin, tout à fait *inédit*. Il rend justice aux médecins français, les premiers du monde pour *reconnaître* et *déterminer* les maladies; mais il les déclare tout à fait *ignorants*, à quelques exceptions près, en thérapeutique, c'est-à-dire dans la connaissance des *moyens curatifs*.

Le 21 juin, dans une lettre à sa sœur, il reprend l'exposé de sa maladie :

Il a fallu se remettre entre les mains du médecin de Wierzchownia. On m'a ausculté, et la maladie a été parfaitement reconnue et on l'a nommée, pour ne pas m'effrayer, *hypertrophie simple*. Le père a été d'avis d'entreprendre la guérison contre l'avis de son fils (également médecin), qui, imbu de nos idées françaises, me regardait comme fini. Au bout d'un mois et demi de traitement, traitement qui a consisté à rétablir la circulation du sang veineux assez obli-

téré et à le purifier, attendu qu'il s'était épaissi, et que la pléthore était causée par un défaut d'équilibre entre le sang artériel et le sang veineux, il est venu une période de traitement qui me soumettait à prendre deux fois par jour du citron pur et dans laquelle je vais rentrer. Or, un beau matin, il éclate une perturbation telle dans le plexus solaire, que je commence par être comme foudroyé, renversé d'un canapé, où je me trouvais mal, porté sur mes deux genoux, et il arrive des vomissements qui me font croire à ma dernière heure. J'ai vomi des substances fufunéestes, comme dit Potard (pharmacien à Paris). On me couche, et alors les choses extraordinaires que le hachich développe en plaisir se manifestent en douleur. Ma tête pesait des millions de kilogrammes et je suis resté neuf heures sans la pouvoir bouger. Après, lorsque j'ai voulu faire un mouvement, j'ai ressenti des douleurs vertigineuses telles que, pour les expliquer, il faudrait comparer ma tête à la coupole de Saint-Pierre, imaginer les douleurs pareilles à des sons qui se répercuteraient sous les étendues de cette coupole. J'avais la sensibilité démesurément agrandie pour souffrir. Le médecin ne me quittait pas et craignait une *fièvre gastrique*. J'ai eu un second vomissement. Enfin, après vingt-cinq heures d'agonie, il a obtenu de me faire prendre une médecine préparée pour empêcher l'inflammation des intestins.

Je suis resté six jours au lit et six jours en convalescence. Il paraît que c'était une violente émeute de ma maladie et de mon excellent tempérament; et voilà que, relevant de mon lit de douleur, tous les symptômes de ma maladie de cœur ont disparu. Je puis marcher, monter, me coucher à plat, les voies sont libres, le cœur aussi... Quelle reconnaissance ne dois-je pas à ce médecin.

Balzac ajoute, le 25 juin :

Ce matin, en reprenant le citron, j'ai eu une crise qui fait abandonner ce moyen curatif; mon estomac ne le supporte pas, et je l'aime, chose étrange! Est-ce un legs de ma mère que je recueillerais à cinquante ans, et de son vivant?

Effectivement, aussitôt informée de cette complication, sa mère lui écrit : « Tu n'avais donc pas dit à ton célèbre médecin que ta grand-mère, ta mère et toi n'avaient jamais pu supporter le citron. »

Dès qu'une crise s'atténue, Balzac déjà se voit guéri. Il écrit à sa mère, le 5 août :

N'ayez aucune inquiétude sur ma santé, car je suis tout à fait hors d'affaire; mais, quoique le médecin ait *coupé* la maladie, il reste à en supprimer la cause, c'est-à-dire à remettre le cœur et le poumon dans un état parfait, et comme si rien ne les avait altérés. Or cette œuvre est plus difficile que la première, elle veut plus de temps, et elle exige encore au moins un grand mois. Maintenant, je puis marcher, faire ma toilette, monter un escalier; mais, si je voulais faire des mouvements de bas en haut ou de haut en bas, accélérer la marche ou monter un peu rapidement, soulever des meubles lourds, l'essoufflement reparait; et je ne veux partir que complètement rétabli, c'est-à-dire la cause de la maladie détruite; car, en voyage, les mouvements peuvent être violents par nécessité, et je pourrais me remettre dans l'affreuse situation où j'étais. Je suis au régime : je prends une mixture quatre fois dans la journée, les jours pairs, et deux fois une poudre, les jours impairs. Comment abandonnerais-je ce traitement au beau milieu et à la veille du résultat ? Cette guérison ne peut donc être obtenue que vers le 15 septembre.

Balzac envisage donc son retour en France :

Les affaires ici sont dans une situation financière très périlleuse. Beaucoup de denrées, point d'argent. La comtesse s'est obérée pour deux ans; elle emprunte. Enfin, pour des raisons qui ne sont pas de nature à pouvoir être mises ici, je dois regarder le projet qui m'amenait comme *indéfiniment retardé*... Il va donc falloir reprendre le collier de misère et travailler plus courageusement que jamais, en se confiant à Dieu pour le reste.

Une pareille perspective n'est pas faite pour contribuer à « détruire la cause de la maladie » et Balzac sera toujours « à la veille du résultat ». Ce même jour d'ailleurs, il écrit « par une migraine folle, car ce climat donne d'affreuses migraines, dues aux intermittences de la température ».

Le 14 septembre, il a encore pour un mois de traitement :

On m'a ausculté et on a trouvé encore quelques points du poumon gauche entrepris. J'ai toujours la respiration crépitante et les bronches ne sont pas nettoyées.

A ce moment, il reçoit de sa mère une lettre « annonçant des chagrins d'une manière vague mais avec des expressions inquiétantes », capables de « causer des crises qui, selon les remèdes, peuvent être mortelles ». C'était une simple maladresse de rédaction mais l'effet n'en a pas moins été violent : « Parler de chagrins réels, sans les préciser, c'est vous donner tous les chagrins à la fois. »

A cette émotion, Balzac, dans une lettre à sa sœur du 20 octobre, attribue des suites funestes :

Il s'est déclaré ce que le médecin nomme ici une fièvre céphalalgique intermittente; c'est affreux. Il croyait, à chaque accès, qu'elle deviendrait cérébrale. J'ai eu le dernier accès il y a trois jours; elle a donc duré trente-quatre jours. Je suis maigre comme en 1819, seulement il y a encore un peu de ventre, car le mien était si gras que c'est le dernier refuge de l'embonpoint attaqué par la maladie. Enfin, la fièvre a cédé à six doses de quinine, mêlées à je ne sais quoi, par jour. Les fièvres de ces pays-ci sont célèbres; quand on attrape la fièvre moldave, on en garde les traces toute sa vie : témoin Labois, qui, l'ayant prise à Odessa, est devenu l'ombre de lui-même. Je t'écris le premier jour de ma convalescence.

Sans beaucoup de vraisemblance, car le paludisme a d'autres causes, Balzac continue à faire grief à sa mère de cette lettre envoyée

à un cœur malade, à un cerveau brisé... Pendant quarante jours, tous les jours, j'inventais des malheurs; aussi, la fièvre a-t-elle été quotidienne, puis heureusement elle est devenue tierce, puis quarte, et elle a cédé avant-hier. Non seulement je compte sur toi pour cacher cette maladie à ma mère, mais encore pour la rassurer sur le retard que cette chienne de fièvre apporte à mon retour, car la maladie a passé, c'est fini; mais elle a produit un bien plus grand mal; c'est l'interruption totale du traitement de la maladie chronique. Les poumons et le cœur ont regagné en mal le terrain que le traitement leur avait fait perdre, et il faut au moins deux mois, novembre et décembre, pour me mettre en état de voyager sans danger. Il paraît qu'il faut que j'absorbe cent soixante doses d'un médicament en pilules qui alterne d'un jour l'un, avec des poudres que je prends dans du pain à chanter. A dix pilules par jour, cela fait trente-deux jours de traitement; mais il y a des intervalles de repos qui doublent les trente-deux jours... Le traitement de la maladie de cœur et des poumons me met dans un état exceptionnel; les nerfs sont dans une faiblesse, une susceptibilité incroyables. Vous aurez cru sans doute à quelque exagération; mais vous devez bien vous figurer que j'ai tout atténué pour ne pas vous inquiéter. Le docteur Knothe promet toujours de me guérir, et ce qu'il a déjà fait prouve qu'il a une conviction. Bien sûr, en France, j'aurais succombé, comme Frédéric Soulié, à une maladie exactement semblable. J'ai eu trois vomissements de sang extravasé, écumeux dans les poumons, avant de me livrer à l'Esculape de Wierzychownia, qui, par délicatesse, n'osait m'entreprendre. Encore trois mois, l'hydropisie de poitrine était incurable.

Balzac ne peut plus écrire ni même lire le soir, « tant ses yeux sont devenus faibles, à cause de cette affreuse maladie et du traitement. » Mme Hanska fait à haute voix la lecture de ses lettres.



Les maladies se succèdent. Quinze jours après, le 6 novembre, Balzac écrit à sa mère :

Depuis que je t'ai écrit, j'ai été attaqué si vigoureusement par une espèce de bronchite aiguë, que je suis resté dix jours dans ma chambre sans pouvoir écrire, ni sortir; et cette maladie n'a pas fait de bien au poumon en traitement... J'ai été bien malade avant la bronchite; mais il y a un tel mieux dans le cœur et dans le poumon, qu'il faut croire que ces deux maladies successives ont été des crises heureuses pour la grande affection chronique que le docteur traite. Maintenant, il n'y a plus que les mouvements de haut en bas et les mouvements des bras qui déterminent des étouffements. Je puis marcher et même monter sur des collines sans étouffement. On va reprendre le traitement pour deux mois.

Le 22 novembre, le froid n'a pas encore paru.

Balzac annonce à sa sœur, le 29 novembre, qu'il a repris le traitement de sa maladie de cœur. Il fait éloge du docteur Knothe :

Il a inventé les *poudres*. Il guérit par des substances réduites en poudre qu'on avale dans des pains à chanter, mais les effets en sont miraculeux. Il les varie, les dose, les compose à mesure des besoins du malade et des plus petites phases de la maladie. Cela exige des soins et des observations d'une minutie extrême; mais il se rend ainsi maître des maladies les plus désespérées. Il faut encore six à huit mois de traitement pour que les valvules de mon cœur aient repris leur élasticité, leur force et leur jeunesse; car la cause de ma maladie était dans le dépérissement du sang veineux; les deux sangs ne s'infusaient plus facilement; les valvules du cœur ne fonctionnaient plus bien, et le sang s'extravasait dans le poumon droit, et sortait par les bronches au moindre effort. A Paris, je serais déjà mort comme Soulié. Nos médecins de Paris sont trop occupés

pour avoir des soins si minutieux et surtout ont tous l'opinion préconçue de la morbidité incurable des maladies de cœur. Puis, ils ignorent complètement les traitements à faire selon les températures. Le docteur garde un si profond secret sur la composition de ses poudres, qu'il ne le livre pas, même à son fils. Il a radicalement guéri des gens plus malades encore que moi. En ce moment, je puis monter les vingt marches qui mènent à mon appartement; mais, trois marches de plus, je ne pourrais pas les franchir. En six semaines, il m'aura mis en état de voyager; et, l'année prochaine je reviendrai pour quelques mois achever la cure radicale. Si j'avais pu manger des choux crus aigres, à jeun, tous les deux jours, je serais guéri, mais il m'a été impossible d'avaler cette choucroute polonaise. Le citron a fait de tels ravages qu'il a fallu y renoncer; en sorte qu'il a fallu remplacer ces deux puissants agents sur le sang par une mixture dont l'effet n'est pas si actif. La fièvre céphalalgique m'a retardé de trois mois. Ah! l'on ne connaît ce que c'est qu'un climat excessif, qu'en le subissant.

Avec sa mère, il est encore plus optimiste :

J'ai un peu repris, la maigreur a disparu, et je reviendrai rajeuni, nonobstant la maladie. En apparence, je suis mieux que je ne l'étais quand je suis parti. Mais, au moindre mouvement, je suis arrêté; tout travail est impossible, le café est interdit.

Cinq semaines après, le 10 janvier, ce sont de nouvelles complications :

J'ai fait encore une véritable maladie, au moyen d'un si effroyable rhume que je me voyais déjà enterré ici, ayant craché mes poumons. Il a fallu rester toujours dans ma chambre sans en sortir, et même au lit; mais ces dames ont eu l'adorable bonté de me tenir compagnie, sans se rebuter de ma manière de cracher qui est un vrai vomissement de mal de mer. J'ai eu des sueurs à croire que j'avais la suette. Enfin, j'ai bien souffert; mais me voilà quitte, et je suis

même acclimaté. Les céphalalgies et tous les mille malaises de l'acclimatement ont cessé. C'est depuis trois ou quatre jours seulement que la santé est revenue; néanmoins, la maladie chronique est toujours là.

Pour rien au monde, la famille Hanski-Mniszech ne manquerait la « foire des contrats » à Kiev, toujours accompagnée par son « grand homme ». Mais, au milieu de janvier, le thermomètre descend à — 30°. On attend pour se mettre en route qu'il remonte à — 6°, ce qui se produit fin janvier. Après une pareille épreuve pour un grand malade, il n'est pas étonnant que, le 28 février, de retour à Wierzchownia, après un parcours de 180 kilomètres, Balzac écrive à sa mère :

Hélas! le voyage de Kiev a été funeste à ma santé. Dès le second jour de mon arrivée, en allant faire mes visites aux autorités, un terrible et délétère coup de vent, dit chasse-neige, venu par le cours du Dnieper et qui arrivait peut-être des côtes de la mer Noire, m'a saisi, quoique je fusse enveloppé de fourrures à ne pas laisser une place à frapper, et j'ai eu le plus atroce rhume que j'aie éprouvé de ma vie. J'ai eu quatre jours de fièvre et j'ai gardé vingt jours la chambre, sans sortir. Les bronches, les poumons, tout a été attaqué. Ce n'est pas encore fini. Décidément, ma nature se refuse à l'acclimatement. Ce pays-ci est impossible pour les natures exclusivement nerveuses. Te dire à quel point je suis maigre et faible, c'est inutile.

Le mariage toujours à l'état de projet, voit toutefois ses chances augmenter, si bien que Balzac peut dire, ce même jour :

Si mes espérances tant caressées se réalisaient, il y aurait un retard de quelques jours, car il faudrait aller à Kiev pour régulariser le passeport (au nom de Mme de Balzac). Dans ce sens heureux, tout est probable, car ces quatre ou cinq maladies successives, la période affreuse de l'acclimatement que l'affection me fait pren-

dre en riant, ont plus touché cette belle âme qu'elle n'est effrayée, comme femme raisonnable, des 100 000 francs de dettes qui me restent à payer, et je crois que tout ira bien. Dans cette heureuse hypothèse, il faudrait bénir le voyage de Kiev, car la comtesse m'a héroïquement gardé pendant tout le temps sans sortir, et il ne faudrait pas non plus regretter le petit retard que cela causerait. Mais, même dans ce cas-là, mon ou notre arrivée aurait toujours lieu dans la première quinzaine d'avril... D'ailleurs, un mois de traitement de la maladie chronique serait nécessaire pour me mettre en état de faire le voyage, car ce dernier rhume est cause d'une interruption de deux mois et demi dans le traitement de la maladie de cœur, et voilà mes étouffements, à propos de rien, revenus... J'espère que le voyage me remettra et que je n'arriverai pas aussi maigre que je suis; mais, quant à la maladie de cœur, elle persiste, et il faudra revenir ici pour la faire guérir radicalement par celui qui l'a entreprise.

A son départ de Paris, en septembre 1848, il avait renoncé à voir son médecin habituel, le docteur Nacquart, dans la crainte que le voyage ne lui fût interdit.

Des indications complémentaires figurent dans une lettre du 3 mars à sa sœur :

Nous avons eu les froids de 1812, et j'ai été très rudement atteint, car j'ai eu un quatrième rhume à Kiev qui a été une longue et cruelle maladie, d'autant plus que le traitement de la maladie de cœur et du poumon étant interrompu, je n'avais plus de force; car la période où j'en suis est un affaiblissement total du système musculaire dans ces deux organes. De là, ces étouffements à propos de tout, même d'une parole dite sur un ton trop élevé. Enfin, ce dernier rhume tire à sa fin, et nous allons nous remettre de remédier à cette atonie musculaire; autrement, le voyage serait bien difficile.

Ce 3 mars encore, l'espoir se confirme « malgré les singuliers obstacles que je rencontre et qui sont interminables ».

Le mariage eut lieu enfin, le 14 mars, à sept heures du matin (heure nocturne en hiver), en l'église Sainte-Barbe, de Berditcheff, où les époux sont arrivés le 11. Ce jour-là, Balzac écrit à sa mère :

Me voici enfin à Berditcheff où tout est préparé pour l'affaire que tu sais; mais je ne t'en écrirai qu'à Wierzchownia, après la terminaison. Ces choses-là, ici comme partout, ne sont finies que quand on sort de la cérémonie.

Après huit ans de déceptions, Balzac attend une certitude pour exprimer sa satisfaction.

Le 15 mars, de retour à Wierzchownia, il trouve la force d'écrire plusieurs lettres, tant il a hâte de faire partager à sa famille et à ses amis les plus chers — Zulma Carraud, le docteur Nacquart — la joie du triomphe. La lettre à sa sœur est la plus révélatrice de ses sentiments :

Hier, nous sommes partis de Berditcheff après les cérémonies, nous avons voyagé jusqu'à dix heures et demie, et la fatigue a exigé que nous nous couchassions tous. Je viens de me réveiller et je t'écris, ainsi qu'à notre bonne mère... La comtesse Anna accompagnait sa mère, toutes les deux au comble de la joie. C'est, comme tu le sais, avant tout, un mariage de cœur, car l'inclination a seize ans de date, et, nous pouvons dire, d'épreuves. Mme Eve de Balzac a donné toute sa fortune à ses enfants, le comte Georges étant peut-être meilleur pour elle que beaucoup de fils ne le sont pour leurs mères. Elle ne conserve qu'une faible rente viagère en comparaison de la fortune donnée, car il ne nous a pas été possible de lui voir posséder sa terre; c'est cette négociation infructueuse qui a retardé pendant près d'un an ce bienheureux et désiré mariage. Malgré tous nos efforts, nous avons encore cent et quelque mille francs de dettes; ainsi, pendant deux ans, je vais être obligé de travailler comme pendant l'année 1840 et 1841; mais nous avons la certitude qu'en 1852, notre petit ménage aura du moins l'aisance. C'est les 60 000 francs

de versements au Chemin de Fer du Nord qui nous a si fort obérés. Je dis *nous*, car nous étions fiancés dès 1846, à Strasbourg. Mais enfin, on voit le terme des sacrifices faits à l'idole moderne, le chemin de fer. Quant à Mme de Balzac il n'y a plus rien à ajouter en fait de bons anges, elle peut être enviée; mais il n'y a pas, excepté sa fille, dans ce pays, de femme qui lui soit comparable; c'est bien le diamant de la Pologne et le joyau de cette vieille et illustre famille Rzewuski. On peut, dans tous les pays, être fier d'elle.

Pour le docteur Nacquart, la même expression revient sous une forme éclatante : « J'ai hâte de revenir en France avec le diamant de la Pologne que j'ai conquis. »

La lettre à Zulma Carraud est une admirable « effusion de reconnaissance » à l'amie incomparable qui l'avait réconforté de 1830 à 1840 :

Nous sommes de si vieux amis que vous ne pouvez apprendre que de moi le dénouement heureux de ce grand et beau drame de cœur qui dure depuis seize ans. Donc, il y a trois jours, j'ai épousé la seule femme que j'aie aimée, que j'aime plus que jamais et que j'aimerai jusqu'à la mort. Cette union est, je crois, la récompense que Dieu me tenait en réserve pour tant d'adversités, d'années de travail, de difficultés subies et surmontées. Je n'ai eu ni jeunesse heureuse, ni printemps fleuri; j'aurai le plus brillant été, le plus doux de tous les automnes.

Hélas le « brillant été » devait être bien court. Il prendra fin, dans cinq mois exactement, par un cortège funèbre à ce Père-Lachaise, but des promenades de la vingtième année, colline d'où, par la bouche de Rastignac, il avait lancé son défi à Paris. Sa santé n'a pu résister à « tant d'adversités » dont les coups ont retenti sur son cerveau et sur son cœur.

Ainsi, ce mariage devant lequel devaient s'ouvrir de si beaux lendemains, arrive trop tard. Il n'annonce pas l'ouverture d'une ère de bonheur. Il est la conclusion de huit années de souffrances.

A peine Balzac a-t-il pu révéler la grande nouvelle que, le 17 mars, son état s'aggrave : « Je suis malade d'une espèce d'épanchement de bile, mais le médecin répond de ma guérison, d'ici à deux ou trois jours. » Le 2 avril, des complications surviennent :

J'ai une rechute grave de ma maladie de cœur et de poumon. Nous avons perdu beaucoup de terrain sur ce qui avait été gagné. Les douze jours que je passe ici sont employés par le médecin à me mettre en état de supporter le voyage... J'ai gagné à Kiev une ophtalmie : mes yeux ont une tache noire qui n'a pas encore disparu et qui couvre les objets, en sorte que j'ai interrompu mes écritures.

Le 15 avril, il n'a pas encore quitté l'Ukraine :

C'est à peine si je puis y voir pour t'écrire; j'ai un mal d'yeux qui ne me permet pas de lire ni d'écrire. C'est la suite d'un coup d'air et un effet de mon traitement, car le médecin ne s'en effraie point.

Le départ est aussi retardé par une épidémie de rougeole qui a atteint la jeune comtesse Mnischev :

Le médecin, d'ailleurs, souhaite que je prenne encore, au moins pendant six jours, ses remèdes, car je ne vais pas bien du côté du cœur et du poumon. Tout mouvement me syncope la parole et la respiration. Dieu veuille que ma femme ni moi n'ayons la rougeole. Ce serait une bien autre cause de retard. Cette maladie est ici au moins aussi mauvaise qu'à Paris.

C'est un grand malade qui, fin avril, part pour la France, dans la saison, en Russie, la moins propice aux grands voyages, celle du dégel. Dès les premières étapes, après une halte au château familial des Mniszech, Mme Hanska donne à sa famille des nouvelles peu rassurantes :

Je ne suis pas du tout contente de sa santé, ses étouffements deviennent de plus en plus fréquents, il est dans un état de faiblesse excessive, sans aucun appétit et des sueurs abondantes qui l'affaiblissent de plus en plus. On l'a trouvé si changé à Radziwiloff (chez le frère du comte Georges) qu'on a eu peine à le reconnaître. Parles-en, je t'en prie, à notre cher Knothe. Ce maudit chemin lui a fait tant de mal... Si seulement il pouvait avoir de la santé... Tu n'as pas idée comme il a souffert cette nuit. J'espère que l'air natal lui fera du bien, mais si cette espérance me manque, je serai bien à plaindre, je t'assure. C'est si bon d'être ainsi aimée, protégée. Ses pauvres yeux aussi vont très mal. Je ne sais pas tout ce que cela veut dire et je suis par moments bien triste et bien inquiète.

Enfin, on peut prendre un peu de repos à Dresde où se terminent les difficultés. Désormais, les voyageurs peuvent user du chemin de fer. Balzac écrit à sa sœur, le 11 mai :

Cette date te dira bien des catastrophes de voyageur. Nous avons mis un grand mois à faire le chemin qui se fait en six jours. Ce n'est pas une fois, mais cent fois par jour que nos vies ont été en danger. Nous avons eu besoin de quinze ou seize hommes et de crics pour nous retirer des bourbiers sans fonds où nous étions ensevelis jusqu'aux portières. Enfin, nous voilà à Dresde, en vie, mais malades et fatigués. Un pareil voyage use la vie pour dix ans, car juge de ce que c'est que de craindre de se tuer l'un l'autre ou l'un par l'autre quand on s'adore. Ma maladie d'yeux m'empêche de voir les lettres que je trace, et c'est cette maladie qui nous fait arriver à travers tout à Paris pour la guérir.

Le lendemain, 12 mai, Mme Hanska écrit à la mère de son mari :

J'aurais voulu vous ramener votre fils dans un meilleur état de santé. Mais il faut espérer beaucoup de l'air natal et des soins éclairés de son excellent ami, M. le docteur Nacquart.

Enfin, le 20 mai, dans un fiacre pris à la gare du Nord, c'est l'arrivée dramatique, rue Fortunée, devant une maison illuminée et tenue fermée par son gardien devenu fou. Il est des lieux marqués par le destin. Sur l'emplacement de la maison où commence une agonie, s'élèvera l'hôtel somptueux où le président Doumer sera assassiné.

*
**

Aussitôt informé de l'arrivée de son ami, le docteur Nacquart vint le voir. Il fut atterré de l'état du malade. Aussitôt il réunit en consultation les docteurs Fouquier, Louis et Roux. Voici le texte de la consultation, écrite de la main du docteur Louis :

Les soussignés sont d'avis :

1° d'opérer une ou plusieurs déplétions sanguines par la lancette ou à l'aide de ventouses scarifiées.

2° d'entretenir avec soin la liberté du ventre à l'aide de purgatifs plus ou moins répétés,

3° de donner des boissons diurétiques variées,

4° pendant la nuit, longtemps après le dernier repas, quelque préparation calmante dont le stramonium fera partie,

5° de manger froid et peu, d'écarter de la table la boisson stimulante, d'éviter les mouvements un peu énergiques et tout ce qui peut

produire quelque émotion, même de parler peu, très peu et seulement à voix basse,

6° quant aux yeux, ils n'exigent aucun soin spécial, à part l'usage des verres convexes appropriés,

7° enfin on pourrait au besoin recourir à quelques points de suppuration à la région du cœur.

Paris, le 30 mai 1850.

LOUIS, ROUX, FOUQUIER, NACQUART.

La consultation était accompagnée de cette note explicative rédigée par le docteur Nacquart :

Dans une consultation délibérée, ce jour, à Paris, entre MM. Fouquier, Roux, Louis et moi, il a été posé des principes généraux de traitement. Ce sont des données sommaires que j'ai pris l'engagement de développer.

1° Les consultants ont décidé qu'il convenait de recourir à des évacuations sanguines : une saignée du bras de 300 grammes sera pratiquée d'abord; quelques jours après, on aura recours à l'application de 20 sangsues au moins, à la marge de l'anūs; et, plus tard, enfin, selon l'indication, des ventouses scarifiées devront être placées vers la partie antérieure de la base du thorax gauche.

2° On sollicitera plus que de la liberté du ventre par des laxatifs répétés, tels que magnésie prise dans de l'eau de veau ou de poulet, ou deux verres d'eau de Sedlitz naturelle, suivis de quelques tasses de bouillon de veau ou d'herbes, ou de pilules purgatives, ou écossaises ou de Frank, ou aloétiques : en réitérant ces médications évacuantes au moins deux fois par semaine.

3° Pour boisson ordinaire : des décoctions ou de chiendent, ou de racines de fraisier, ou de seconde écorce de sureau, ou de tiges de saponaire, tisanes faites très légères, pour pouvoir être prises en plus grande quantité, et animées, soit en les additionnant pour chaque jour de un, puis deux grammes de nitrate de potasse puri-

fié, ou de 30 grammes d'oxymel scillitique ou de sirop scillitique; on les sucrera en outre, pour le goût et pour en faciliter la digestion.

4° Usage, pour la nuit au besoin, d'un aliment dont le stramonium ferait la base : ainsi, chaque soir, une pilule-ci :

R. poudre de stramonium (feuilles)	3 centigr.
Thrydace	10 centigr.

f.s.a. une pilule : à prendre plus de quatre heures après le repas du soir. Dans les mêmes vues, on pourrait avoir recours à la belladone. Varier les doses et les formules de ces médicaments, selon les circonstances.

5° Il pourrait devenir utile de placer autour de la région du cœur des points caustiques, au moyen de la pâte de Vienne; et à la chute des escharres, on entretiendrait la suppuration des altérations consécutives. Peut-être même on en ferait précéder l'emploi, ou de frictions sur la région précordiale avec de la teinture de belladone, ou d'un emplâtre d'extrait de belladone.

6° L'état des yeux, de l'œil droit particulièrement, ne révélant aucune lésion organique, la délitescence actuelle de la vue semble devoir être attribuée à une tendance marquée à la presbytie. Avant d'entreprendre aucune médication spéciale, il faudrait essayer l'emploi de verres convexes appropriés.

7° Les règles les plus strictes de l'hygiène, tant par rapport à l'alimentation qu'aux divers actes de la vie doivent être invariablement observées. Ainsi : éviter tous les aliments excitants et les boissons diffusibles, telles que le café, le thé, les vins alcooliques, manger et boire froid; éviter tous les mouvements physiques un peu impétueux, soit de la totalité du corps, soit des bras; parler peu et sans animation, soit dans l'élévation de la voix, soit dans la continuité du discours; marcher peu et lentement; ne point monter ou, au moins, ne le faire qu'avec prudence; s'arrêter tout court au moindre symptôme d'étouffement, respirer alors, soit des sels actifs, soit un flacon ammoniacé, soit de l'éther; même en cas de persistance, prendre instantanément 5 à 6 gouttes d'éther, dans une cuillerée d'eau sucrée, simple ou aromatisée, avec de l'eau de fleur

d'oranger; coucher la tête élevée, sur la laine, ou mieux encore sur le crin, tant en oreillers qu'en matelas; éviter lors de la défécation (action d'aller au siège) les efforts d'expulsion : attendre ou faciliter soit par des lavements, soit par des suppositoires au beurre de cacao; si des crises d'étouffements spasmodiques nécessitaient de recourir à nouveau à des cataplasmes moutardés, il deviendrait préférable de les appliquer en bracelet, autour des poignets ou des avant-bras, dans la pensée d'éviter de provoquer des rougeurs érisipélateuses sur les portions oedématisées de la peau des extrémités inférieures.

Paris, 30 mai 1850.

NACQUART.

Vers le milieu de juin, Mme de Balzac peut donner de meilleures nouvelles à sa fille : Honoré était arrivé dans un état déplorable; reposé des fatigues du voyage, il va mieux au début de juin; la bronchite a disparu; les yeux commencent à voir; les défaillances ont cessé; les étouffements presque continuels auparavant, deviennent plus rares.

Mais cette amélioration n'est pas durable. Le 20 juin, Balzac qui ne peut tenir en place, se fait conduire à la douane pour retirer ses bagages. C'est le moment choisi malencontreusement par Théophile Gautier pour une visite précédant son départ pour l'Italie. Balzac est sincèrement désolé de ce contretemps car il appréciait beaucoup son ancien collaborateur. Il lui fait écrire de la main de sa femme :

Si vous m'avez trouvé sorti, ce n'est pas que j'aille mieux. Je me suis seulement traîné jusqu'à la Douane en contravention aux défenses des médecins... Aujourd'hui, je suis débarrassé d'une bronchite et d'une affection qui embarrassait le foie; il y a donc amélio-

ration; aussi, demain attaque-t-on la véritable maladie inquiétante, maladie dont le siège est au cœur et au poumon; on me donne de grandes espérances de guérison mais je dois toujours rester à l'état de momie, privé de la parole et du mouvement, état de choses qui doit durer au moins deux mois. Je devais ce billet à votre amitié qui me semble encore plus précieuse dans la solitude où me tient la Faculté.

Balzac ajoute de sa main : « Je ne puis ni lire ni écrire. »

En ce mois de juin, la santé de Balzac reste précaire. Tantôt il est au plus mal. Une visite d'Auguste Vacquerie, accompagné de Paul Meurice, qui nous en donne le récit :

« Nous vîmes Balzac assis, ou plutôt à demi couché dans un grand fauteuil placé près d'une fenêtre; il était enveloppé d'une longue robe de chambre; sa tête reposait sur un oreiller; sous ses pieds s'étalait un coussin. Ah! quelle lamentable métamorphose le temps, la maladie avaient opérée en lui! Tombée, cette belle vitalité; éteinte cette vaillante exubérance qui rendait sa personne si originale, si attractive! Le grand romancier n'était plus que l'ombre de lui-même, considérablement amaigri, le visage d'une pâleur tombale! Tout ce qui lui restait de vie et d'énergie s'était concentré dans ses yeux. » Il lui était interdit de parler : « Nous lui serrâmes la main, faisant notre possible pour dissimuler l'impression de tristesse subite que nous causait son aspect, son état. Le malade nous rendit notre étreinte puis, d'une voix étouffée, il nous dit : « Merci de votre visite. Causez avec ma femme. Moi ça m'est défendu aujourd'hui, mais je vous écoute. »

Tantôt ayant repris quelques forces, Victor Hugo le trouve debout, plaisantant, fier de sa tribune qui donne sur la chapelle Beaujon : « Un tour de clef et je suis à la messe. » Il reconduit le poète jusqu'à l'escalier et, du haut, crie à sa femme : « Sur-tout fais bien voir à Hugo tous mes tableaux. »

Au début de juillet, des complications interviennent. Balzac est installé dans sa chambre rouge du premier étage. Au milieu, un lit avec un appareil de suspension, destiné à mouvoir le malade.

Le 11 juillet, on parle dans son entourage d'une « péritonite ». Sa sœur, appelée à son chevet, écrit à sa mère retenue à Chantilly :

Le docteur a mis bravement cent sangsues sur le ventre, en trois fois, à un homme hydropique, disant que cette maladie était peut-être un bien pour un mal et pouvait faire une réaction heureuse. Mais, au milieu de la gaieté qui ne les abandonne jamais, au milieu des calembours d'Honoré, de ses plaisanteries au nez de la mort, il était tellement mourant que ma belle-sœur a dit tranquillement à Sophie (sa nièce), hier, dans la nuit d'invasion de cette péritonite : « J'ai cru le perdre. » Mais cette sainte et miraculeuse confiance, qui ne le quitte pas, l'a reprise bientôt et le matin elle remettait sans sourciller ni rien craindre les trente dernières sangsues.

Toutefois, Laure Surville trouvait énigmatique « l'Etrangère ». Elle a écrit aussi : « Ma belle-sœur me paraît un hiéroglyphe. Connaît-elle le danger ? Ne le connaît-elle pas ? Si elle le connaît, elle est héroïque. » D'autres interprétations sont possibles. Dans la nuit de l'agonie, Mme Hanska n'était pas auprès de son mari, et cette absence a été l'occasion de propos calomnieux.

On peut s'étonner des « plaisanteries de Balzac au nez de la mort ». Il tenait peut-être cette confiance inaltérable du « devin » Balthazar qui, en 1841, lui avait annoncé, six mois à l'avance, la mort du comte Hanski. Il ne manquait pas de le consulter pour son propre compte. Or, Balthazar lui avait prédit qu'à cinquante ans une maladie grave l'amènerait aux portes de la mort, mais qu'il s'en tirerait et vivrait quatre-vingts ans. La vision de cette seconde échéance lui permettait peut-être de supporter mieux le règlement difficile de la première. Assurément la mort est

une créancière inexorable, mais pour obtenir des délais, Balzac était passé maître.

Ainsi, les médecins auraient soigné à la fois une « péritonite » et une « hydropisie ». Mais ils renoncèrent aux ponctions, en considérant « que la peau et la chair étaient comme du lard ».

Le 5 août, Balzac heurta un meuble de sa jambe. La déchirure de la peau provoqua un abondant épanchement. En conséquence, les médecins reprirent les ponctions. Balzac dicta, ce jour-là, une lettre à Fessart :

Je suis dans la douleur d'un abcès à la jambe droite. C'est vous dire à quel point mes souffrances sont augmentées. Tout cela, je crois, est le prix demandé par le ciel pour l'immense bonheur de mon mariage.

Sous la signature de son mari, la « secrétaire » ajoute :

Vous vous demandez, mon cher monsieur, comment la triste secrétaire a eu la force d'écrire une lettre : c'est que ce pauvre être est à bout de tout et que dans cet état, on n'est plus qu'une machine qui fonctionne jusqu'à ce que la Providence en brise le ressort au moment de la miséricorde.

Donc, elle n'avait aucun doute sur sa mort prochaine.

La dernière ordonnance a été conservée :

Le malade, dans un repos absolu, prendra toutes les heures une cuillerée à café de la potion suivante : R. iodure de potassium 8 1/2; teinture de jusquiame, 5; idem de digitale, 5; sirop de salsepareille composé, 250.

Elle était complétée par des lavements et des inhalations fré-

quentes d'éther. Cette ordonnance était si bien *in extremis* que, par une note jointe, il était prescrit de

faire ouvrir les portes et les fenêtres, battre les tentures et les tapis, après avoir placé en plusieurs endroits de la chambre mortuaire des assiettes bien remplies d'une solution phéniquée.

Balzac, dès le début de sa dernière maladie, avait demandé à s'entretenir avec l'abbé Assoure, curé de Saint-Philippe du Roule et desservant de la chapelle Beaujon. Le dimanche, à neuf heures, Eve Hanska appela le prêtre et Balzac reçut l'extrême-onction, laissant entendre qu'il était conscient de l'administration de ce sacrement.

Le 18 août à onze heures, Balzac entra en agonie. Les circonstances ont fait que le plus grand romancier du siècle a été assisté, à ses derniers moments, par le plus grand poète. Victor Hugo nous a laissé ce récit d'une visite faite à neuf heures du soir :

Une femme vint qui pleurait et qui me dit : « Il se meurt. Madame est rentrée chez elle. Les médecins l'ont abandonné depuis hier. Il a une plaie à la jambe gauche. La gangrène y est. Les médecins ne savent ce qu'ils font. Ils disaient que l'hydropisie de Monsieur était une hydropisie couenneuse, une infiltration, c'est leur mot, que la peau et la chair étaient comme du lard et qu'il était impossible de lui faire la ponction. Eh bien, le mois dernier, en se couchant, Monsieur s'est heurté à un meuble historié, la peau s'est déchirée, et toute l'eau qu'il avait dans le corps a coulé. Les médecins ont dit : Tiens! Cela les a étonnés et, depuis ce temps-là, ils lui ont fait la ponction. Ils ont dit : imitons la nature. Mais il est venu un abcès à la jambe. C'est M. Roux qui l'a opéré. Hier, on a levé l'appareil. La plaie, au lieu d'avoir suppuré, était rouge, sèche et brûlante. Alors ils ont dit : il est perdu! et ne sont plus revenus. On est allé chez quatre ou cinq inutilement. Tous ont répondu : il n'y a rien à faire.

Victor Hugo demanda à voir l'agonisant. Il monta

l'escalier couvert d'un tapis rouge et encombré d'objets d'art. Une porte s'ouvrit par où venait un râle haut et sinistre... Un lit était au milieu de la chambre... M. de Balzac était dans son lit, la tête appuyée sur un monceau d'oreillers, auxquels on avait ajouté des coussins de damas rouge empruntés au canapé de la chambre. Il avait la face violette, presque noire, inclinée à droite, la barbe non faite, les cheveux gris et coupés court, l'œil ouvert et fixe. Je le voyais de profil et il ressemblait ainsi à l'Empereur. Une vieille femme, la garde et un domestique se tenaient debout des deux côtés... Une odeur insupportable s'exhalait du lit...

Hugo prit la main du mourant, couverte de sueur, et la pressa sans qu'aucune pression lui répondît. Quand il se retira, la garde lui dit : « Il mourra au point du jour. » Il n'alla pas aussi loin et rendit le dernier soupir, le 18 août, un peu avant minuit.

CHAPITRE IX

HISTORIEN DE SON MAL

Nous avons suivi Balzac de sa naissance à sa mort. Le tableau de sa vie qu'il nous a laissé ne permet pas d'épuiser les questions qui se posent mais il est aussi développé que le permet l'état actuel de la documentation, en attendant que les archives de Chantilly aient livré leurs derniers secrets. Les propres déclarations de Balzac nous ont permis de suivre l'évolution de ses maladies, depuis son adolescence. Ne nous a-t-il pas dit : « Je suis l'historien de mon propre mal » ?

Il n'est guère d'organe qui n'en ait subi les atteintes. Vingt ans durant, nous avons entendu cette plainte : « La tête me fait horriblement souffrir. » L'excellent docteur Nacquart redoute une « inflammation des téguments des nerfs cérébraux ». Il porte un diagnostic : « arachnitis », dont le nom bizarre intrigue son patient. Les yeux sont le siège de phénomènes qui, vraisemblablement, intéressent le système cardio-vasculaire. Les dents, dès sa jeunesse, n'ont cessé de provoquer des fluxions. Les jambes sont faibles et entraînent plusieurs accidents. Il souffre de la gorge. Il est fréquemment atteint aux bronches et aux poumons. En 1836, il est terrassé par un « coup de sang » et se tient à sa table de travail dans l'obsession d'une congestion. Ce sont encore des maux d'estomac pénibles, des crises hépatiques, des troubles intesti-

naux. En Ukraine, il est durement éprouvé par une « fièvre moldave » qui s'apparente au paludisme. Enfin, les dernières années, c'est « l'insuffisance cardiaque » irrémédiable.

Ce ne sont pas, en effet, les éléments qui manquent pour se faire une opinion. Les négliger, c'est commettre cette erreur du docteur Cabanes :

Avant que se soient déclarés les premiers symptômes de la maladie qui devait avoir un dénouement mortel, on ne relève dans la vie de Balzac que des épisodes morbides sans importance.

Balzac, dont nous avons constaté les souffrances, vingt ans durant, n'aurait évidemment pu écrire, comme Jules Renard : « On s'habitue à n'être jamais malade. »

Tous les biographes de Balzac ont complaisamment souligné l'usage immodéré du café, pour expliquer son indomptable énergie et l'origine de ses maux.

Certes, une tasse de café contient environ dix centigrammes de caféine. De deux à six tasses par jour, on peut observer un effet psychotonique par stimulation des centres cérébraux à laquelle s'ajoute une action eupnéisante et diurétique et un effet tonique sur les fibres musculaires. L'incitation toni-cardiaque résulte d'une action directe sur le myocarde et d'une vaso-dilatation coronarienne. Ces effets simultanés interviennent pour élever la capacité de travail du cœur.

La vie de Balzac, pour désordonnée qu'elle fut, a bien été un chef-d'œuvre d'énergie. C'est au café que Balzac a demandé le soutien de sa volonté. Le café a maintenu l'excitation de son esprit, sans en altérer la précision et la clarté; le café lui a longtemps permis un effort intellectuel soutenu.

Cette irritation ne vient ni de mon âme ni de mon cœur, elle est

causée par l'état nerveux où me met le café, quand, au lieu de la répandre sur le papier, elle s'épanche dans le vide, c'est-à-dire quand au lieu de travailler, je sors, *dit-il*.

Il est injustifié cependant d'attribuer au café un rôle déterminant dans la cardiopathie terminale. Le café, comme la sédentarité, comme le manque d'hygiène, a simplement aggravé le terrain sur lequel s'est développée l'affection finale.



De nombreux essais ont été publiés par des médecins qui ont tenté de faire le diagnostic des affections dont souffrait Balzac. Aucun cependant ne paraît avoir été suffisamment attentif aux données que Balzac lui-même nous a livrées.

Il est sans doute assez difficile de se prononcer sur l'origine et les causes de la maladie qui a emporté Balzac. Mais on peut cependant formuler de sérieuses hypothèses appuyées par les faits.

C'est le 6 août 1847, après la visite de M. de Margonne à Paris, que Balzac note pour la première fois d'intolérables douleurs au cœur, à la pointe.

L'accident du 8 avril 1848 fait penser à une thrombose rétinienne : « Une grande douleur vient de me traverser la tête et l'œil droit s'est entrepris. »

Quelques jours après, nous voyons apparaître « l'hypertrophie de son cœur ». C'est à Saché, où il est allé se réfugier pendant la période révolutionnaire, que Balzac décrit nettement les premières atteintes de son mal :

Je ne puis plus monter quoi que ce soit, ni marcher vite... Impos-

sible de travailler. Je souffre continuellement du cœur. La plus petite montée me fait palpiter. Il faut retourner à Paris pour y consulter.

C'est le début de l'insuffisance cardiaque, ce que Balzac appellera plus tard sa maladie chronique et à laquelle il reviendra désormais sans cesse à travers les nombreuses autres affections dont il sait bien distinguer la différence.

L'hypertrophie du cœur s'est tant développée que je ne peux plus marcher après dîner. D'abord, en tous temps, je ne peux plus hâter le pas sans avoir le cœur gonflé. Puis il faut s'arrêter car je ne respire plus... A part cette incommodité, jamais je ne me suis mieux porté.

Tout cela semble caractéristique d'une atteinte coronarienne : douleurs d'angor, dyspnée d'effort typique. C'est aussi le début de l'insuffisance ventriculaire gauche qui annonce l'œdème pulmonaire.

L'origine peut en être l'athérosclérose qui s'accorde avec l'accident oculaire survenu quelques semaines plus tôt.

Dix mois après, le 30 avril, en Ukraine, la maladie s'est aggravée. L'angor est devenu spontané et permanent :

Ici, je suis arrivé à ce point que je ne pouvais pas me peigner sans des étouffements et des palpitations. Et il y a eu deux fois des attaques de strangulation complète par impossibilité d'aspirer et d'expirer l'air. Cette affreuse attaque de manque d'air me prend pour des contrariétés, pour des sentiments trop forts. Il faut que tout soit couleur de rose.

Parallèlement, se développe l'œdème pulmonaire. Courant mai, Balzac écrit à sa mère : « J'ai eu des crises où j'ai eu des étouffements à mourir suivis de vomissements d'écume blanche mêlée de sang extravasé dans le poumon gauche. »

Le 21 juin, survient la manifestation la plus grave :

Un beau matin, il éclate une perturbation telle dans le plexus solaire que je commence par être tiraillé, renversé d'un canapé, porté sur mes deux genoux et il arrive des vomissements qui me font croire à ma dernière heure...

Balzac reste six jours au lit et six jours en convalescence, et puis : « tous les symptômes de ma maladie de cœur ont disparu, je peux marcher, monter, me coucher à plat, les voies sont libres, le cœur aussi ».

Cela ressemble bien au tableau de l'infarctus du myocarde, avec la rémission qui suit souvent l'épisode dramatique.

Balzac a noté l'épaississement de son sang et cette observation est confirmée par le régime qui lui est recommandé : le citron et la choucroute qui, par l'acide citrique et lactique, pouvaient avoir une action anticoagulante que l'on utilise largement aujourd'hui. Le docteur Knothe lui prescrit aussi des diurétiques, par exemple « l'esprit de nitre dulcifié ».

Le 14 septembre, l'œdème pulmonaire est toujours latent. Balzac écrit : « On m'a ausculté et on a trouvé encore quelques points du poumon gauche entrepris. J'ai toujours la respiration crépitante. » On se souvient de la première manifestation de mai.

Le 20 octobre, deuxième crise : « J'ai eu trois vomissements de sang extravasé écumeux. » Et Balzac note qu'il aurait succombé comme Frédéric Soulié à une maladie exactement semblable s'il n'avait été aussi bien soigné.

La mort de Frédéric Soulié, en août 1847, l'avait beaucoup frappé. Par une sorte de prémonition, Balzac avait écrit alors :

J'ai appris que Soulié meurt d'une hypertrophie du cœur. Le sang ne circule plus et les jambes sont très affaiblies. On s'attend

à sa mort de jour en jour. Cela m'a saisi car je crois aussi à une hypertrophie du cœur chez moi.

Ainsi, en trois ans, la cardiopathie précoce s'est développée jusqu'au stade final de l'insuffisance cardiaque globale et de l'œdème généralisé dont la description nous est livrée par les témoins de ses derniers moments.

Parmi les manifestations pathologiques dont nous avons trouvé mention dans l'importante correspondance de Balzac au cours des vingt années qui ont précédé sa mort, aucune ne semble en relation directe avec l'affection terminale. Sauf peut-être l'éventualité d'un ulcère à l'estomac, hypothèse plausible en raison des descriptions de Balzac sur la nature et le rythme de ses douleurs. Un ulcère à l'estomac s'accorderait par ailleurs avec la maladie coronarienne ultérieure.

Il faut aussi rappeler les nombreuses maladies de l'appareil respiratoire, la première remontant à 1837 à Saché où Balzac notait déjà qu'il avait « tout le poumon gauche entrepris ». Au vrai, il fallait vraiment que Balzac ait eu une constitution robuste pour avoir résisté, comme il le fit, pendant l'hiver ukrainien qui précéda sa mort, à tant d'affectons graves.

Différentes explications sur la pathologie de Balzac ont été envisagées.

Le docteur Guérin a mis en avant l'aortite syphilitique qui ne paraît cependant pas prouvée. Seule observation, celle de Werdet qui mentionne « l'anévrisme au cœur » dont souffrait Balzac. Balzac lui-même, pourtant attentif à toutes les remarques de ses médecins, ne nous donne aucune indication à ce sujet. L'auscultation, cependant, n'aurait pas manqué de fournir un indice. Il faut ajouter que le terme d'aortite a été, entre les deux guerres, avec

l'avènement de la radiologie, employé abusivement et le diagnostic d'aortite a été souvent porté de façon erronée. En outre, l'association du tréponème au génie, considérée en un temps comme si fréquente, n'est plus si facilement invoquée aujourd'hui.

Le docteur Bonnet-Roy insiste sur l'hypertension. Balzac était-il un hypertendu ? Certes, cela est possible, mais aucune indication précise ne permet de l'affirmer.

En faveur de l'hypertension, on peut invoquer sa stature et son tempérament, ainsi que l'abus du café. Mais par contre, il faut rappeler que, contrairement à certaines légendes, Balzac avait une alimentation sobre, principalement lacto-végétarienne. Parmi les accidents des dernières années, nous ne trouvons pas de manifestation faisant penser nécessairement à l'hypertension. Il y a bien les migraines fréquentes, les vertiges et la diplopie, mais ces phénomènes peuvent être aussi attribués à d'autres causes.

La thèse du docteur Folmann du syndrome de Cushing est contredite par les faits. Balzac est un hyperandroïde, c'est un hyperactif, un hyperdynamique. Rien dans le tableau morphologique que nous avons esquissé ne s'accorde avec Folmann. Au surplus, aucune indication de diabète, bien que l'identification de cette maladie ait été connue à l'époque, ce que nous aurions su très certainement par le régime alimentaire qui en aurait été la conséquence.

Le dysfonctionnement endocrinien appuyé par l'impuissance sexuelle n'a pas la place que lui assigne l'auteur Genevoix. Dans une aussi vaste documentation, il est facile de trouver des arguments qui paraissent concordants. Cependant on ne peut extraire des observations isolées en négligeant le contexte.

Balzac nous est connu par sa correspondance avec Mme Hanska. Mais on en connaît la jalousie. A maintes reprises les professions de

chasteté n'interviennent que pour donner le change. Balzac, éloigné de sa table de travail, retrouve toujours une vigueur nouvelle. Les séjours de Saint-Pétersbourg, Francfort, Lyon, pour ne citer que les dernières années, sont à cet égard de complètes réussites.

Indépendamment de sa vie, l'œuvre de Balzac nous révèle aussi ses sentiments. Un ami, Théophile Gautier, les a résumés dans une expression capiteuse : « Il a dans son œuvre comme une odeur de femme : *odor di femina*. »

Sainte-Beuve aussi l'a noté :

Balzac s'est introduit auprès du sexe sur le pied d'un confident consolateur, d'un confesseur un peu médecin. Il a pris le droit de parler à demi-mot des mystérieux détails privés qui charment confusément les plus pudiques.

Ces remarques du critique le plus averti de l'époque prennent un relief particulier quand on les applique à un roman de l'amour platonique tel que *Le Lys dans la Vallée*.

Quelles sont dans cette étude les opinions de Balzac ? Son héroïne est assaillie de doutes sur la conduite qu'elle a adoptée et avant de mourir, son tourment explose en de violents regrets. Voici le texte primitif :

Si vous aviez été moins soumis, Félix, je vivrais, je pourrais veiller au bonheur de mes enfants, les marier, les guider dans la vie. Pourquoi ne m'avez-vous pas surprise la nuit ?... Mourir sans connaître l'amour, l'amour joyeux, l'amour dont les extases enlèvent nos âmes jusque dans les cieux. Car le ciel ne descend pas vers nous, ce sont nos sens qui nous conduisent au ciel. Nous ne nous sommes aimés qu'à demi. L'union des âmes ne précède pas l'amour heureux, elle en est la conséquence. Mon don de seconde vue m'a révélé ces plaisirs pour lesquels vous m'avez trahie ! vous aviez raison de m'abandonner pour les goûter, c'est toute notre vie, et je me

suis trompée moi-même, car mes sacrifices ont été faits au monde et non à Dieu! Et l'on me console en me parlant de l'autre vie mais y a-t-il une autre vie? Celle-ci, je la connais, je l'aime, je ne veux pas mourir. Une heure de lady Dudley vaut l'éternité.

Cet aveu scandalisa Mme de Berny et dans le texte définitif, Balzac en atténua la forme mais sans y rien changer au fond.

Deux conclusions s'imposent : Balzac pense que seule la religion peut maîtriser les passions mais il estime aussi que la recherche de l'amour platonique est vaine et illusoire. *Béatrix, La Maison du Chat qui pelote, les Mémoires de deux jeunes mariées* confirment les enseignements du *Lys*.

Ainsi, ni dans la vie, ni dans l'œuvre, rien ne vient appuyer la thèse audacieuse du docteur Folmann.

La Comédie humaine est une œuvre prodigieuse accomplie en vingt ans de labeur avec le souffle du génie, mais aussi dans une laborieuse gestation avec des remaniements incessants et de multiples corrections. Imagine-t-on tout ce qu'un tel monument implique de sédentarité? Quoi d'étonnant, dans de telles conditions, que Balzac ait été obèse, musculairement atrophie, qu'il ait souffert de tous les troubles digestifs engendrés par une hygiène déplorable, et même que son activité sexuelle ait été amoindrie?

Voilà ce qu'en dit Balzac lui-même dans une fatale prémonition qui lui a fait entrevoir le destin tragique qui l'attend :

Un homme qui se lève depuis quinze ans tous les jours, dans la nuit, qui n'a jamais assez de temps dans sa journée, qui lutte contre tout, ne peut pas plus aller trouver son ami qu'il ne va trouver sa maîtresse; aussi ai-je perdu beaucoup de maîtresses et beaucoup d'amis, sans les regretter puisqu'ils ne comprenaient pas ma position... plus je vais, plus les travaux augmentent, et je n'ai pas la certitude de pouvoir résister à ce travail sans relâche... Je pré-

vois donc pour moi la plus sinistre destinée, ce sera de mourir la veille du jour où tout ce que je désire m'arrivera...

*
**

Ce n'est pas seulement pour tenter d'éclairer les circonstances de la mort du grand romancier que nous nous sommes livrés à d'aussi minutieuses investigations.

Notre but a surtout été de donner ses dimensions humaines au Géant des Lettres. En le voyant souffrir et peiner, en le voyant se débattre et lutter contre les tourments d'une santé défaillante au milieu des soucis financiers perpétuels et dans les déceptions incessantes d'un immense amour, nous prenons mieux la mesure du courage et de la volonté qui sont les ressorts de ses personnages comme ceux de sa propre comédie humaine.

Courant vital, vie, fluide, volonté, pensée, force, idée, tels sont les concepts employés par lui pour nommer l'énergie qui se fait sentir dans l'univers et dans l'homme... Le dynamisme psychique est le schéma fondamental de la psychologie balzacienne; dans ce dynamisme, Balzac voit un instrument dont on peut se servir consciemment pour décupler les énergies humaines.

Assurément, les déclarations de Balzac doivent être lues avec précaution. Pour se pencher sur son cas, il faut faire provision d'esprit critique, et ne retenir que les faits bien établis, sans subir l'influence des interprétations parfois audacieuses du malade qui prétendait toucher à la science. Balzac, en proie à une maladie, a toujours tendance à remonter aux causes, mais les causes qu'il retient, souvent, sont douteuses. Il a en réserve une collection inépuisable de « coups d'air ». Il se fait aussi l'écho des conversations de ses médecins, en oubliant toutefois qu'ils pouvaient lui

avoir laissé ignorer ce qui aurait pu diminuer son moral. De même, il expose ses théories sur l'équilibre du sang artériel et du sang veineux. Cependant, lorsque nous constatons des vomissements de sang, chargés d'écume, c'est un fait qui n'est plus du domaine de l'imagination.

Sainte-Beuve a dit : « Je ne suis qu'un observateur. » Dans la mesure où Balzac s'est comporté comme son implacable critique, il nous a livré une ample moisson de faits précis qui doivent être retenus. Nous savons quel est chez Balzac le don de l'observation.

Pour confronter l'influence de la santé de Balzac sur l'élaboration de son œuvre, il fallait passer en revue les maladies successives qui l'ont éprouvé et non seulement celle dont il est mort. Cette « insuffisance cardiaque » à laquelle se sont arrêtés la plupart des médecins est celle dont l'influence s'est fait le moins sentir sur ses travaux. Elle ne s'est manifestée véritablement qu'à partir de 1848. A cette date, Balzac, installé au château de Wierzchownia, dans un luxueux appartement, servi par des moujiks toujours prêts à lui baiser les pieds, était trop absorbé par la réalisation de son projet matrimonial pour penser à la littérature. Arrivé dans le paradis de ses rêves, il avait cessé d'être le « Forçat des Lettres » dont la production avait été stimulée par les exigences pressantes de ses créanciers.

Balzac a connu une grande passion et il en a souffert au point de la qualifier « strangulatoire ». L'un des meilleurs balzaciens, M. Bernard Guyon, a vu dans la correspondance avec l'Etrangère l'histoire d'une agonie mentale :

Terrible dénouement d'une tragédie de la passion où le désir insouvi a été poussé à un tel degré que les forces vitales ont cédé... Après la lecture de ces lettres, le doute n'est plus possible, Balzac n'est pas mort seulement d'abus de travail, de café ou d'autres exci-

tants, ces causes ne furent que secondaires : Balzac est mort d'amour... Le grand jaillissement créateur de novembre 1846 à mai 1847, c'est le dernier qu'il connaîtra. L'aspect le plus terrible du drame spirituel auquel nous font assister ses lettres, c'est l'impuissance. Le romancier, qui suit son propre cas avec une précision de clinicien, établit lui-même un parallélisme absolu entre la courbe de sa vie sentimentale et celle de son travail créateur. Progressivement, le sentiment passionné dont il est dévoré a raison de sa puissance créatrice, de sa puissance vitale même. Nouveau Lambert, nouveau Raphaël, il voit venir vers lui, avec des yeux horrifiés, les trois spectres de l'Impuissance, de la Folie et de la Mort... L'homme qui, en septembre 1847, s'embarquait à la gare du Nord vers cette terre promise qu'était pour lui l'Ukraine croyait marcher vers le salut, vers la régénération par le bonheur. Trop tard! Le salut n'était plus possible.

Balzac s'est longuement regardé vivre. Il n'y a pas trouvé la guérison, mais il en a reçu indirectement le bienfait en permettant à la postérité de mesurer l'énergie qu'il a dû dépenser pour travailler dans des conditions aussi pénibles et pour réaliser dans ces conditions une œuvre aussi monumentale. Des circonstances atténuantes ne peuvent lui être refusées par ceux qui en relèvent les imperfections.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

1. Portrait présumé de Balzac vers l'âge de dix-huit ans.
2. Le château de Saché, crayon de Picart Le Doux.
3. Balzac à vingt-huit ans, sépia par Louis Boulanger.
4. Epreuve d'imprimerie corrigée par Balzac.
5. Balzac vers 1840, pastel de J. A. Gérard-Seguin.
6. Le salon de Wierzchownia, aquarelle de Yanovitch Kollmann.
7. Balzac en 1848, fusain attribué au Dr Miquel.
8. Eve de Balzac, fin 1850, aquarelle de Jean Gigoux.

Documents du Musée Balzac à Saché

*L'illustration figurant sur la couverture
est un dessin original de Decaris.*

Photographies Massoteau

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE	I. Observation et intuition	9
—	II. Débuts et maturité	35
—	III. Premières alarmes	59
—	IV. Balzac et les siens	85
—	V. Le tournant de sa vie	101
—	VI. Le temps des voyages	131
—	VII. L'année 1847	155
—	VIII. Les derniers combats	183
—	IX. Historien de son mal	215
Table des illustrations		227

Copyright by Editions
La Palatine, Paris-Genève

Droits de reproduction et traduction réservés pour tous pays
y compris l'U.R.S.S.

A C H E V É
D'IMPRIMER



S U R L E S
P R E S S E S D' A U B I N
L I G U G É (V I E N N E)
L E 3 0 D É C .
1 9 6 4

D. L., 4-1964. — Editeur, n° 192. — Imprimeur, n° 3496.
Imprimé en France.

88
725

DANS l'importante littérature balzacienne, M. Paul Méta-
dier a déjà pris place en situant Balzac à Saché, où, au cours
de nuits toujours trop courtes, le géant des lettres écrivit les
plus grands romans de la *Comédie Humaine*.

Il fallait à Balzac une constitution exceptionnelle pour
mener de front la bataille de l'écrivain et celle de la vie.
Malheureusement Balzac fut sans cesse assailli par la maladie
et, en fait, sa bataille la plus dure fut celle qu'il dut mener
pour surmonter la détérioration de sa santé.

L'auteur nous montre les étapes dramatiques de cette lutte :
Balzac contraint de poursuivre son œuvre qui en même
temps le minait.

La puissance des personnages qui animent le monde balza-
cien, c'est le souffle prodigieux de Balzac lui-même. C'est en
cela que le dernier livre de M. Paul Métadier apporte une
appréciable contribution à ceux qui cherchent à mieux com-
prendre son génie.



LA PALATINE

PARIS - GENÈVE

8, rue Garancière - 29, rue du Nant

14,10 F

(+ t. l.)